



Les Eglises de France

I L L U S T R É E S

(La Sainte Chapelle, à Paris)

N° 14

Photofrance-Tabard.

10 FRANCS

Les Églises de France

ILLUSTRÉES



HALL DES "ÉGLISES DE FRANCE ILLUSTRÉES".

CENTRE CATHOLIQUE D'ACCUEIL

20, Rue des Pyramides (Avenue de l'Opéra) PARIS

MÉTRO : PYRAMIDES

TÉL. : OPÉRA 80-67

EXPOSITION PERMANENTE D'ART CHRÉTIEN

ENTRÉE LIBRE

Ouvert tous les jours de 9 heures à 19 heures



VUE D'UN STAND
DE L'EXPOSITION D'ART CHRÉTIEN.

(Mamel.)

POUR NOS ABONNÉS

UNE PRIME UNIQUE

L'ALBUM DE L'ART FLAMAND

Chef-d'œuvre de la Peinture de VAN EYCK à BRUEGEL (46 planches)
Préface par ÉDOUARD MICHEL

Pour recevoir cette prime exceptionnelle, il est essentiel de souscrire un abonnement d'un an **avant le 30 Avril 1936**. En aucun cas, il ne nous sera possible, après cette date, de faire bénéficier les retardataires de cet avantage **strictement limité**.

Adressez-nous donc **sans tarder** votre abonnement :
Un an : 100 francs, donnant droit à l'album-prime.

SOMMAIRE

La Sainte-Chapelle, à Paris, par Jacques WILHELM.	page	1
Le Mobilier d'une Église au ^{xx} e siècle (<i>suite</i>), chapitre V, par le chanoine A. MUNIER.....	—	15
Saint Louis (<i>suite</i>), par Francis JAMMES.....	—	33
Bibliographie.....	—	40

Les Eglises de France

ILLUSTRÉES
REVUE MENSUELLE DU MONDE CATHOLIQUE

BIBLIOTHEQUE
QUIMPER
DIOCESAINE

ABONNEMENTS :
France..... 100 fr. par an
Etranger I..... 196 fr. —
Etranger II..... 164 fr. —
Le Numéro : 10 francs

RÉDACTION-ADMINISTRATION

20, Rue des Pyramides — PARIS-I^{er}

Tél. : Opéra 80-67

C. C. Paris 688-89

PUBLICITÉ

ÉDITIONS DU PAYS DE FRANCE

23, Boulevard Haussmann — PARIS (9^e)

Tél. : Provence 41-12

C. C. Paris 769-15

LA SAINTE-CHAPELLE

A PARIS

SAINTE-CHAPELLE :
ENSEMBLE.

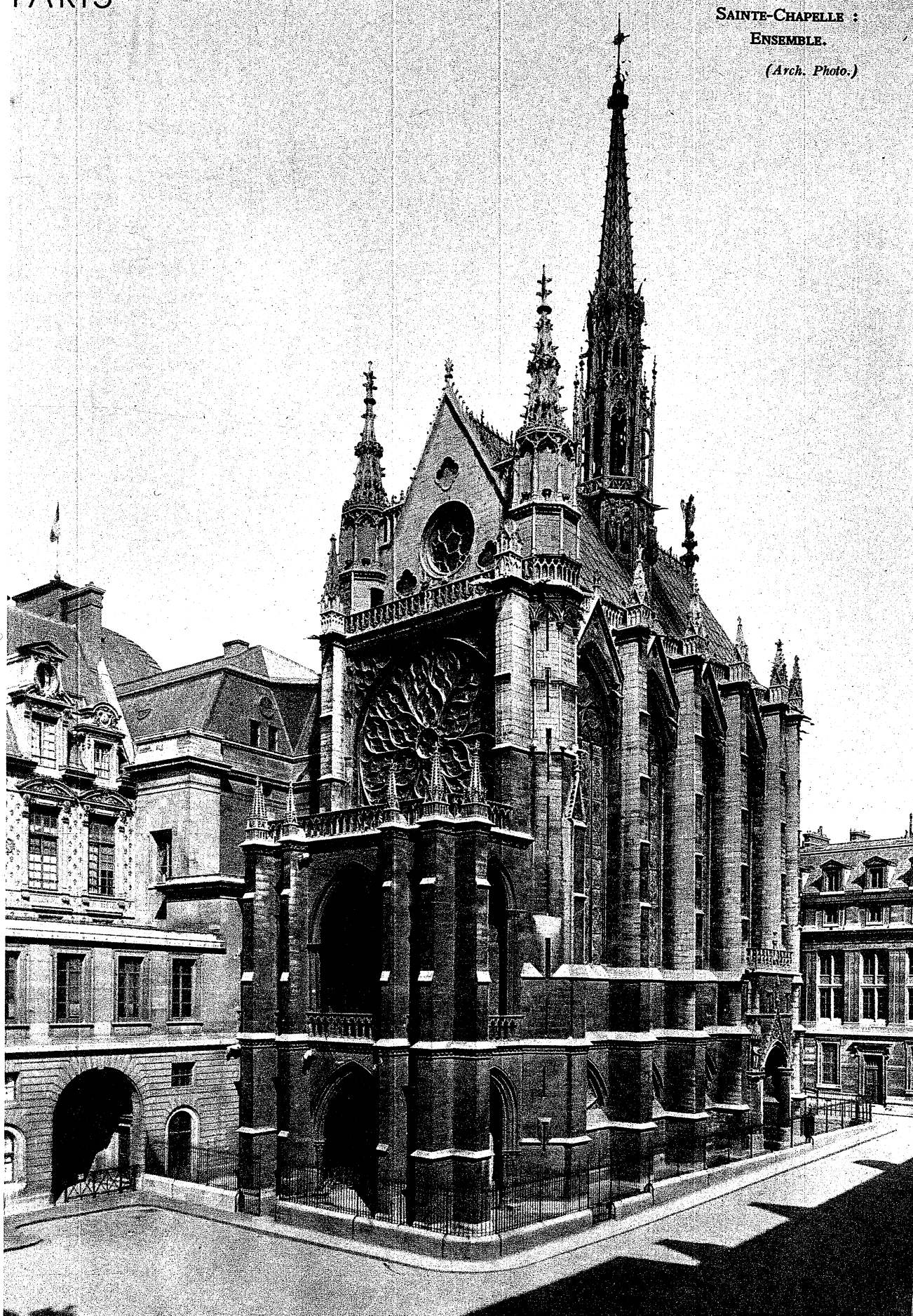
(Arch. Photo.)

ELLE évoque toujours à mes yeux l'idée d'un reliquaire démesurément agrandi, de quelque châsse de sainte Ursule semblable à celle que peignit Memlinc, mais à l'intérieur de laquelle il faudrait pénétrer pour contempler la féerie des couleurs. Papillotements de lumières qui changent suivant les heures et les saisons, créant une atmosphère unique de recueillement et de joie. D'ailleurs, ce ne fut jamais, en effet, qu'un reliquaire, et toute son architecture s'explique logiquement lorsque nous songeons à sa destination.

Le roi Louis IX l'édifia quelques années avant de partir pour la terre sainte, dans un geste passionné, bien digne d'un homme de ce temps. Et c'est pourquoi elle monte d'un bond vers le ciel, comme si le souffle de la foi avait gonflé cette haute bulle de verre. Louis IX habitait alors le palais, dans l'île de la Cité, et la chapelle Saint-Nicolas qui lui servait d'oratoire, n'était pas en rapport avec la majesté d'un roi de France.

Peut-être déjà songeait-il à élever un nouvel édifice, lorsque l'occasion se présenta pour lui de ramener dans son pays les plus précieuses reliques qui pussent exister pour un prince chrétien.

L'Empire latin de Constantinople était alors en pleine décadence, et déjà tout laissait prévoir qu'il ne résisterait plus longtemps à la poussée des invasions. Baudoin II vint en personne, en 1239, solliciter le secours de saint Louis. Et c'est alors que le roi proposa de lui acheter pour un prix immense les reliques de la Passion qu'il possédait : une partie de la croix, la cou-





LA SAINTE-CHAPELLE : LE CHŒUR DE LA CHAPELLE BASSE.

(Photofrance Tabard.)

ronne d'épines, l'éponge et le fer de la lance. Le marché fut enfin conclu et les reliques transportées de Constantinople jusqu'à Sens.

Saint Louis vint au-devant d'elles, au milieu d'un cortège de prêtres et de chevaliers, et triomphalement les ramena à Vincennes. De là, on les porta à la chapelle Saint-Nicolas, au Palais de la Cité.

Les *Grandes Chroniques de France* donnent de cette cérémonie une longue description que nous reproduisons fidèlement ici, après l'avoir rendue plus intelligible, tout en suivant l'ordre exact des mots. Elle est savoureuse dans son vieux langage imagé, et pleine d'une piété sincère.

« Le Roy vit que Dieu lui avait donné paix en son royaume par l'espace de quatre ans ou de plus, et le laissèrent ses ennemis en repos. Si n'oublia pas les biens et les honneurs que Notre Sire lui fit, car il fit et pourchassa tant vers l'Empereur de Constantinople, qui lors était venu en France pour avoir secours contre ceux de Grèce, qu'il lui donna et octroia la Sainte Couronne d'épines dont Notre Sire fut couronné en sa passion et en

son tourment. Le Roy envoya messages certains et solennieux avec l'Empereur de Constantinople, et fit apporter la Sainte Couronne en France. Quand il sût qu'elle fut en son royaume, il alla encontre jusqu'à la cité de Sens; là, la reçut en grande joie et en grande dévotion, et la fit apporter jusqu'au bois de Vincennes de lez Paris.

« En l'an de Grâce MCCXXXIX, le vendredi après l'Assomption de Notre-Dame, le Roy vint tout nus pieds et descaintz, en pure sa cotte, et ses trois frères, Robert, Alphonse et Karle, et apportèrent les saintes reliques moult honorablement, à grand'compagnie du clergé et du peuple, et des gens de religion, faisant grand'mélodie de doux chants et de piteux, et vinrent en procession jusqu'à Notre-Dame de Paris. A cette procession vint l'Abbé de Saint-Denis et tout son couvent revêtu de chapes de soie, tenant chacun un cierge en sa main. Ainsi vinrent toutes les processions, chantant dès Notre-Dame jusqu'au Palais du Roy, et entrèrent en la chapelle où la couronne fut mise. »

Le spectacle revit à mes yeux à la faveur de cette vivante description, et il me semble voir, parmi les ornements magnifiques du clergé, le roi et ses trois frères, les pieds nus, et vêtus seulement d'une cotte d'étoffe grossière, s'humilier au pied des reliques. Mais si pour lui-même, le roi sait être humble et pauvre, il veut pour ces trésors une parure

magnifique. Il décide la construction d'une nouvelle chapelle, et en attendant qu'elle soit achevée, les reliques sont déposées à Saint-Denis.

C'est probablement en 1246 que commencèrent les travaux; ils furent menés avec une très grande rapidité, puisque le 25 avril 1248, la chapelle haute était consacrée par le légat Eudes de Châteauroux, et la chapelle basse par l'Archevêque de Bourges. On a, depuis le XVII^e siècle, cité à tous propos le nom de Pierre de Montereau, ou de Montreuil, auquel on a voulu faire honneur de la construction de la Sainte-Chapelle. Il n'y a rien d'impossible à cela. Il était, en effet, très normal que le roi s'adressât, pour une œuvre qui lui était si chère, au plus célèbre architecte de l'époque, à celui qui venait de montrer à Saint-Denis les ressources de son art.

Mais jusqu'ici aucun document probant n'est venu confirmer cette thèse séduisante, et cela d'ailleurs est de peu d'importance. La seule chose évidente est que la Sainte-Chapelle doit être consi-

dérée comme l'œuvre d'un savant architecte, seul capable d'un aussi remarquable tour d'équilibre.

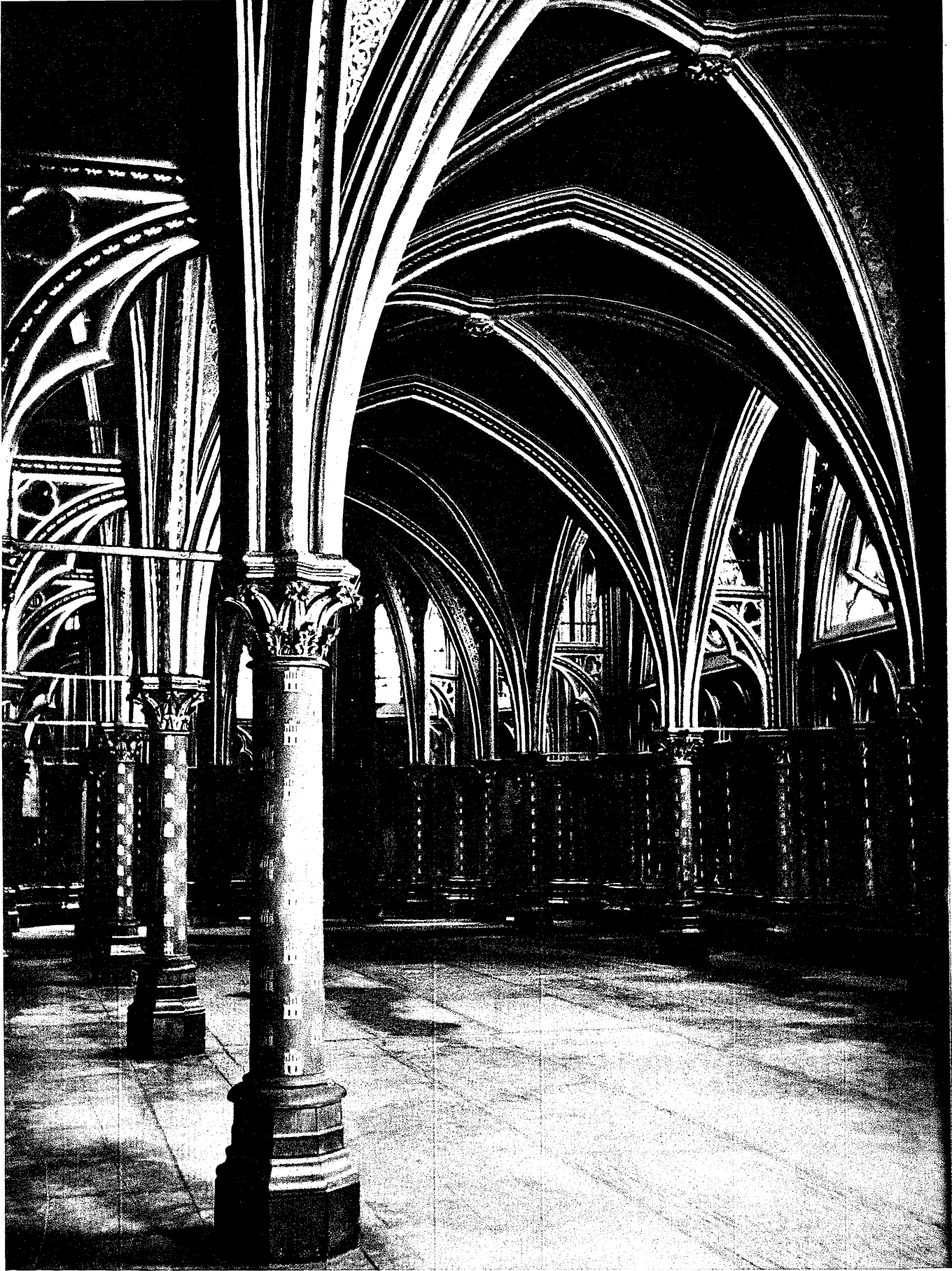
Un des principaux attraits de ce monument consiste dans le fait qu'il ait été élevé en quelques années, d'un seul jet, sans que le moindre changement eut été apporté au plan primitif. C'est une chose évidente pour quiconque examine l'unité de l'édifice, et c'est pour cette raison que nous pouvons y voir un des chefs-d'œuvre du XIII^e siècle, époque où l'art gothique atteignit son plein épanouissement, sans toutefois tomber dans les exagérations décoratives.

Le plan de la Sainte-Chapelle était commandé par le rôle même auquel elle était destinée. Chapelle de palais, enclose dans des bâtiments entourant une cour relativement petite, et non pas église ou monastère. Aussi fut-elle conçue en deux étages, dont l'un, se trouvant au niveau du sol, ouvrait directement sur la cour, et était réservé aux gens de service et aux visiteurs.

Au-dessus, l'étage magnifique communiquait avec le palais par un passage de plain-pied permettant au roi de s'y rendre sans quitter ses appartements; ce plan d'ailleurs, n'était pas inconnu aux architectes du XIII^e siècle, et l'on en pourrait citer quelques exemples antérieurs.

La chapelle basse possède une nef et deux collatéraux. Cette disposition était rendue indispensable par la faible hauteur dont l'architecte disposait, et qui l'aurait obligé, s'il eût voulu bâtir une nef unique, à placer directement sur le sol la retombée des arceaux. La poussée latérale des voûtes ainsi amoindrie, le fut davantage encore par la construction de petits arcs-boutants soutenant la double allée de colonnes, et appuyés de l'autre côté sur le mur extérieur, à l'endroit où les contreforts viennent épauler la muraille. Cette disposition extrêmement rare n'a d'ailleurs que l'intérêt de l'utilité et serait fort disgracieuse dans un édifice plus important.

La très grande épaisseur des contreforts était indispensable pour permettre d'élever à l'étage supérieur cette nef unique et si hardie, dont les murs latéraux semblent avoir complètement disparu. Ils sont, en réalité, réduits à quelques faisceaux de colonnes, et, vus de l'intérieur de l'édifice, ne constituent plus que des traits verticaux dont l'irradiation des vitraux étincelants vient encore diminuer l'épaisseur. Jamais l'art gothique n'a produit une œuvre aussi triomphante, aussi irréelle. Ces immenses baies vitrées occupant toute la superficie des murs, l'élancement



LA SAINTE-CHAPELLE : PERSPECTIVE D'UN DES COLLATÉRAUX (Photofrance Tabard.)
DE LA CHAPELLE BASSE.

de ces lignes dont l'œil suit involontairement la fuite vers le ciel, tout cela constitue un défi aux lois de la pesanteur et de l'équilibre. Pour y parvenir, l'architecte dût employer tous les procédés connus à l'époque. On forgea des chaînages de barres de fer qui lièrent entre elles les pierres de la corniche extérieure surmontant les vitraux, et qu'il fallut enrober de plomb, pour éviter que leur oxydation ne fit éclater les murs. L'ajustement précis des blocs de pierre faisait encore au XIX^e siècle l'admiration de Viollet-le-Duc.

Bref, l'ensemble de la construction avait été édifié avec un soin extrême, rendu possible grâce aux crédits énormes ouverts par le roi à son architecte. Sa parure intérieure fut plus remarquable encore. Il a malheureusement souffert des pluies et des incendies, des inondations et surtout des restaurations définitives que les architectes du siècle précédent infligèrent à tant de nos monuments. Les sculptures des deux portails sont

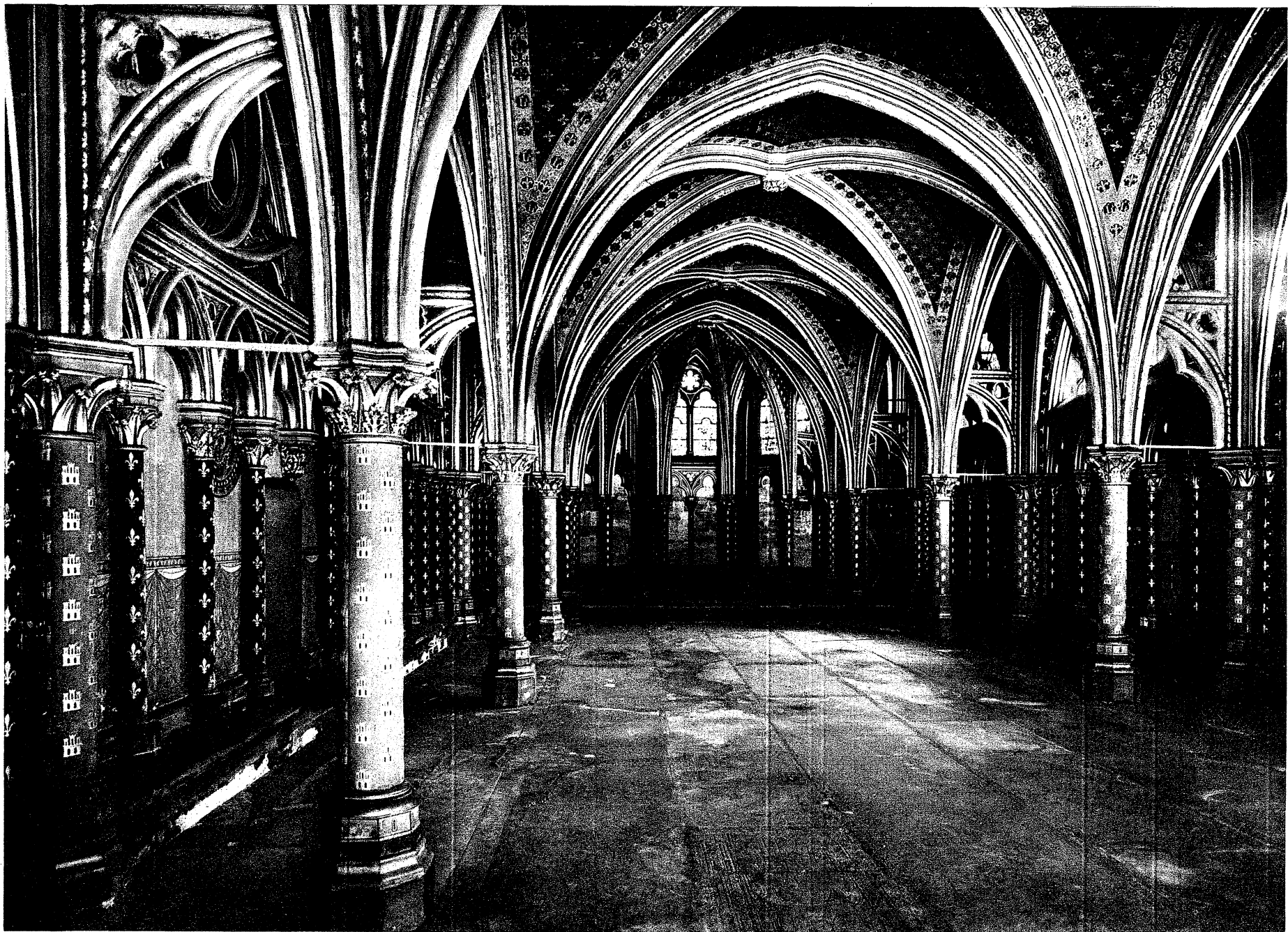
tièrement refaites, ainsi que de nombreux pinacles et chapiteaux. Les fragments subsistant ont été transportés au Musée de Cluny où l'on peut encore les voir à l'heure actuelle.

Le Tympan de la chapelle basse représentait le couronnement de la Vierge; il était inspiré du porche de Notre-Dame de Paris, et s'ouvrait au niveau de la cour. Mais ses sculptures sont modernes, de même que celles du portail supérieur avec la statue du Christ bénissant.

L'intérieur de l'édifice était décoré avec un grand luxe. L'Église basse, aux quatorze colonnes à chapiteaux feuillagés, fut ornée de peintures et de dorures. Mais la plus grande partie des dépenses fut réservée pour la chapelle supérieure. Les dimensions extraordinaires des fenêtres, s'élevant jusqu'à la hauteur du

et la chapelle fut entièrement repeinte sous Louis XIII, avant de l'être à nouveau au temps de Lassus. Néanmoins, l'impression que nous ressentons aujourd'hui est bien proche de celle qu'éprouvaient nos ancêtres en entrant dans la nef. La riche parure des arcatures, surmontées des immenses verrières couleur de vin, créait un éblouissement d'or et de lumière.

Il y eut sans doute quelque recherche de faste oriental dans l'ornementation du soubassement dont les médaillons incrustés de verre peint et scintillant, semblent vouloir rappeler le souvenir des mosaïques byzantines. Les nervures couvertes d'or gaufré, les voûtes peintes, tout cet ensemble s'harmonisant avec les vitraux, produit une impression d'extrême richesse. Et ce décor s'explique aisément par ce rôle de reliquaire, dans lequel un



LA SAINTE-CHAPELLE : LA CHAPELLE BASSE, LA NEF ET LE CHŒUR.

(Arch. Photo.)

sommet des voûtes, ne laissaient que peu d'espace à la décoration. Le principe d'ornementation des églises gothiques, remplaçant par d'immenses verrières les fresques autrefois peintes sur les murs larges et épais de l'époque romane, fut ici poussé à l'extrême.

Au-dessous des vitraux, jusqu'à hauteur d'homme, il restait une surface relativement importante. Ce soubassement fut garni d'arcatures trilobées, où s'épanouissait toute la flore de l'Ile de France, les feuilles du houx, du chêne, du lierre ou des violettes, revêtues de leurs colorations naturelles, au-dessus d'un banc de pierre garnissant le tour du vaisseau.

Ce décor merveilleux avait déjà disparu en partie au XVII^e siècle,

Saint Roi voulut déposer, au pied des instruments de la Passion, tous les trésors les plus précieux de la terre.

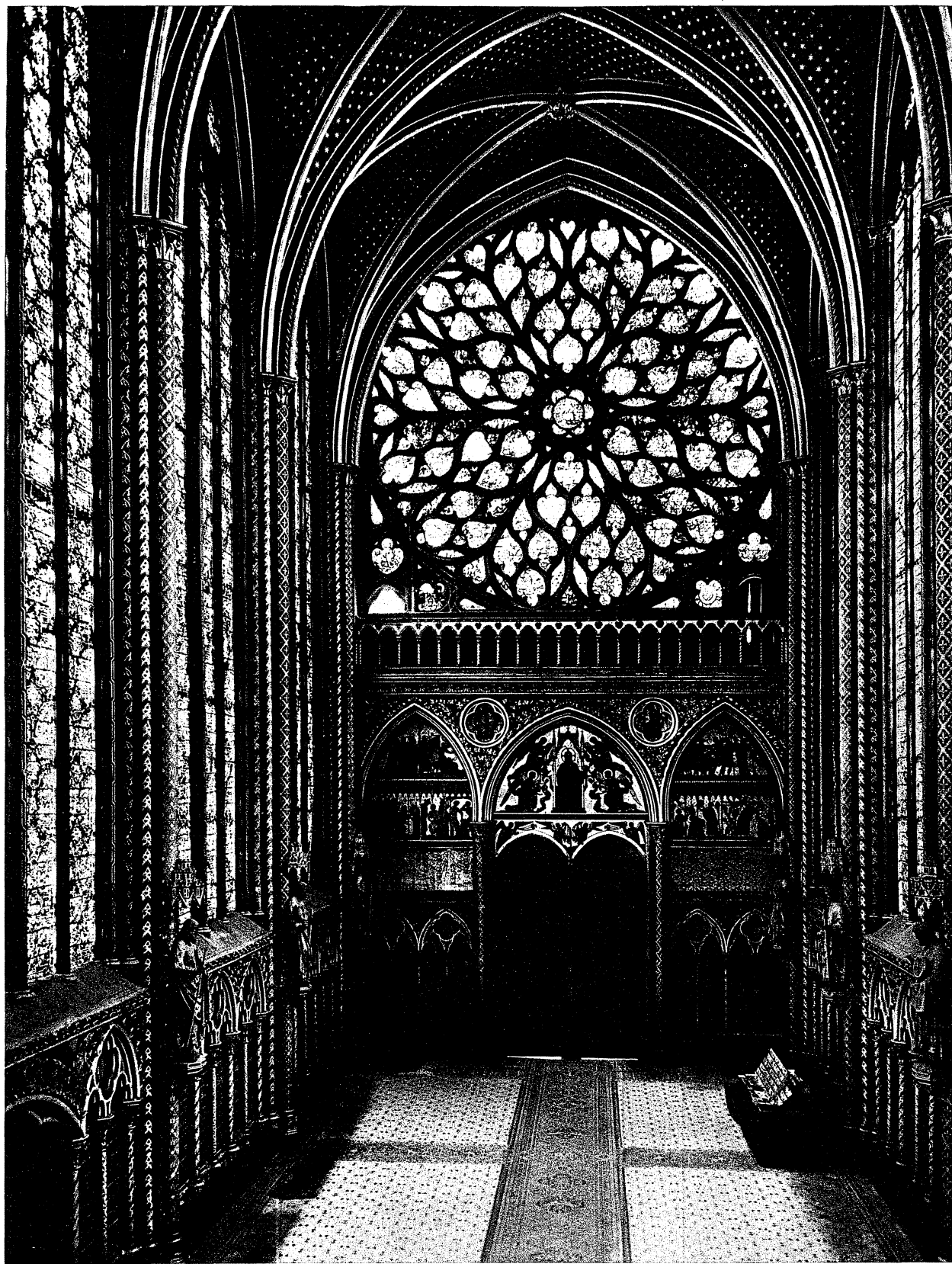
Pour compléter l'ensemble ainsi formé, les statues des apôtres furent placées sur des consoles accrochées aux faisceaux de colonnettes. Elles ont malheureusement disparu presque toutes au cours des remaniements successifs. Lors de la restauration faite au XIX^e siècle, par Lassus, les fragments anciens, épargnés par la fureur révolutionnaire ne furent pas toujours utilisés comme on aurait pu le faire. Deux de ces statues sont conservées au Musée de Cluny. Malgré leur médiocre état, elles suffisent à nous donner une idée de la qualité de leur sculpture. Aujourd'hui, les apôtres



LA SAINTE-CHAPELLE - CHAPELLE HAUTE - LE CHŒUR. (Arch. Photo.)

placés dans la chapelle, tout recouverts de dorures modernes et d'épais badigeons, semblent d'une désespérante banalité. Quant à l'église basse, elle est peinte entièrement de rouge et de bleu, aux armes de France et de Castille, et ces tonalités trop fortes empâtent les lignes élégantes de la construction. L'on pourra, sans doute, objecter qu'elle fut jadis revêtue d'une façon à peu près semblable. Mais il est toujours dangereux de vouloir reconstituer un décor d'après des données imprécises, et la prudence conseille de ne pas retou-

n'arrive pas violemment, de l'extérieur, éclairer les ors neufs et les couleurs brutales; si les visiteurs sont rares, et qu'aucun bruit ne vient troubler la paix de ce lieu, asseyez-vous un instant sur le banc de pierre, et levez la tête vers le soleil filtrant au travers des hautes verrières. Alors, dans le silence, l'enchantement peu à peu monte dans votre cœur. La sérénité baigne toutes choses et vos yeux s'imprègnent du merveilleux spectacle. Le soleil fait flamboyer les bleus profonds et les rouges ardents, les mêle en une inexprimable teinte violacée. Les petits personnages s'animent,



LA SAINTE-CHAPELLE : GRANDE ROSACE ET NEF DE LA CHAPELLE HAUTE, PRISES DU CHŒUR.

(Arch. Photo.)

cher l'œuvre du temps, lorsque la conservation d'un édifice n'est pas en cause.

Pourtant, malgré les restaurations désastreuses et que l'on voudrait croire indispensables, l'aspect de la chapelle peut encore nous charmer. Si le gardien consent à fermer un instant les grandes portes donnant sur le porche du premier étage, afin que la lumière

et vous découvrez tout un monde nouveau, toute une foule de charmants détails, dans les scènes ornant les losanges et les quatrefeuilles.

C'est d'abord le lent déroulement de l'Ancien Testament; la création du monde, Adam et Ève, le Paradis terrestre. La Tour de Babel et l'histoire de Jacob et de Joseph. Puis la vie de Moïse,



CHAPELLE HAUTE :
UN APÔTRE ET DÉTAIL
DES DÉTAILS (Arch. Photo.)



CHAPELLE HAUTE :
UN APÔTRE.
(Arch. Photo.)

avec d'ingénues représentations de la mer Rouge et du Mont-Sinaï, Josué et les châtiements du peuple de Dieu.

Un vitrail presque entier est consacré à la représentation de l'Arbre de Jessé. Le Christ, d'en haut, domine la scène, trônant au milieu des patriarches et des prophètes, environné d'anges et de blanches colombes. La Vierge est escortée des Rois, ses ancêtres, nichés dans les branches de l'Arbre comme une couvée d'oiseaux.

Puis, dans les vitraux étroits tournant autour de l'abside, la vie de la Vierge et celle du Christ montrent leurs épisodes innombrables. La fenêtre centrale est consacrée à la gloire du Christ, entouré des apôtres et des anges. Sur cette vitre, autrefois, se détachait la silhouette du reliquaire contenant la couronne d'épines. Il dominait une sorte de tribune, et l'or et les pierres précieuses y avaient été semés à pleines mains, au point qu'il coûta au Roi, cent mille livres tournois. Deux petits escaliers dorés, en forme de vis, conduisaient à cette tribune, et ont été reconstitués d'après des documents anciens. On raconte que l'Empereur d'Allemagne, Charles IV, venu en France, en 1378, voulut admirer ces reliques célèbres, et, dit un vieux chroniqueur : « Pour ce que la montée soit greveuse et étroite, il n'y put être porté dans sa chaise, mais se fit tirer par les bras et les jambes contremont la vis, et pareillement ravalier à très grand peine et grevance de son corps, pour la grant dévotion qu'il avoit de voir de près les dites saintes reliques. » Il était, en effet, vieux, gros et malade, et si les dimensions de ces vis étaient semblables à celles qu'elles ont aujourd'hui, nous comprenons les difficultés qu'il dût éprouver.



LA SAINTE-CHAPELLE.

Au-dessus :
LA PISCINE.

Ci-contre :
L'ORATOIRE.

(Arch. Photo.)

A partir de 1627, une nouvelle châsse contenant les principales reliques fut placée à cet endroit. Elle était en vermeil tout ciselé et incrusté d'émaux, et reproduisait exactement la forme de la chapelle.

La dernière verrière, près de la porte d'entrée, est la plus intéressante au point de vue de l'histoire de l'édifice, mais elle est aussi la plus restaurée. On y voit saint Louis achetant à l'Empereur Baudouin les reliques de la Passion; puis, pieds nus, les portant avec son frère sur une sorte de civière. Enfin, consacrant la chapelle qui doit les abriter.

Toutes ces scènes ont été exécutées à une échelle très réduite, suivant l'usage du XIII^e siècle, et grâce à un petit nombre de couleurs. Mais ce sont des couleurs franches et qui jamais ne pâliront.

Le seul rapprochement de certaines teintes suffit à créer de riches jeux de nuances, par la fusion des halos lumineux. Et Rutebeuf, le vieux trouvère médiéval parlera avec admiration de la verrière « par où li raiz dou soleil passe ». Le XIII^e siècle est la grande époque du vitrail, pendant laquelle les maîtres verriers, fidèles à leur technique, ne tentent pas, comme on le fit plus tard, d'imiter les ouvrages des peintres. Et c'est pourquoi ces chefs-d'œuvre jamais ne lassent la vue. D'ailleurs les verrières de la Sainte-Chapelle jouirent d'une grande célébrité. C'étaient les plus importantes qui jusqu'à ce jour eussent été faites, et elles furent partout imitées. Le chœur de la cathédrale de Tours, ces cathédrales du Mans et d'Amiens, en sont directement inspirées, et à Angers notamment, on voit un Arbre de Jessé qui semble presque une copie du vitrail de la Sainte-Chapelle.

Lorsque vers le soir, le soleil pâlit, le visiteur semble se réveiller d'une délicieuse torpeur et comprend plus aisément l'émerveillement du chroniqueur Jean de Jandun qui disait en parlant de la Sainte-Chapelle: « Les dorures précieuses de ses images, la pure transparence des vitraux qui brillent de tous côtés, les riches parements de ses autels, les vertus merveilleuses de ses sanctuaires, les ornements étrangers de ses châsses décorées de bijoux écla-

tants donnent à cette maison de prière un tel degré de beauté, qu'en y entrant on se croit ravi au ciel, et que l'on s'imagine avec raison être introduit dans une des plus belles chambres du Paradis » (1).

Le Roi partagea pour sa création l'enthousiasme des contemporains. Il dota la Sainte-Chapelle d'un chapitre de cinq chapelains, assistés de diacres et de sous-diacres, et fit édifier, à gauche de l'abside, un petit monument, aujourd'hui disparu, et autrefois réuni à la chapelle par un passage. C'était le « Trésor des Chartes »,

et il avait trois étages, dont l'un était utilisé comme sacristie. Puis, soucieux de la conservation de ses belles verrières, il constitua une rente spéciale pour leur entretien et leur réparation.

Sous Charles VII, la rose, sans doute en mauvais état, fut refaite et ornée de scènes de l'Apocalypse.

Déjà, le Roi Louis XI avait fait construire entre deux des contreforts extérieurs, un petit oratoire d'où, par une baie orientée vers l'autel, il pouvait assister aux cérémonies sans être vu de l'assistance. C'est aussi Charles VII qui fit construire la flèche de bois, recouverte de plaques de plomb, que l'on voit figurer dans une miniature des « très riches heures du duc de Berry ». Nous ne savons si la chapelle élevée par saint Louis en comportait une, et cela même semble peu probable, car rien dans les voûtes de l'église ne semble avoir été préparé dans ce but. Le sort de la flèche de Charles VII fut d'ailleurs malheureux. Elle brûla quelques années plus tard, fut reconstruite, brûla de nouveau en 1630.

Réédifiée à cette époque, elle fut encore détruite par un incendie au début du XIX^e siècle. Celle que nous avons aujourd'hui sous les yeux, et qui se profile avec tant de légèreté sur le ciel parisien est l'œuvre de Lassus, et s'incorpore à merveille à la silhouette de l'édifice.

Le succès de cette construction si bien équilibrée et de proportions si élégantes fut immense dans tout le pays. L'influence de



LA SAINTE-CHAPELLE : PROCESSION DES RELIQUES SOUS SAINT LOUIS.
(Extrait de « L'Histoire de la Peinture sur Verre » de F. Lasteyrie.)
(Cl. Bloud et Gay.)

(1) Traduction de le Roulx de Lincy.



l'art de l'Ile de France, patrie par excellence des grandes cathédrales gothiques se faisait déjà sentir à ce moment dans beaucoup de régions, et la construction de la Sainte-Chapelle ne contribua pas peu à affirmer la supériorité de ce type d'architecture.

Au ^{xiv}^e siècle, le Duc Jean de Berry, frère du Roi Charles V, fit élever à Bourges une chapelle sur le plan de celle de Paris. Puis il en construisit une autre à Riom, ville qu'il possédait à cette époque dans son apanage. Cette dernière subsiste encore, et les siècles ne l'ont guère meurtrie. Elle est identique à celle de Paris, et possède le même petit oratoire accroché entre les deux mêmes contreforts. Ce motif commun a d'ailleurs pour origine la chapelle de Vincennes, qui, copiée sur la Sainte-Chapelle fut munie de ce petit réduit que Louis XI, quelques années plus tard, fit placer

à son tour à Paris. Celle du palais Ducal de Bourges a malheureusement disparue. Ces chapelles étaient semblables au modèle parisien, à cette différence près que leur abside était triangulaire au lieu d'être pentagonale, ce qui permettait de donner aux vitraux du chevet une largeur identique à celle des fenêtres de la nef.

De nombreuses chapelles furent encore élevées d'après ce modèle. On peut citer celle du château de Vincennes, celle de Saint-Germer, et, en Auvergne, celles de Vic-le-Vicomte et d'Aigueperse. Cette dernière semble une parente un peu campagnarde, mais le désir d'imitation s'y distingue néanmoins d'une façon précise.

La vie de l'édifice est glorieuse et mouvementée. Les Rois

l'aiment pour tous les précieux trésors qu'il renferme, et, même lorsqu'ils auront cessé d'habiter le palais, y reviendront souvent à l'occasion de fêtes magnifiques. Louis XII fera construire le vaste escalier extérieur qui longeait le côté sud de la chapelle, et que l'on vit pendant plusieurs centaines d'années. C'était une sorte de pente douce, couverte de voûtes et d'une toiture, et par laquelle sa litière parvenait au porche de l'étage supérieur, où, malade de la goutte, il n'eût pu lui-même se hisser. Cet appentis alourdit fort longtemps la svelte silhouette de la chapelle.

Sous les voûtes dorées et peintes, à la lumière des vitraux étincelants, maintes cérémonies déployèrent leur pompe superbe. Des sacres de Rois et de Reines; le couronnement de Marie de Brabant, femme du Roi Philippe III; puis celui d'Isabeau de Bavière; et le mariage de Marguerite de Brabant avec l'Empereur Henri VII; le sacre de Charles V enfin.

A toutes ces fêtes, il faut ajouter les messes dites au moment de la mort des Rois, des Reines et des Enfants de France et qui s'y célébrèrent avec magnificence depuis le règne de Louis XI.

A tous propos, les reliques étaient portées en procession, ou présentées aux Rois et aux Princes qui passaient en France. La coutume était aussi de les montrer aux Ambassadeurs étrangers et aux grands personnages qui séjournaient à Paris.

Ces reliques étaient innombrables, tout au moins pendant le moyen âge, mais peu à peu leur nombre diminua, car elles servaient à faire de somptueux cadeaux aux sou-

LA SAINTE-CHAPELLE : LE PORTAIL SUPÉRIEUR VU DE L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE
ET LA GALERIE CONDUISANT AU PALAIS.

(Photofrance Tabard.)



LA SAINTE-CHAPELLE.

Ci-contre :

PORTAIL SUPÉRIEUR.
LE CHRIST BÉNISSANT.

Ci-dessous :

DÉTAILS DES SCULPTURES
DU SOUBASSEMENT DU
PORTAIL SUPÉRIEUR.

(Photofrance Tabard.)



verains amis. A l'heure actuelle, la plus grande partie a disparu, éparpillée par les dons, les vols et les révolutions, tandis que les reliquaires d'or et d'argent couverts de diamants et de rubis balais étaient vendus ou fondus, lorsque les guerres trop fréquentes avaient épuisé le trésor royal.

En dehors de l'achat, fait par saint Louis à l'Empereur Baudouin, des reliques de la Passion, on exposait encore le manteau de pourpre, des fragments du Saint-Suaire et de la pierre du Sépulcre. Les crânes de saint Jean-Baptiste, des saints Clément et Siméon, le manteau de la Vierge et une fiole contenant un peu de son lait. De tout cela presque rien, aujourd'hui, ne subsiste. Seul un grand camée antique, qui faisait l'admiration de tous les historiens de Paris aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles est conservé au Cabinet des Médailles, ainsi qu'un bâton pastoral qui fut jadis un sceptre romain.

En 1575, le reliquaire de la vraie Croix fut volé, et jamais on ne le revit, malgré les enquêtes ordonnées de tous côtés. Ce fut un scandale immense et la Reine fut accusée de l'avoir vendu un grand prix.

Il semble d'ailleurs que la gestion des chanoines était quelque peu désordonnée. Des objets précieux disparaissaient parfois, et c'était à



LA SAINTE-CHAPELLE : L'ABSIDE. (Photofrance Tabard.)

l'intérieur du chapitre une lutte continue à propos de certains privilèges honorifiques très recherchés. Il est amusant de songer que, dans ce décor calme et recueilli, se produisit un jour une de ces querelles de préséances à propos d'un pupitre qu'un trésorier plaça où il n'eût pas dû être, et qu'un chanoine aussitôt fit enlever. Ne regrettons pas ces disputes, puisque, de cette anecdote, Boileau tira son poème du Lutrin, en embellissant, d'ailleurs, la vérité, déjà pittoresque par elle-même puisque la lutte dura si longtemps, qu'il fallut attendre l'an 1703 pour que le Président de Lamoignon pût enfin rendre son verdict.

Quelques années encore, et l'éloquence majestueuse de Massillon allait retentir sous ces voûtes. C'est à la Sainte-Chapelle qu'il prononça, en 1715, son oraison funèbre de Louis XIV. Superbe thème de discours, bien digne d'un grand maître de la Chaire, mais exigeant une extraordinaire délicatesse.

Puis la vie de la chapelle continua, plus calme de jour en

jour, depuis que la révolution avait supprimé les cérémonies luxueuses et dispersé les reliques. Une fois l'an cependant, et jusqu'en 1895, la « messe rouge » réunissait dans l'édifice bâti par saint Louis, les principaux magistrats de France.

Réjouissons-nous, malgré son actuelle froideur, malgré son aspect de salle de musée visitée par une troupe de touristes, qu'elle nous ait été conservée.

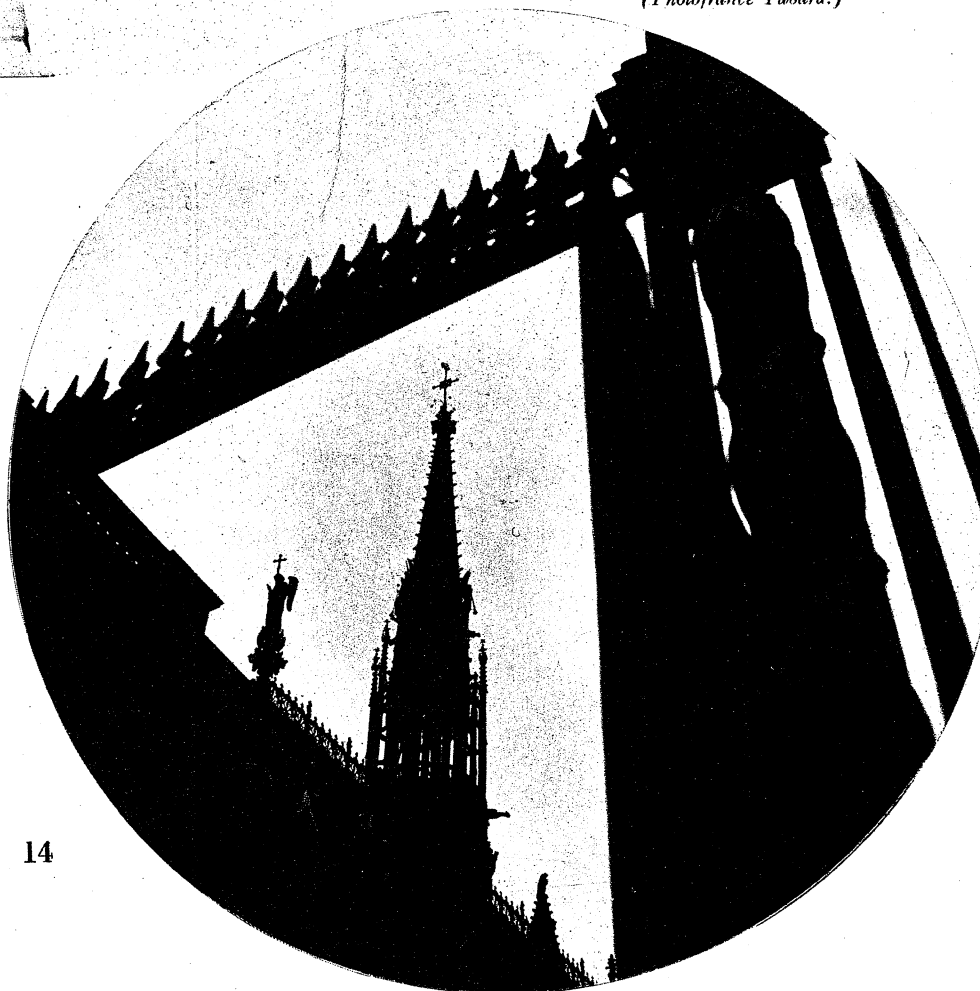
Souhaitons qu'elle soit dégagée de l'entourage des lourds bâtiments qui empêchent de distinguer la sveltesse de ses formes; ou qu'au moins une trouée soit faite qui permette de la voir tout entière, de la base des murs au sommet de la flèche, dominer les rives de la Seine.

Souhaitons aussi qu'un jour elle soit rendue à sa destination première, et que, portes closes, au-dessus du silence et de la lueur des cierges, le soleil vienne à nouveau, à travers le scintillement des verrières en feu, caresser le brocart des chapes et l'or des mitres.

JACQUES WILHELM.

Nota. — Quelques-uns des renseignements que contient cet article ont été extraits de la remarquable monographie de M. Henri Stein, sur « Le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle ».

(Photofrance Tabard.)



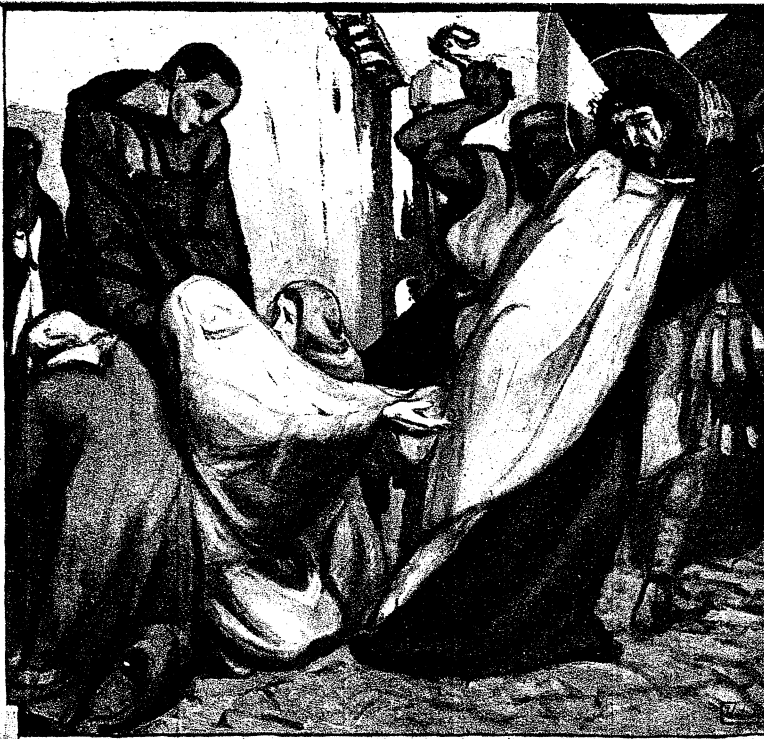


JESUS TOMBE SOUS LA CROIX



GUYLLAUME KRAFFT
S'CLAIR-DE-LA-CROIX
GVY DE COBERTIN
RENE ELAGIER
GVY DE LIN
FR: ROVSSELET
R.P. DE BOISSIEV
M.H. STANTLE WILSON
M. LOVIS PACCARD
PIERRE MONNIER

194 1915



JESUS RENCONTRE SA MERE

UNE STATION DE CHEMIN DE CROIX : PEINTURE A LA CIRE. (JÉSUS TOMBE SOUS LA CROIX ET RENCONTRE DE JÉSUS ET DE SA MÈRE.)
Œuvre émouvante de Valentine Reyre à la chapelle de l'École des Roches.

LE MOBILIER D'UNE ÉGLISE AU XX^e SIÈCLE

par le chanoine A. MUNIER

CHAPITRE V

LE CHEMIN DE CROIX; LES STATUES; LES INSCRIPTIONS MONUMENTALES

Les objets que nous allons examiner dans ce chapitre ne sont pas des meubles à proprement parler, et leur place serait plutôt dans une étude sur la décoration de l'église. C'est surtout vrai pour les Chemins de croix qui sont exécutés par le procédé de la peinture directement sur les murailles, ainsi que pour la statuaire quand elle fait corps avec le monument.

Cependant il est malheureusement rare aujourd'hui que la statuaire soit réalisée d'après ce principe; quant au Chemin de croix, il est presque toujours composé d'une série de tableaux peints ou sculptés qui ont leur existence indépendante. Les uns et les autres sont donc généralement devenus, d'une certaine manière, des meubles, qui doivent sans doute s'adapter à l'ordonnance d'ensemble de l'édifice, mais ne font plus nécessairement partie de ses éléments constructifs. Nous pouvons donc leur réserver une place dans l'étude du mobilier de la nef, ainsi qu'aux inscriptions monumentales, traitées la plupart du temps, elles aussi, comme des sortes de tableaux appliqués aux murailles.

Le rôle de ces objets est loin d'être négligeable, bien qu'il ait été trop souvent mal compris ou exagéré, et c'est un des mérites de l'art moderne d'avoir inauguré, en ce qui les concerne, une véritable renaissance artistique.

LE CHEMIN DE CROIX

La dévotion du Chemin de la croix est d'origine récente (1).

Sans doute les fidèles de tous les siècles ont aimé à revivre les souvenirs de la Passion du Sauveur. Dès les premiers temps et pendant tout le moyen âge, ceux qui le pouvaient avaient à cœur de faire le pèlerinage des Lieux Saints, et beaucoup d'entre eux, à leur retour, nous ont laissé le récit de leurs impressions. Aucun cependant, jusqu'au XII^e siècle, ne fait une allusion directe et précise au chemin suivi par Jésus dans sa marche vers le Calvaire. Ce n'est qu'à partir de cette époque et surtout

au XV^e siècle que l'on voit des identifications se faire à propos de péripéties mentionnées dans les Évangiles ou racontées dans les traditions; mais ce n'est qu'au XVII^e siècle que s'organisa, dans quelques églises franciscaines, le tracé du Chemin de la croix tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Au XVIII^e siècle, cette dévotion se répandit un peu partout sous l'action de saint Léonard, de Port-Maurice (mort en 1751). Le zèle de ce saint fut encouragé par les faveurs des Papes Clément XII et Benoît XIV, et c'est un décret du premier de ces deux Pontifes, en date du 16 janvier 1731, qui fixa le nombre des quatorze stations. De nos jours, le Chemin de croix a sa place marquée dans toutes les églises.

Nous n'avons pas à indiquer ici dans le détail toutes les prescriptions liturgiques qui règlent cette dévotion. Disons seulement que le Chemin de la croix comprend quatorze stations, dont les sujets, déterminés invariablement (1), doivent être placés à quelque distance les uns des autres, en commençant habituellement du côté de l'Évangile. Ces sujets peuvent être simplement figurés par des croix de bois numérotées et plus ou moins ornementées, ou bien ils sont représentés en peinture ou en relief; mais ces représentations elles-mêmes sont toujours surmontées d'une croix de bois, à laquelle seule les indulgences sont attachées.

On voit, par le nombre de ces stations, que le Chemin de croix tient une place considérable dans l'église, et que son rôle dans la décoration peut être important. Malheureusement, il faut bien le reconnaître, ce rôle est rarement heureux. Certains Chemins de croix sont de dimensions encombrantes; d'autres ne s'harmonisent pas avec le style général de l'édifice; la plupart n'ont aucune valeur artistique. Quoi qu'on fasse d'ailleurs, il est difficile de trouver un emplacement convenable, plus difficile encore d'éviter la monotonie dans cette succession de quatorze tableaux au thème à peu près identique.

(1) On ne saurait, en effet, assimiler à nos Chemins de croix les représentations de certaines scènes de la Passion, que l'on trouve ici et là dans certains édifices du moyen âge (Notre-Dame de Paris, cathédrale d'Amiens, etc.). Ces scènes, mélangées d'ailleurs avec d'autres sujets, n'avaient pas de but spécial dans l'illustration de nos églises et ne servaient de fondement à aucune dévotion particulière; elles étaient loin d'ailleurs de se retrouver dans tous les monuments. Il semble que l'on pourrait plutôt rattacher le Chemin de la croix aux Labyrinthes ou « Chemins de Jérusalem » qui furent en usage depuis l'époque des basiliques jusqu'à la fin de la période ogivale.

(1) On s'est basé, pour déterminer les sujets, le nombre et l'ordre des stations, sur des traditions plus ou moins répandues au moyen âge, bien que ce nombre et cet ordre manquent, en plusieurs points, de fondement historique. « Le choix des stations du Chemin de la croix dérive de la pieuse ingéniosité des écrivains en Europe, plutôt que de la pratique observée sur place par les pèlerins en Terre Sainte. La série actuelle des quatorze stations nous vient, non de Jérusalem, mais de Louvain, par les sculptures de Pieter Stercks et les méditations de Jan Paxha. » (Louis WILMET : *Origine du Chemin de la croix*, dans l'*Artisan liturgique*, n° 12, p. 236.)



PREMIÈRE STATION DU CHEMIN DE CROIX EN MOSAÏQUE RÉALISÉ PAR LES FRÈRES MAUMÉJEAN
POUR SON EXCELLENCE MONSIEUR MÉRIO, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

L'art moderne a cherché à remédier à ces inconvénients, au dernier surtout, par une tendance marquée à la simplification dans l'élaboration des tableaux du Chemin de la croix. C'est ainsi que, pour réagir contre les mises en scène théâtrales qui inondent en quatorze actes nos églises, certains artistes emplissent simplement la surface des stations de la seule personne du Christ; d'autres se bornent à deux ou trois personnages. C'est une heureuse tendance, et quand la composition ainsi conçue est bien étudiée, et que l'expression du Christ et des quelques personnages essentiels qui l'entourent laisse supposer autour de lui les acteurs secondaires du drame, il n'y a rien à redire et l'effet à produire est obtenu.

En tout cas, on ne devra jamais, dans la réalisation du Chemin de la croix, oublier les principes généraux de la décoration monumentale. Il faudra aussi se préoccuper des procédés d'exécution et de leurs ressources respectives, des dimensions des stations et de leur emplacement.

1^o Les procédés d'exécution se ramènent aux trois genres principaux de la peinture, de la sculpture et du modelage.

La peinture est réalisée au moyen de fresques sur les murailles, de mosaïques, de tableaux sur toile, sur bois ou sur émail, avec encadrement.

Elle offre le grand avantage d'être plus expressive que les autres procédés; mais elle s'harmonise plus difficilement avec l'architecture et la décoration du monument.

Les tableaux, en effet, sont des meubles, des accessoires, dans toute l'acception du terme : on les accroche aux murailles sans qu'ils fassent corps avec l'ensemble. Les fresques n'ont pas

le même inconvénient; mais elles ne seraient vraiment acceptables que dans une église où la polychromie jouerait déjà un certain rôle, et d'autre part il serait à craindre que la répétition des quatorze stations n'engendre de la monotonie et ne donne au Chemin de croix une importance exagérée.

L'art moderne a exécuté, avec ce procédé, un certain nombre de Chemins de croix d'une valeur incontestable : on peut citer notamment celui d'Henri Marret à l'église Saint-Louis de Vincennes, qui est de tout premier ordre, bien que l'on puisse reprocher à quelques-unes de ses stations un caractère un peu trop réaliste. C'est là d'ailleurs un écueil que certains artistes ont peine à éviter : dans la représentation des douleurs de l'Homme-Dieu, ils ont vu quelquefois trop exclusivement l'aspect physique, pénible, presque repoussant, de ces douleurs, et c'est cette tendance, poussée à l'extrême, qui a fait condamner par l'Église une œuvre d'Albert Servaes, en Belgique, comme nous l'avons dit au cours de notre premier chapitre.

Avec la sculpture et le modelage, on exécute des bas-reliefs en pierre, en marbre, en terre cuite, en bois; l'art moderne en a traité quelques-uns en incisant de simples traits, parfois relevés de couleur ou remplis d'une incrustation de métal, dans le ciment ou dans des dalles de pierre ou de marbre. Le bois, malgré ses ressources artistiques importantes, n'est pas très favorable à ce genre de travaux, encore que l'on trouve des Chemins de croix exécutés récemment sur bois qui ont grand mérite; il est vrai qu'ils sont relevés par les ressources de la polychromie, qui leur donne plus de variété et plus de vie. On devrait toujours rejeter, pour ces ouvrages, le plâtre, le stuc, le

carton-pierre et autres substances vulgaires, peu durables et sans valeur artistique. Au moulage lui-même, il conviendrait de préférer toujours la sculpture, qui accuse plus parfaitement l'action de l'artiste et donne à ses œuvres un caractère moins banal, plus humain et plus vivant.

En tout cas, quel que soit le procédé employé, on doit reconnaître que les bas-reliefs ont moins de vie que les sujets peints.

Appelés à reproduire des attitudes plutôt que des mouvements, ils impressionnent moins vivement le spectateur; en revanche, ils ont un caractère plus monumental.

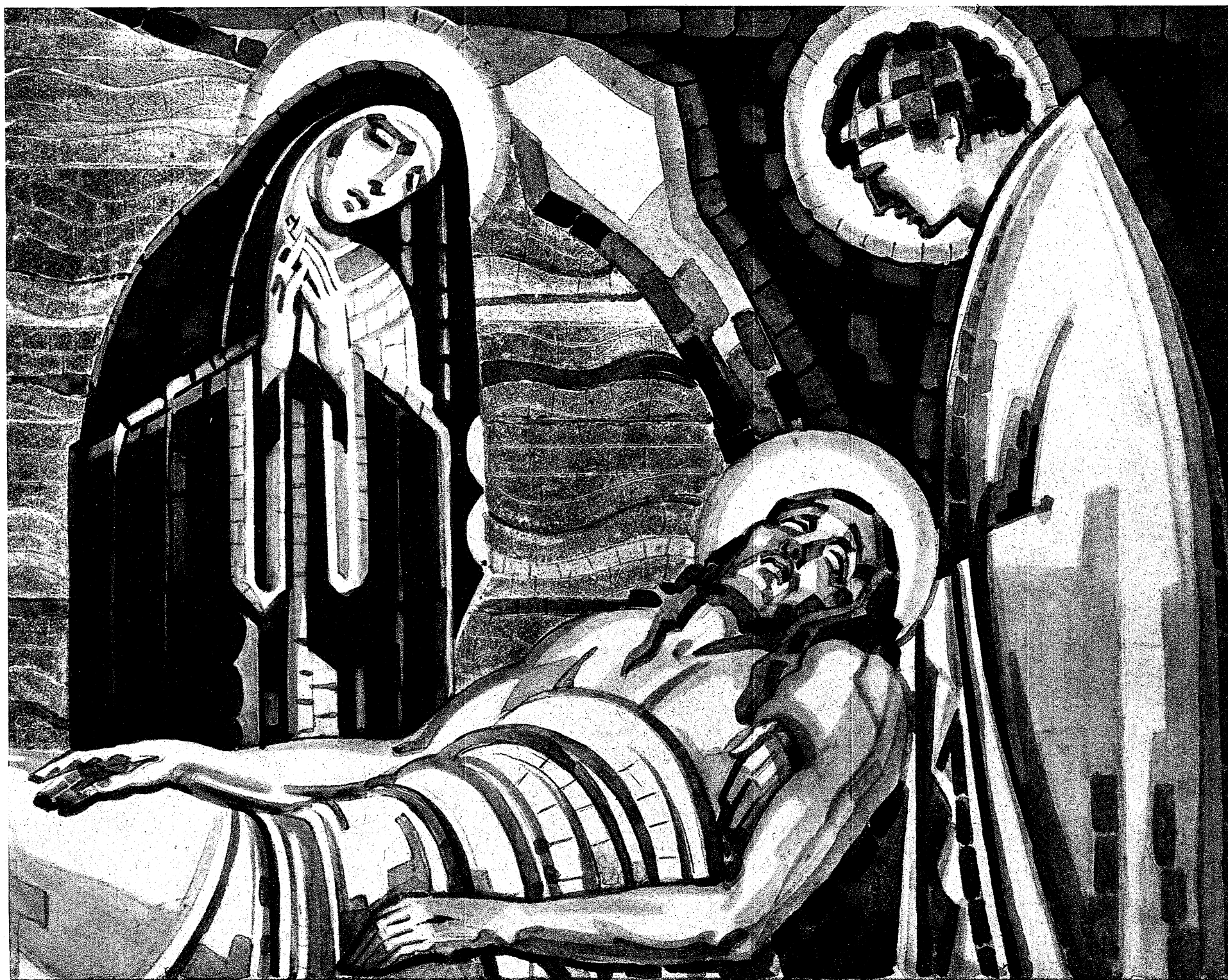


Ci-dessus : UNE STATION DE CHEMIN DE CROIX.
(Jésus meurt sur la croix : le coup de lance) MOSAÏQUE RÉALISÉ
POUR SON EXCELLENCE MONSIEUR GARAY, PAR LES FRÈRES MAUMÉJEAN.

On peut d'ailleurs leur enlever un peu de leur froideur au moyen d'une polychromie bien comprise;

2° Les dimensions du Chemin de croix ne doivent pas, en général, être bien considérables, à moins qu'il ne s'agisse de fresques entrant dans un ensemble polychrome, comme c'est le cas pour le Chemin de croix d'Henri Marret à l'église Saint-Louis de Vincennes; elles sont d'ailleurs subordonnées à l'emplacement plus qu'à l'église elle-même. Quand les stations ne sont pas enfermées dans certains membres de l'architecture, il est toujours nécessaire de leur donner un encadrement.

Ci-dessous : QUATORZIÈME STATION DU CHEMIN DE CROIX EN MOSAÏQUE RÉALISÉ POUR LA NOUVELLE ÉGLISE SAINT-JEAN-BOSCO, A PARIS
PAR LES FRÈRES MAUMÉJEAN, EN COLLABORATION AVEC M. M. ROTTER, ARCHITECTES.





DEUX STATIONS DE CHEMIN DE CROIX : PEINTURE A L'HUILE SUR BRIQUES.
(Simon aide Jésus — Jésus tombe sous le poids de sa Croix.)

(Extrait de l'Artisan liturgique.)

Si l'on voulait, en effet, les traiter en fonction du monument lui-même, dans des compositions peintes ou sculptées à même les murailles, on serait obligé de les soumettre à la règle de l'« échelle » et de leur donner des dimensions exagérées. Encloses au contraire dans un panneau ou un cadre qui les isole, elles peuvent être exécutées avec une certaine liberté. Mais il ne faudrait pas oublier, comme on l'a fait trop souvent, que le cadre doit rester l'accessoire, qu'il ne doit pas prendre trop de place et absorber les stations elles-mêmes par ses proportions trop grandes et ses motifs décoratifs trop nombreux;

3° Le nombre des stations, qui tend à donner au Chemin de croix une importance trop grande, rend également difficile le choix d'un emplacement convenable.

On ne peut suspendre les stations aux colonnes, elles en briseraient les lignes et y formeraient de véritables verrues; ni les appliquer à la partie basse des murailles des bas-côtés, s'il y a des arcatures aveugles en cet endroit. Si les

bas-côtés sont bordés de chapelles, l'embarras devient encore plus grand. Enfin, dans une église à une seule nef, l'appui des fenêtres descendant quelquefois trop bas ne laisse guère en dessous une place suffisante.

Ce dernier emplacement semble parfois le meilleur, au-dessous des fenêtres des bas-côtés, quand c'est possible, ou bien encore à droite et à gauche de leurs baies, quand il y a assez de place. Exceptionnellement, dans les églises dont les travées sont séparées par des piliers à pilastres plats et non par des colonnes, on pourrait, si les stations n'étaient pas trop grandes, les adosser à la face des pilastres qui seraient engagés dans les murs des bas-côtés.

Cette difficulté de loger le Chemin de croix d'une façon satisfaisante est un avertissement dont les architectes appelés à bâtir une église devraient se souvenir; ils pourraient y songer dès l'établissement de leur plan et il leur serait facile de prévoir et de préparer un emplacement convenable, du moins dans la plupart des cas.



(Extrait de l'Artisan liturgique.)

UNE STATION DE CHEMIN DE CROIX. SCULPTURE SUR MARBRE.
(Rencontre de Jésus et de sa Mère.)

UNE STATION DE
CHEMIN DE CROIX
EN FER FORGÉ.
(Véronique
essuie le visage
de Jésus.)

(Photo Roseman,
Paris.)





UN HAUT-RELIEF POLYCHROME, PAR HENRI CHARLIER.

Tout est à admirer dans cette œuvre, exécutée pour un monument funéraire dessiné par l'architecte Pouradier-Duteil et accompagnée de cette seule inscription, « *O crux, ave, spes unica* » ; la perfection achevée des formes ; l'attitude et l'expression douloureuses, résignées et recueillies ; la complète adaptation au cadre architectural.

C'est aussi un exemple de l'excellent parti que l'artiste sait tirer de la polychromie, comme dans la plupart de ses œuvres, polychromie qu'il n'emploie

jamais d'une « façon ridiculement exacte et en trompe-l'œil », mais dont « la couleur simple, vive, posant des accents, soulignant des plans, rendant plus lisibles les parties essentielles de la sculpture et ses volumes, sera conventionnelle » (M. Brillant).

Les avis pourront être partagés au sujet de cette polychromie ; de bons esprits auraient préféré qu'elle fût absente de certaines œuvres célèbres de Charlier ; il est impossible cependant d'en condamner l'emploi tel qu'il est fait.

II. LES STATUES

C'est la statuaire qui, jusqu'en ces derniers temps, a laissé le plus à désirer dans nos églises.

« Nos églises — même dans les villes, dit Henry Cochin, sont pleines de vilaines statues peinturlurées, fades caricatures de figures sacrées, qu'on dore, qu'on vernit, avec des joues de sucre rose, des yeux pochés, des habits clinquants, des armures pareilles à des batteries de cuisine. Quel homme de goût n'a pas gémi sur cet abominable envahissement !... (1) »

Exécutée la plupart du temps par le procédé du moulage, cette statuaire n'a d'ailleurs aucune relation organique avec le monument qu'elle prétend décorer et avec l'emplacement qu'elle occupe ; son abondance enfin, souvent exagérée, ne sert qu'à mettre davantage en relief son insuffisance artistique.

On a souvent protesté, nous l'avons dit plus haut, contre cette bassesse de l'art religieux actuel. « Et l'on sait, ajoute Henry Cochin, quelle forme originale ont souvent prise les protestations.

C'est François Coppée, passant devant une de ces lamentables boutiques où scintillent les roses, les mauves, l'or et l'argent, et soupirant : « Hélas ! Verrons-nous vraiment tout cela en Paradis ? » Et l'on sait surtout comment Huysmans, à Lourdes, entendait Satan protester sous le talon de la Vierge et affirmer sa revanche : « Oui, je suis vaincu, je suis écrasé..., mais ça sera laid !... (1) »

C'est au clergé, disions-nous au début de cet ouvrage, qu'il appartiendrait de réagir contre cet état de choses. Pour cela :

1^o Il conviendrait tout d'abord de n'accueillir qu'à bon escient des statues dans une église, car il est plus facile de les empêcher d'entrer que de les faire sortir ou de les remplacer. Il n'est pas nécessaire de posséder partout les images de Notre-Dame de Lourdes, de saint Antoine de Padoue et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, tous les saints à la mode et toutes les dévotions de la foi catholique ; il est moins nécessaire encore de subir à ce sujet les initiatives indiscrettes de pieux donateurs.

Au moyen âge, les statues étaient rares à l'intérieur des édifices ; elles ne se voyaient guère que dans les portails, les jubés, les retables d'autels, les clôtures de chœur, etc. ; leur présence était

(1) Henry COCHIN : *Pour une statuaire populaire chrétienne*, dans les *Notes d'Art et d'Archéologie*, octobre 1924.

(1) Henry COCHIN : *Op. cit.*



partout justifiée et elles semblaient toujours faites pour la place qu'elles occupaient.

Aujourd'hui on achète ou on reçoit une statue, et l'on cherche ensuite l'endroit convenable pour l'installer. Presque toujours cet emplacement idéal reste introuvable, parce qu'il n'existe pas et que rien n'a été prévu à ce sujet dans la construction. On adosse alors la statue à une colonne, au risque d'en briser les lignes; on la dresse sur un autel sans trop s'inquiéter de ses proportions, de son décor et des prescriptions de la liturgie; plus souvent on la pose sur une console quelconque contre le mur de la nef, à l'angle ou à la paroi du sanctuaire. Généralement, on éprouve le besoin de lui donner un pendant ou des compagnes et l'on obtient ainsi un alignement inesthétique ou un encombrement.

2° Et cependant une statue devrait toujours faire partie d'un ensemble architectural qu'elle compléterait et qui la ferait valoir. Elle devrait surtout s'accorder par son style, son allure, son décor, soit avec le monument lui-même, soit avec l'élément de la construction ou du mobilier auquel elle est incorporée. Nos grandes cathédrales gothiques, bien des édifices de la Renaissance française nous montrent une parfaite application de ce principe, toujours respecté jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

On ne s'en préoccupe plus guère actuellement. Les statues, même les meilleures, sont exécutées à l'atelier, sans souci de l'emplacement et du cadre qu'on leur destine : il en résulte souvent une déformation visuelle de certaines de leurs parties ou un désaccord avec l'ensemble monumental. C'est surtout vrai de cette statuaire banale, moulée en séries, que l'on installe indifféremment dans toutes les églises, à tous les emplacements possibles et interchangeables.

3° Cette concordance nécessaire de la statuaire avec l'architecture pose la question si controversée de la polychromie, polychromie artificielle résultant de l'application de couleurs, polychromie naturelle réalisée avec des matériaux de teintes diverses.

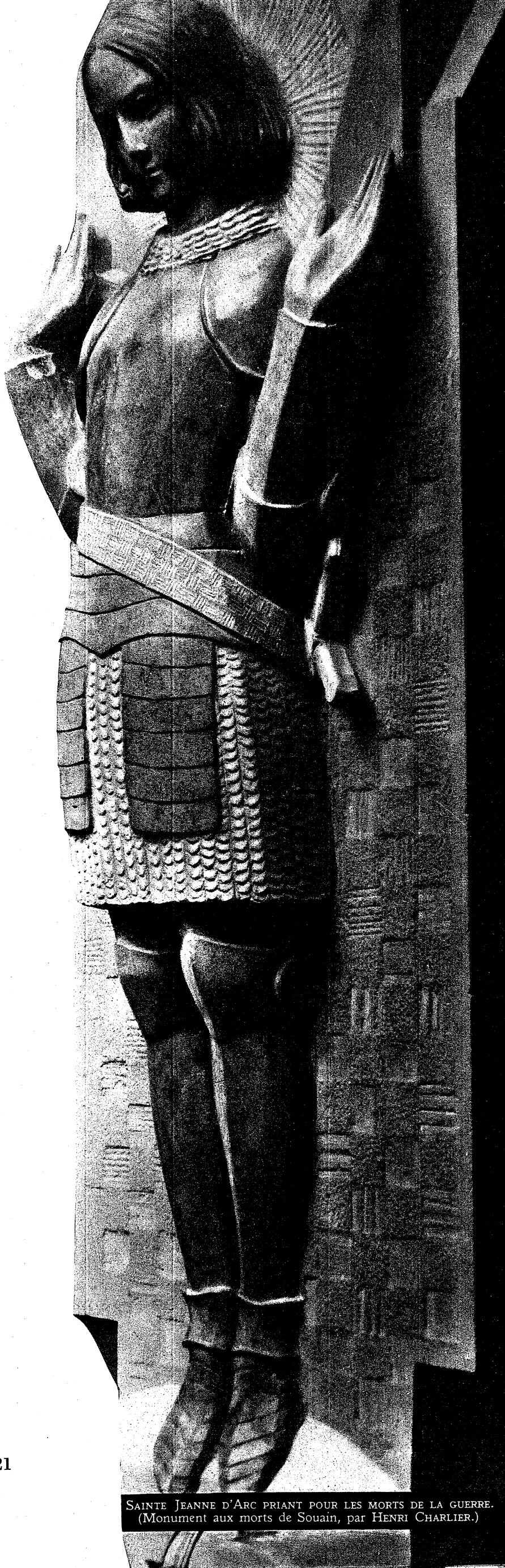
Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous en avons dit

*Page précédente : UN BAS-RELIEF (LE SACRIFICE D'ABRAHAM), PAR H. CHARLIER.
(Autel de la Chapelle du Petit-Séminaire de Voreppe.)*

Tableau émouvant dans sa simplicité, de la foi courageuse d'Abraham et de sa soumission à l'ordre divin.

*Ci-dessous : UN BAS-RELIEF (LE SACRIFICE D'ABEL), PAR H. CHARLIER.
(Autel de la Chapelle du Petit-Séminaire de Voreppe.)*

Scène d'une fraîcheur exquise et d'une expression profondément religieuse.



SAINTE JEANNE D'ARC PRIANT POUR LES MORTS DE LA GUERRE.
(Monument aux morts de Souain, par HENRI CHARLIER.)

dans un ouvrage précédent, en étudiant la décoration monumentale (1).

A l'unanimité, les artistes condamnent la polychromie artificielle quand elle cherche à se rapprocher entièrement de la réalité. Nous ne saurions mieux résumer leur sentiment sur ce point qu'en citant M. Ch. Blanc :

« Si la sculpture, dit-il, ajoutait à la vérité palpable des formes la vérité optique des couleurs, elle aurait, avec la nature, trop de res-

d'art dans ces statues peintes de nos églises que dans les personnages du Musée Grévin ou dans les mannequins des étalages de nos grands couturiers. Ces œuvres, visant à donner l'illusion de la vie, engagent la statuaire dans une voie sans issue et lui assignent un but qu'elle est incapable d'atteindre; trop souvent d'ailleurs la couleur sert à dissimuler chez elles l'imperfection ou la banalité de la forme.

Mais si la polychromie reste purement



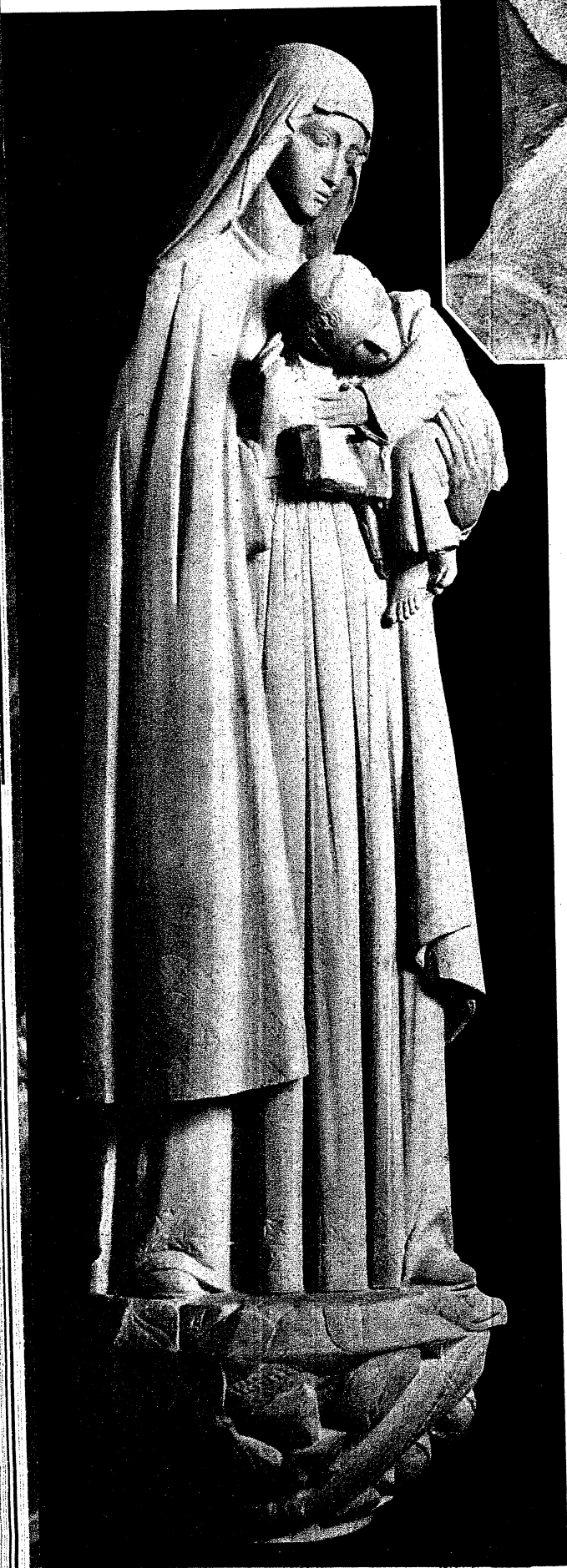
VIERGE DU CLOÎTRE DE SOLESMES,
PAR HENRI CHARLIER.
(Différents aspects.)

semblance à la fois et pas assez; elle serait tout près du mouvement et de la vie, et ne nous montrerait que l'immobilité et la mort. La couleur après un moment d'illusion ne ferait que rendre plus sensible et plus choquante l'absence de vie, et cette première apparence de réalité deviendrait plus repoussante quand on la verrait démentie par l'inertie de la matière. Nous en avons un exemple frappant dans les figures de cire : plus elles ressemblent à la nature, plus elles sont hideuses. Dès que le spectateur a reconnu leurs yeux d'agate au regard fixe, leurs cheveux postiches, leurs faux sourcils, leurs barbes rapportées, il se sent en présence de fantômes qui lui font horreur, précisément parce qu'il les voit semblables à lui-même... Ces spectres épais et vides, en qui la vie n'est point et ne fut jamais, n'ont même pas la majesté de la mort; ils ne sont, avec leurs vrais habits et leurs vraies couleurs, que ce qu'il y a de plus horrible à voir et à dire, de faux cadavres (2). »

On voit par là combien est fausse cette conception de la statuaire dont le coloris imite la nature. Il n'y a pas plus

(1) A. MUNIER : *Construction, décoration, ameublement des églises*, t. III. *L'Eglise à notre époque, sa décoration et son ameublement*, pp. 147 et 148.

(2) Ch. BLANC : *Grammaire des arts du dessin*, pp. 432 et 433.



conventionnelle, est appliquée avec modération et s'harmonise avec la coloration du cadre monumental dans lequel la statue doit entrer, il est impossible d'en réprover l'emploi. Ainsi entendue, elle a toujours été pratiquée, comme la polychromie architecturale d'ailleurs, depuis les temps reculés jusqu'à la Renaissance : Michel-Ange semble le premier sculpteur qui y ait renoncé d'une manière absolue.

Les Grecs ont tiré, à la plus belle époque de leur art, un excellent parti de cette polychromie conventionnelle et restreinte, même pour leurs statues de marbre. Ils leur donnaient, dans les nus, une patine à l'huile rappelant la coloration de l'ivoire, ou bien ils y appliquaient un glacis léger, d'une teinte unie, laissant transparaître le marbre. Ils relevaient ensuite les bordures des vêtements au moyen d'une broderie peinte, passaient quelquefois une teinte jaune ou rouge sombre sur la chevelure, accentuaient les sourcils, les yeux et la bouche. Mais ils ne s'avisèrent plus de colorier l'ensemble, comme ils l'avaient fait jadis, à l'époque archaïque, pour obéir à une influence religieuse, et pour accorder la statuaire à leur architecture primitive violemment polychromée (1).

La polychromie ainsi pratiquée peut rendre de réels services, surtout pour des statues en ma-

(1) Voir Vitruve, Plin, Clutarque, etc. — Max POLLIGNON : *La polychromie dans l'art antique*. PERROT et CHAPIER : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Abel FABRE : article « Polychromie » dans les *Pages d'art chrétien*.



tière vulgaire, en plâtre, en stuc, etc.

Son emploi dans la statuaire architecturale doit toujours se régler sur le monument lui-même :

s'il a reçu une décoration peinte, il est difficile de laisser la statuaire en blanc, et vice versa ;

d'autre part, le décor de l'un et de l'autre doit être fait dans les mêmes tons, avec la même intensité et les mêmes caractères. Reconnaissons cependant que, de nos jours, on éprouverait une répugnance invincible à la pratiquer avec le marbre ou avec d'autres matières précieuses.

Quant à la polychromie naturelle, réalisée avec des matières de couleurs diverses, elle peut être admise, à condition de ne pas employer une trop grande variété de couleurs et de laisser ces couleurs unies : elle donne à ses œuvres de la variété et de la richesse, sans chercher à produire l'illusion de la réalité. C'est par une application de ce procédé que les Grecs ont exécuté leurs fameuses statues chryséléphantines (or et ivoire) ; mais ce sont surtout les Romains qui en ont fait usage avec des marbres diversement colorés, et ils ont transmis cette pratique aux artistes de la Renaissance italienne.

Certains artistes modernes reviennent franchement à la polychromie artificielle et la pratiquent suivant les principes que nous avons énoncés, en la concevant comme une simple harmonie de tons volontaires sans rapport nécessaire avec la réalité.

Mais cet emploi n'est encore qu'exceptionnel : il semble que les procédés de la production dite de « Saint-Sulpice » ont créé et entretiennent une répugnance presque invincible à l'égard de cette pratique, qui rendrait cependant de réels services, surtout pour des statues en matières vulgaires.

4^o Il serait à désirer que l'on préférât à ces matières vulgaires, quand on le peut, la pierre, le marbre, le bois ou le bronze, qui étaient seuls en usage autrefois pour la statuaire religieuse.

La pierre est la matière de prédilection pour la sculpture. Les meilleures sont celles dont le grain est plus fin, parce qu'elles comportent des refouillements plus profonds, des ajours plus délicats et qu'elles sont plus capables d'être polies. La plus parfaite est le marbre blanc, marbre français des Pyrénées, marbre italien de Carrare : l'un et l'autre sont d'une dureté suffisante, mais non excessive, et la finesse de leur grain se prête fort bien au poli; mais c'est le marbre de Carrare qui est le meilleur, parce que sa qualité est plus belle et parce qu'il est plus facile à travailler, surtout au sortir de la carrière où il est friable presque à l'excès et ne durcit qu'après plusieurs années d'exposition à l'air sous châtier couvert.

Les pierres dures, comme les granits et les porphyres, sont d'un usage moins fréquent en sculpture, parce que leur dureté trop grande exige des efforts puissants et ne leur permet pas de rendre les détails. Quand on les emploie exceptionnellement, il faut avoir recours à une exécution sommaire, par grandes masses, et n'en faire que des statues d'une facture sobre et synthétique.

L'usage du bois remonte à une époque très ancienne et il a certainement précédé celui de la pierre; il est d'ailleurs plus facile à travailler que celle-ci, tout en offrant des qualités appréciables de solidité et de légèreté. Un des meilleurs dans nos pays est le chêne, dont quelques variétés, chêne de Hongrie, sont moins dures, tout en présentant un grain suffisamment serré. Cependant le noyer possède encore plus de qualités artistiques, par suite de sa texture plus fine et de sa teinte plus belle.

Employé à toutes les époques, le bois a été l'objet d'une prédilection marquée de la part des sculpteurs chrétiens, surtout en Flandre, en Allemagne, en Italie et en Espagne. M. Ch. Blanc croit trouver la raison de cette prédilection dans « l'aspect austère du bois, tel que le modifie le ton bruni, mordoré et profond de l'encaustique dont il est enduit et lustré », et qui « en éloignant toute

ressemblance avec la couleur du nu, semble convenir à l'esprit d'une religion ennemie de la chair (1) ». Sans nier le bien-fondé de ces raisons, il est permis de croire plus simplement que les traditions d'ateliers et les avantages artistiques du bois ont exercé une grande influence sur le choix de cette matière.

Certains sculpteurs s'adonnent plus spécialement au travail de l'ivoire. C'est une substance excellente pour l'exécution des œuvres d'art : plus compacte et plus fine que le bois, elle est aussi plus souple, plus élastique et plus capable de recevoir un beau poli, qui fait valoir sa coloration légèrement blonde. Son unique défaut est de ne se présenter qu'en morceaux assez petits, aussi la réserve-t-on généralement pour des œuvres de petites dimensions : reliquaires, statuettes, crosses épiscopales ou abbatiales, pieds ou nœuds de calices, etc., toutes choses qui comportent un travail de ciselure d'une très grande délicatesse.

Les métaux sont surtout le cuivre et le bronze, le premier utilisé par les deux procédés du martelage et de la fonte, le second presque toujours mis en œuvre par la fonte, fonte « au sable » ou « fonte à cire perdue »; leur travail est presque toujours complété par la ciselure. Les artistes modernes ne font qu'un usage modéré de ces métaux en sculpture, comme nous le dirons plus loin, à cause des abus que la pratique du moulage pour la maquette a entraînés, et quand ils y ont recours ils évitent les retouches trop poussées et un travail de ciselure trop minutieux.

Toutes ces matières solides, auxquelles on peut encore ajouter, mais avec modération et précaution, les diverses variétés de terre cuite, sont les seules que les sculpteurs vraiment soucieux de leur art aiment à employer. Par leur technique, elles exigent une mise en œuvre plus soignée; l'effort de l'artiste, qui s'y révèle, nous émeut, même au travers d'une certaine gaucherie et de défauts très réels. C'est une des raisons pour lesquelles on devrait toujours respecter les statues anciennes que l'on trouve souvent dans les églises; quelque imparfaites qu'elles puissent être, elles ont plus de valeur artistique que bien des statues modernes.

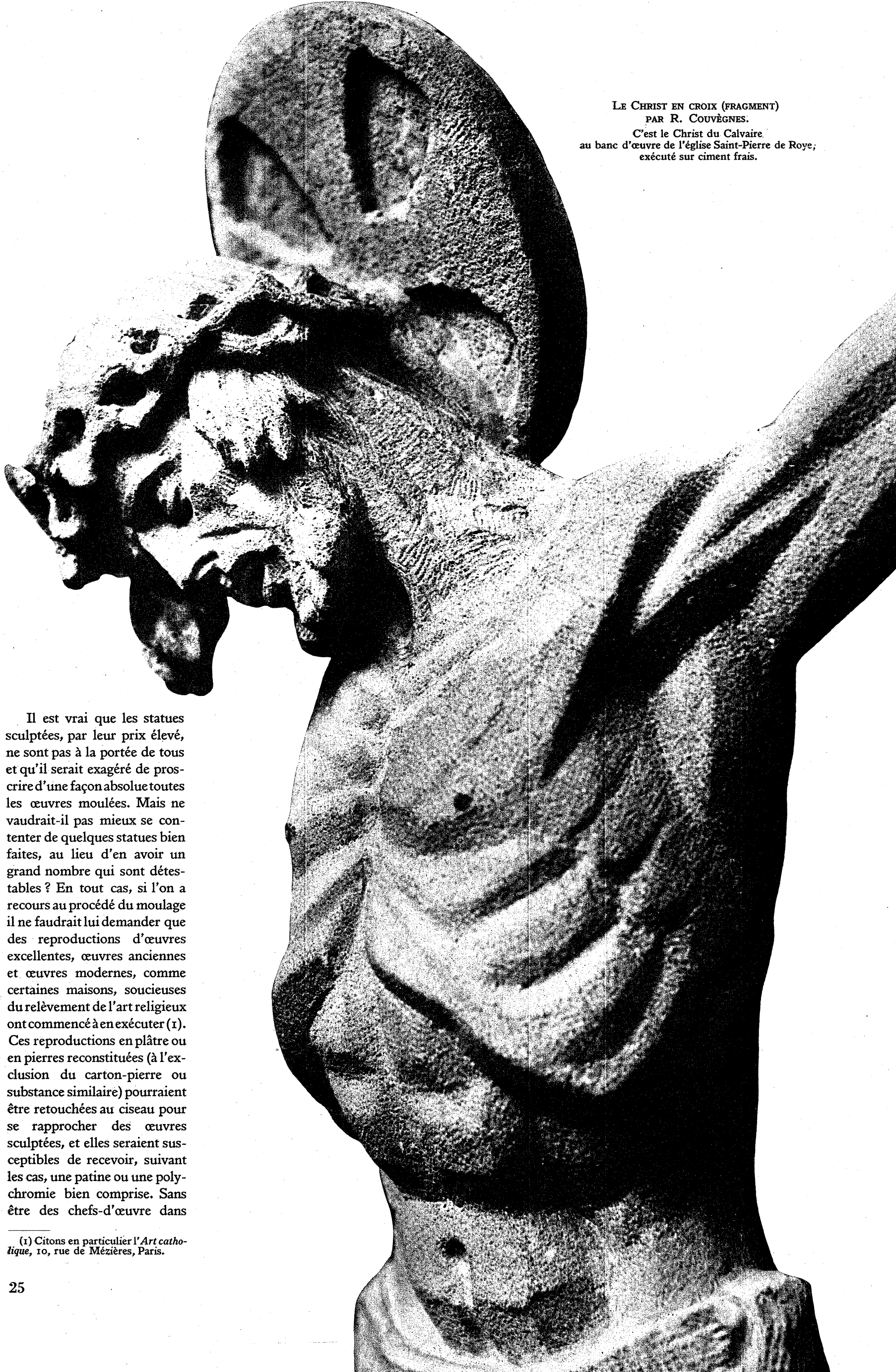
Il n'y a pas d'âme, en effet, dans ces statues en cartonnage ou en plâtre, coulées dans un moule et reproduites indéfiniment avec une régularité désespérante : la facilité avec laquelle on les obtient étouffe d'ailleurs l'initiative et encourage la négligence. Ce reproche ne s'adresse pas aux œuvres en terre cuite ou en céramique, dont le modelage et la cuisson exigent le travail et la surveillance de véritables artistes.

(1) Ch. BLANC : *Grammaire des arts du dessin*, page 353.



A gauche : LA SAINTE VIERGE. A droite : SAINT JEAN.
(Calvaire du banc d'œuvre de l'église Saint-Pierre de Roye, par R. COUVÈGNES.)

LE CHRIST EN CROIX (FRAGMENT)
PAR R. COUVÈGNES.
C'est le Christ du Calvaire
au banc d'œuvre de l'église Saint-Pierre de Roye,
exécuté sur ciment frais.



Il est vrai que les statues sculptées, par leur prix élevé, ne sont pas à la portée de tous et qu'il serait exagéré de proscrire d'une façon absolue toutes les œuvres moulées. Mais ne vaudrait-il pas mieux se contenter de quelques statues bien faites, au lieu d'en avoir un grand nombre qui sont détestables ? En tout cas, si l'on a recours au procédé du moulage il ne faudrait lui demander que des reproductions d'œuvres excellentes, œuvres anciennes et œuvres modernes, comme certaines maisons, soucieuses du relèvement de l'art religieux ont commencé à en exécuter (1). Ces reproductions en plâtre ou en pierres reconstituées (à l'exclusion du carton-pierre ou substance similaire) pourraient être retouchées au ciseau pour se rapprocher des œuvres sculptées, et elles seraient susceptibles de recevoir, suivant les cas, une patine ou une polychromie bien comprise. Sans être des chefs-d'œuvre dans

(1) Citons en particulier l'*Art catholique*, 10, rue de Mézières, Paris.



STATUE DU CURÉ D'ARS.
(Œuvre de G. SERRAZ.)

l'acception du terme, elles seraient irréprochables, incomparablement supérieures en tout cas à ce que l'on trouve chez la plupart des fabricants actuels, et elles ne coûteraient pas plus cher.

5° Enfin pour l'exécution de cette statuaire renouvelée, on ne devrait pas oublier les vrais principes de l'art, tels que nous les avons résumés dans l'ouvrage cité plus haut (1). Mais il importerait aussi de se tenir au courant des tendances de l'art actuel, de suivre et d'encourager ses efforts

pour la rénovation de la sculpture religieuse. Nous voudrions marquer en quelques lignes ces tendances essentielles et accuser les heureux résultats qu'elles ont déjà obtenus. Nous suivrons pour cela un de nos écrivains d'art les plus réputés aujourd'hui, M. Maurice Brillant, dans son beau livre si compréhensif sur *l'Art chrétien en France au XX^e siècle*.

Enlisée au XVII^e siècle dans le classicisme, n'y échappant, dans une certaine mesure, au XVIII^e siècle que par la recherche exagérée du mouvement, la pompe théâtrale des attitudes et des draperies, un modelé d'une sensibilité excessive qui l'apparentait à la peinture, la statuaire avait persévéré au XIX^e siècle, avec des succès divers suivant le talent des artistes, dans ces deux tendances regrettables. Elle avait donné dans un académisme de qualité médiocre, ou bien elle

avait suivi les excès de l'impressionnisme. De toutes façons, elle avait méconnu ses conditions essentielles et elle était sortie de son domaine propre.

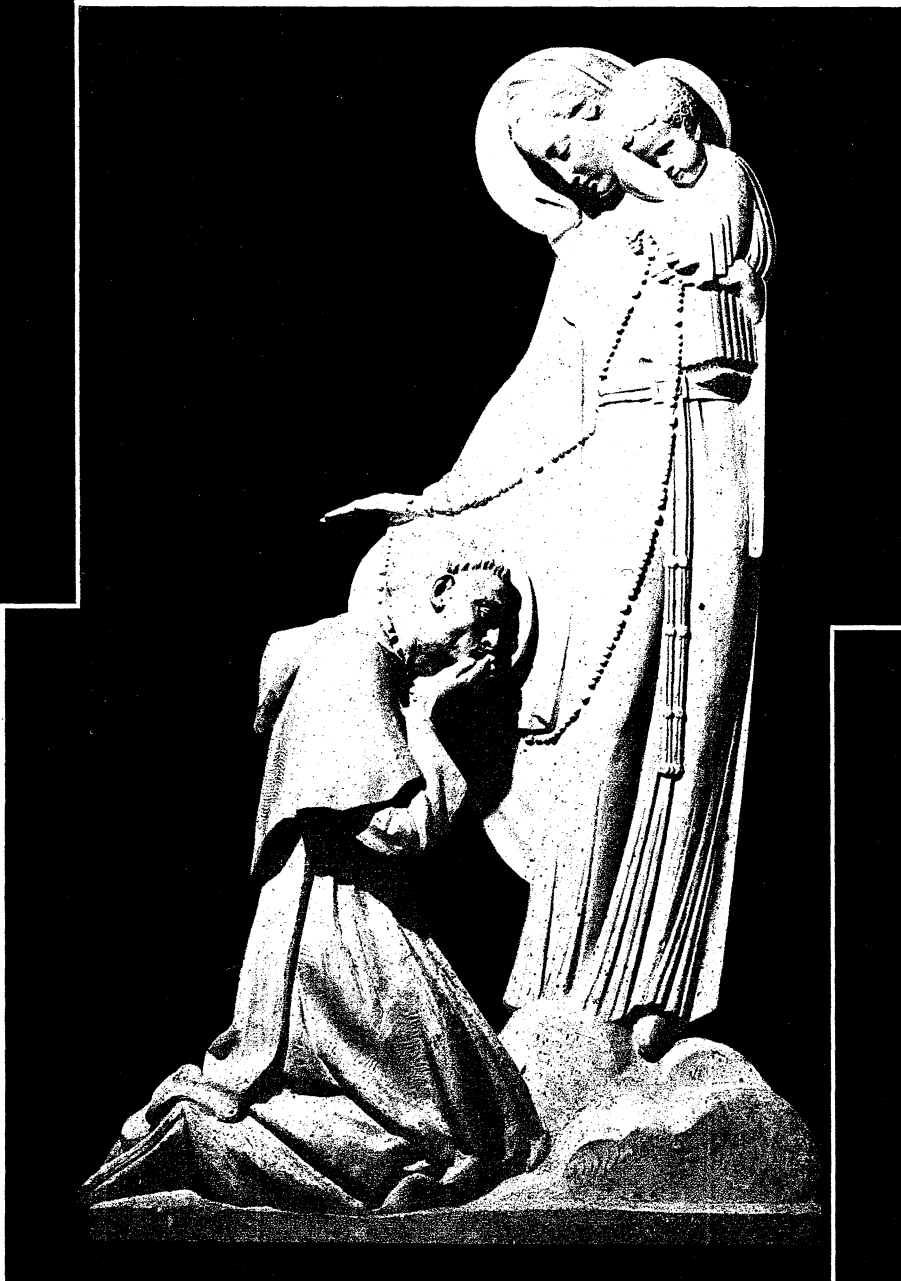
Oubliant que la statuaire est un art de convention, qui ne peut prétendre à nous donner l'illusion de la réalité et de la vie, « que la nature observée... n'est qu'un point de départ, un prétexte à la création esthétique, un motif, disait Cézanne, qu'il ne faut point lâcher sans doute, mais à quoi il est surtout dangereux de s'attacher (2) », de trop nombreux sculpteurs s'étaient appliqués à une copie du réel, à une reproduction trop servile du modèle vivant et ils ont mérité, dans une certaine mesure, d'être qualifiés de « modeleurs-photographes et même d'excellents appareils photographiques » (Joachim Costa).

S'il y a quelque sévérité dans cette critique appliquée à un artiste comme Carpeaux et qui conviendrait mieux à « sa médiocre descendance (un Mercié, si vous voulez, un Falguière) » ; s'il y aurait surtout une injustice flagrante à englober un génie comme Rodin dans une condamnation du même genre, il est permis de regretter que ce dernier ait introduit et porté à son apogée

l'erreur de l'impressionnisme dans un art comme la sculpture et de désirer « un art plus solide, moins dénoué, moins papillonnant » (Maurice Brillant). « Lorsqu'on parcourt les salles du musée Rodin, dit François Costa dans sa brochure sur Bourdelle, on est frappé de la mobilité de cette sculpture. Les personnages... n'émergent de

(2) Maurice BRILLANT : *L'Art chrétien en France au XX^e siècle*, page 144.

SAINTE ANNE APPREND À MÉDITER LES
SAINTES ÉCRITURES À LA Sainte VIERGE.
(Œuvre de G. SERRAZ.)



STATUE DU ROSAIRE DANS LA CHAPELLE DES DOMINICAINS DE MONTPELLIER.
(Œuvre de G. SERRAZ.)



(1) A. MUNIER : *Construction, Décoration, Ameublement des églises*, t. III, pages 140 à 155.

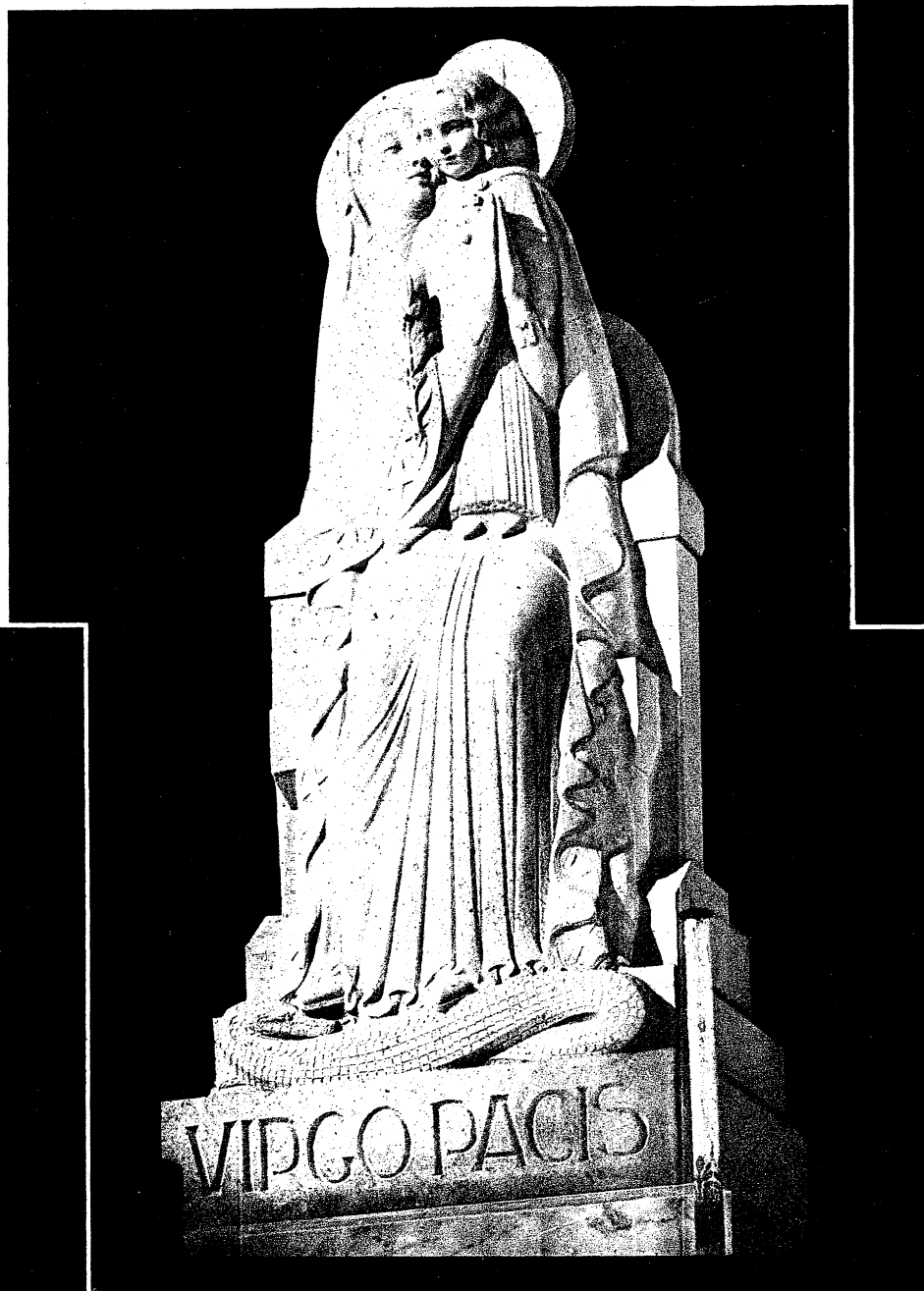
la matière que pour s'y replonger. Devant nous ils se défont. » C'était une erreur fort grave. Maurice Brillant en voit la cause dans « l'emploi universel du modelage, les tentations offertes par la glaise ductile, le soin de travailler la pierre elle-même ou plutôt le marbre (matière noble...) abandonné à des praticiens habiles, trop habiles, capables de surmonter n'importe quelle difficulté, de traduire exactement tous les détails compliqués d'un modèle qu'on a souvent établi sans se préoccuper de son exécution et de la matière qui le fixera (1) ».

Les artistes actuels n'ont pas vu d'autre moyen, pour rénover la statuaire, que de rompre délibérément avec ces pratiques et de revenir à la tradition, celle des origines de l'art du moyen âge, de l'archaïsme grec, des arts de l'Assyrie et de l'Égypte anciennes. Ils se mettent en face de la fonction propre de la sculpture, qui est de servir l'architecture, se soumettent aux lois dictées par les ressources naturelles de la matière employée, s'affranchissent de la copie trop littérale du modèle vivant, pour en faire une étude libre et personnelle.

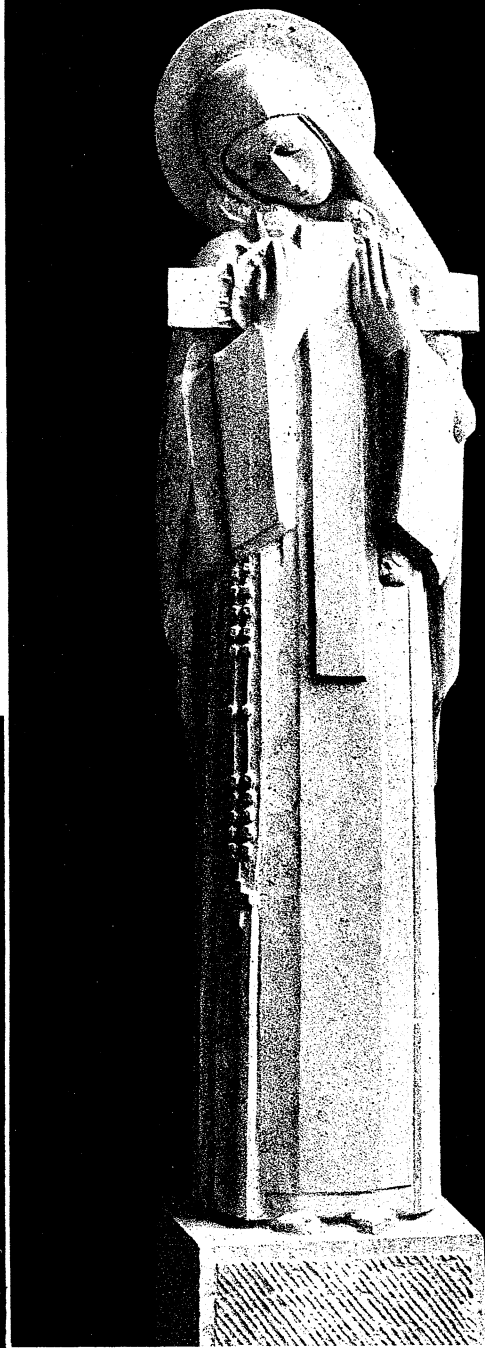
Ces artistes ont remis en honneur les deux matières par excellence de la sculpture: la pierre et le bois. Ils les traitent souvent par le procédé de la « taille directe » supprimant la maquette modelée en terre que l'on reproduit à l'aide du compas, s'en affranchissent tout au moins dans une large mesure pour ne lui demander qu'une inspiration géné-

(1) Maurice BRILLANT : *Op. cit.*, page 143.

SAINT ANTOINE DE PADOUE.
(Œuvre d'YVONNE PARVILLÉE.)



VIERGE DE LA PAIX. BASILIQUE DE SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE..
(Œuvre de G. SERRAZ.)



SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.
(Œuvre d'YVONNE PARVILLÉE.)

rale. En tout cas, ils évitent de tomber dans l'erreur de tant de sculpteurs des derniers siècles, l'erreur même d'un Michel-Ange et d'un Puget, qui taillaient la pierre et le marbre directement, mais avec un idéal de modeleurs. Ne cherchant plus la copie du réel, mais s'attachant plutôt à son interprétation, voyant une statue par volumes et par plans, ils visent à ces caractères essentiels: « Le calme, qui semble bien chose natu-

relle à la sculpture, les lignes sobres, les attitudes solides, la fuite par conséquent de l'ancienne emphase et de l'ancienne rhétorique, des acrobaties périlleuses, des gesticulations inquiétantes; la simplification, qui en est la conséquence, la stylisation (si j'ose employer ce mot barbare et susceptible, à la vérité, de fâcheuses interprétations), le choix des traits essentiels, la volonté de ne pas tout dire, pour parler plus net et plus fort... Que sais-je encore? (2) »

Ils ne dédaignent cependant pas le marbre, si longtemps apprécié, depuis la Renaissance, comme la matière de choix de la statuaire; mais ils ne lui témoignent plus la même prédilection que dans les trois derniers siècles. Ils le trouvent « trop fin, trop semblable

(2) Maurice BRILLANT : *L'Art chrétien en France au XX^e siècle*, page 146.

à la chair, trop peu architectural, invitant dangereusement l'artiste aux formes évidées, fouillées, menues enfin... » Ils cherchent à éviter, dans son emploi, « les effets enveloppés, vaporeux, qu'on a beaucoup recherchés, mais que fuient nos contemporains, amis de la précision et de la forte sobriété (1) ».

A l'occasion ils utilisent aussi, mais moins souvent, le bronze, qu'ils considèrent comme moins sculptural ; mais ils lui appliquent des principes analogues à ceux qui régissent l'emploi des matières taillées. Tout en se soumettant aux nécessités de sa technique, qui n'est pas celle de la pierre, ils se mettent en garde contre l'abus des détails et des évidements, et s'efforcent de lui conserver un caractère architectural.

Enfin, accueillant toute matière honnête, ils ne refusent pas d'avoir recours à la terre cuite, bien qu'ils la redoutent un peu, en principe, à cause du danger de son procédé d'exécution, le modelage, et de l'abus qui en a été fait au XVIII^e siècle.

SAINTE BERNADETTE ENFANT
(PAR GEORGES SERRAZ).



Ils acceptent même le moulage pour des reproductions mises à la portée des bourses modestes, le pratiquent avec le plâtre, qui peut recevoir une patine, mais préfèrent utiliser les poudres de pierres reconstituées avec des ciments, qu'ils retouchent ensuite au ciseau, comme des œuvres en pierres véritables. Enfin ils ne se privent pas des ressources de la polychromie qu'ils composent suivant les principes que nous avons rappelés plus haut, avec des tons volontaires, harmonisés entre eux, mais sans rapport nécessaire avec la réalité. Ils hésitent cependant à en faire un emploi général à cause de l'abus qui en a été fait précédemment, et

(1) Maurice BRILLANT :
Op. cit., page 147.



SAINT JOSEPH, PAR FERNAND PY.
Statue en bois, exécutée pour l'église Saint-Louis-en-l'Isle, Paris.

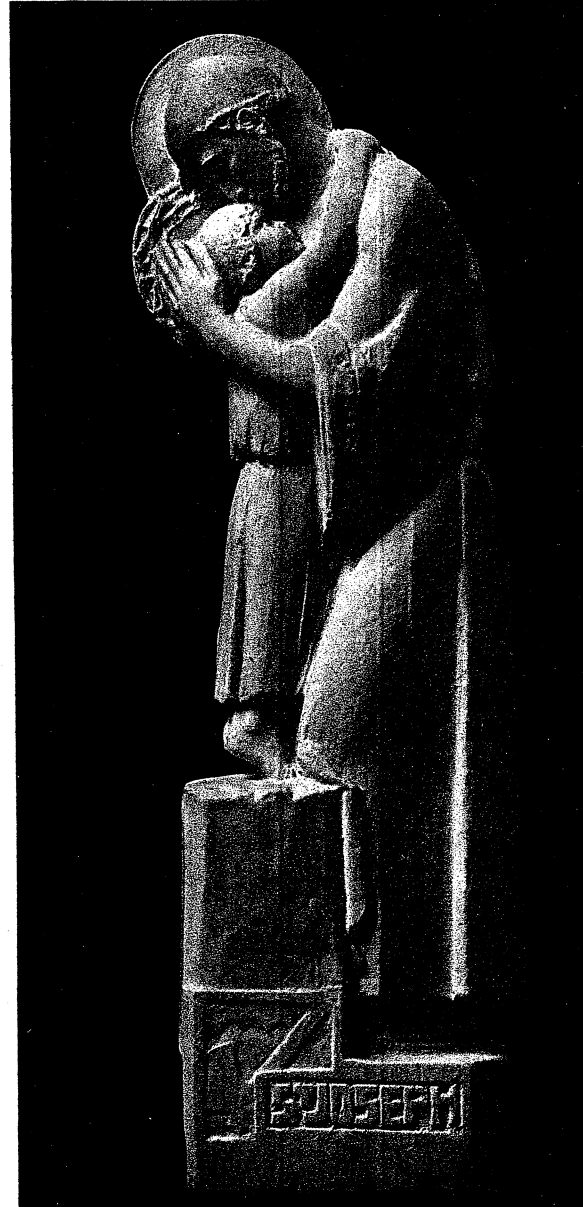
Sulpice ». Les quelques exemples que nous donnons de cette statuaire moderne permettront de voir l'application de ces principes.

La première place dans cette galerie, qui n'a aucunement la prétention d'être complète, revient incontestablement au maître Henri Charlier, dont Maurice Brillant dit avec raison qu'il « se place parmi les plus magnifiques artistes de son temps et s'assoit tranquillement au premier rang ». En lui revivent les plus pures traditions de l'art du moyen âge — sa Vierge de Solesmes peut être égalée aux plus belles productions de Chartres et d'Amiens — ainsi que la maîtrise et l'harmonie de l'art grec de la belle époque — son Ange de l'Apocalypse, tout frémissant de vie, rappelle, dans son mouvement impétueux, l'élan de la Niké de Samothrace, avec, en plus, une fierté noble et une sérénité impo-

ils la réservent surtout aux œuvres en terre cuite émaillée, aux plâtres et aux pierres reconstituées.

Telles sont, du moins dans leurs grandes lignes, les directives adoptées par nos sculpteurs contemporains et qui leur ont déjà permis d'heureuses réalisations : nous en signalons quelques-unes dans notre illustration. Sans doute, parmi ces œuvres, il en est que la masse des fidèles n'a pas accueillies sans étonnement ; certaines statues, comme certaines églises modernes apparaissent quelque peu outrancières et leurs qualités satisfont plus la raison que l'œil. Mais l'art qui les a enfantées s'assouplira, en même temps que se formera la vision artistique du public ; l'accoutumance viendra — elle vient déjà — et nous aurons enfin à ce moment-là, une statuaire religieuse digne de sa fonction, qui fera rejeter définitivement les pauvretés de l'art dit de « Saint-

SAINT JOSEPH
(PAR YVONNE PARVILLÉE.)



sante. Quoi de plus frais et de plus pur que sa Jeanne d'Arc, du monument aux morts de Souain, de plus religieux que ses bas-reliefs du Sacrifice d'Abel et du Sacrifice d'Abraham à l'autel du Séminaire de Voreppe, de plus pathétique que la scène d'Adam et d'Ève chassés du Paradis terrestre à l'autel de Noirterre !

De Fernand Py, le maître de la sculpture sur bois et sur ivoire, qu'il traite souvent lui aussi par la « taille directe », nous donnerons dans notre volume suivant, des reliquaires, des calices et des crosses d'un dessin charmant ; ici, nous ne citons qu'une statue de saint Joseph, dont le caractère paternel, le calme et le recueillement impressionnent.

Raymond Couvègnes est un des spécialistes de la sculpture sur béton frais, inaugurée par Sarrazolles au clocher de Villemontble ; il la pratique, dans les reliefs des églises de Moreuil et de Roye que nous avons cités dans notre ouvrage précédent (1), et dans le superbe calvaire d'un banc d'œuvre de ce dernier édifice, avec une grande maîtrise, une largeur de style et une puissance d'expression remarquables.

Yvonne Parvillée, des Ateliers d'Art Georges Serraz, est ici représentée par deux œuvres d'une exquise sensibilité : un saint Antoine, qui nous change heureusement de la vulgarité de tant de pauvres effigies encombrant nos églises ; surtout une sainte Thérèse de l'Enfant Jésus penchée, dans un recueillement complet, sur le mystère de la croix et des roses, et dont le Souverain Pontife Pie XI admira longuement, paraît-il, « la ligne pure et l'intense expression mystique ».

Du maître Georges Serraz lui-même, nous présentons une Bernadette enfant d'une naïveté touchante ; un saint Joseph serrant l'Enfant divin dans ses bras avec



LA VIERGE MÈRE (Œuvre de Georges SERRAZ.)

LA VIERGE MÈRE (BAS-RELIEF) (Œuvre de ROGER de VILLIERS.)



une affection respectueuse et paternelle tout ensemble ; une Vierge Mère un peu hiératique, d'une dignité souveraine.

Nous avons rapproché de cette dernière œuvre une Vierge de Roger de Villiers qui lui ressemble, avec une sensibilité plus affinée et une délicatesse d'expression qui caractérisent les travaux de cet artiste charmant. Ces qualités apparaissent plus marquées encore dans sa Vierge bien connue, où le sentiment maternel si délicatement exprimé s'allie à une pureté de lignes vraiment limpide ; dans son saint Joseph ouvrier, débonnaire et familier mais non vulgaire ; sa sainte Geneviève veillant, en une attitude un peu conventionnelle, sur la nef de Lutèce ; son délicieux Enfant Jésus ouvrier.

La plupart de ces dernières œuvres ont été répandues, nous ne disons nullement vulgarisées, à de nombreux exemplaires, par les procédés du moulage, et on les trouve aujourd'hui dans bien des églises, réalisées en plâtre patiné, en stuc, en silithé ou pierre reconstituée, ou encore recopiées en pierre. Il faut en féliciter Louis Rouart, de l'Art Catholique, et Georges Serraz, qui ont répondu au désir tant de fois exprimé d'avoir, à des prix abordables, des statues religieuses d'un caractère artistique. D'autres maisons marchent aujourd'hui sur leurs traces, avec des succès divers : nous en donnons deux exemples, dans les statues de la Vierge Mère et de saint Antoine de Padoue, du sculpteur Alliot, éditées par la maison Duffour de Paris ; sans avoir le mérite des statues précédentes, ce sont cependant des œuvres très convenables.

Mais rien ne vaut l'œuvre d'art à exemplaire unique, comme le sont les statues de Charlier, de Py et de Couvègnes. Exécutées, par le premier de ces maîtres, par le procédé de la « taille directe », avec deux ou trois dessins à grandeur et

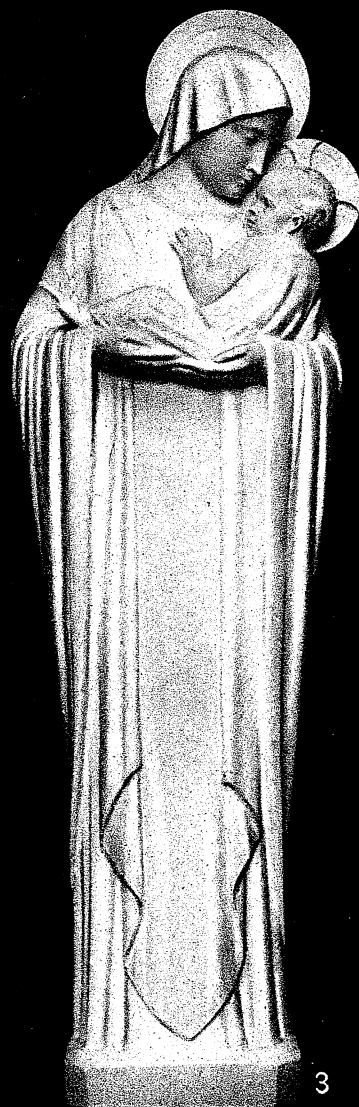
(1) A. MUNIER : *Un Projet d'église au XX^e siècle*, pages 82 et 83.



1



2



3



5



4



6

1. LA VIERGE MÈRE. — 2. SAINT JOSEPH OUVRIER. — 4. SAINTE GENEVIÈVE. — 6. JÉSUS ENFANT OUVRIER (Œuvres de ROGER DE VILLIERS, éditées par l'Art Catholique, de L. Rouart, Paris.). — 3. LA VIERGE MÈRE. — 5. SAINT ANTOINE DE PADOUE (Œuvres de L. ALLIOT, éditées par la Maison Duffour, "L'Art à l'Église et au Foyer", à Paris).

des études plus ou moins nombreuses, elles échappent aux abus du travail d'après la maquette, transposant dans une matière dure la finesse excessive, la mollesse et le fondu d'une matière ductile; elles réagissent également contre des défauts trop fréquents dans les siècles derniers, la copie trop littérale du modèle vivant, le réalisme et le naturalisme. Avec le sentiment chrétien qui anime l'artiste, c'est ce procédé qui contribue à donner à ses œuvres le caractère sincère, émouvant et profondément religieux qui les distingue.

C'est par un procédé du même genre que l'on exécute des sculptures sur béton frais. Comme nous l'avons indiqué dans l'ouvrage cité plus haut, l'artiste qui veut travailler d'après cette méthode doit décoffrer son bloc douze heures après l'avoir coulé et il n'a qu'un délai de douze heures pour tailler dans le béton, ce dernier devenant trop dur dès la vingt-quatrième heure de prise; il ne peut donc utiliser une maquette ni même un dessin d'après grandeur et il lui faut concevoir son œuvre en même temps qu'il l'exécute.

« On peut aussi réaliser la sculpture sur béton par l'intermédiaire de moules en plâtre, fortement armés, et dans lesquels

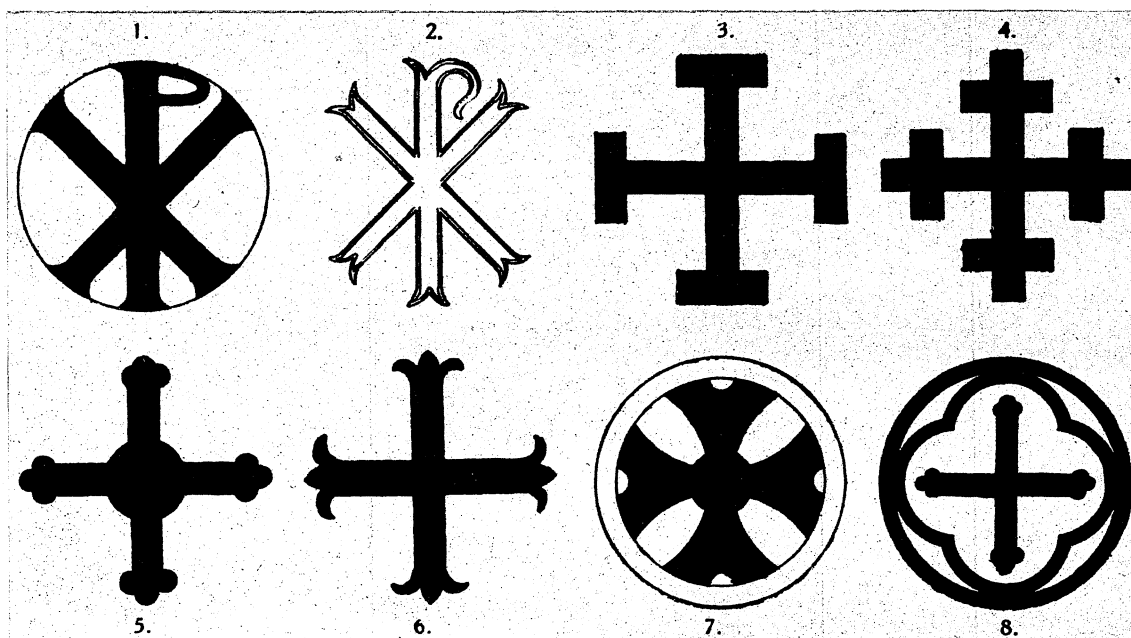
on coule le béton légèrement armé. Ce coffrage, qui ne constitue pas un moule de l'œuvre, mais simplement un épannelage assez proche de la réalisation définitive, permet au sculpteur d'exécuter en béton une véritable œuvre taillée en pleine masse et pourtant conforme à une maquette exécutée à l'avance. Comme dans le cas de la taille du bloc de béton, il est nécessaire de limiter en volume le travail, pour ne pas être surpris par la prise. Des retouches pourront être exécutées durant la taille par reprise avec du ciment frais (1). »

La première méthode est celle de Sarrazolles à Villemomble; la seconde a permis à Raymond Couvègues d'exécuter les belles sculptures des églises de Moreuil et de Roye, notamment le beau Calvaire du banc d'œuvre de cette dernière.

Nous arrêtons ici l'étude de ces procédés modernes, qui peuvent encore varier et celle des exemples que nous présente la statuaire religieuse actuelle. Les artistes que nous ne citons pas nous excuseront; nous n'avons pas l'intention de les exclure, mais il fallait nous borner.

(1) Jean FAVIER, *La Sculpture à l'Exposition d'art religieux d'aujourd'hui*, dans *la Construction moderne*, du 7 octobre 1934, page 25.

III. LES INSCRIPTIONS MONUMENTALES



CROIX DE CHRISMATION (DE CONSÉCRATION).

1. Chrisme du Labarum. — 2. Chrisme de Moissac. — 3. Croix ansée. — 4. Croix recroisée. — 5. Croix tréflée. — 6. Croix florentine. — 7. Croix gothique. — 8. Quatrefeuilles.

Extrait du *Bulletin Paroissial Liturgique de l'Abbaye de Saint-André de Lophem-les-Bruges*, année 1929, page 13.

Les inscriptions sont un élément appréciable dans la décoration d'une église, car elles font parler les murs et rendent le monument expressif : trop négligées en France, où on ne les utilise guère que pour les cloches et les vitraux, il est à souhaiter qu'on les remette en usage sur les parois elles-mêmes, soit à l'extérieur, soit, de préférence, à l'intérieur.

Les inscriptions, dans une église, peuvent avoir pour but d'exciter la piété des fidèles : elles se présentent alors sous forme de sentences pieuses, de textes bibliques, invocatoires, dédicatoires, etc... D'autres sont commémoratives : elles rappellent les principaux événements qui concernent le monument (son érection, les phases importantes et les dates de sa construction, de sa bénédiction, de sa consécration, d'une réfection considérable, etc.), les faveurs qui lui ont été accordées (érection en basilique, concession d'indulgences, etc.), les faits historiques auxquels il a été mêlé, etc... On peut y ajouter les dédicaces d'ex-voto, les inscriptions funéraires, celles qui relatent des donations importantes; mais les inscriptions de ce genre ne doivent

être acceptées qu'à bon escient, quand elles présentent vraiment un caractère d'intérêt général (1).

Elles peuvent être exécutées sur les murailles elles-mêmes — c'est le meilleur parti — ou bien sur des plaques de pierre dure, de marbre, de bronze. En ce dernier cas, elles deviennent des tableaux auxquels un encadrement est presque toujours nécessaire et elles font partie du mobilier de l'église.

Elles se gravent toujours en creux : les lettres saillantes, surtout quand elles sont rapportées sur la plaque de fond — comme on le fait généralement, étant exposées à se briser.

(1) C'est à ce dernier titre que l'on a placé dans la plupart de nos églises les listes funéraires des soldats de la paroisse morts au cours de la guerre de 1914-1918. Après cette terrible épreuve qui avait jeté le deuil dans un si grand nombre de familles et couvert de ruines une partie du sol de la France, il était de toute convenance que l'on rappelât, dans la maison de Dieu, qui est aussi la maison de tous, le souvenir et le nom de ceux qui avaient donné leur vie pour le salut de la patrie et que l'on invitât les fidèles à prier pour leurs âmes. On a cependant commis ici et là quelques erreurs dans l'élaboration de ces pieux « memento », en omettant ou en abrégant le prénom des défunts, qui est leur nom devant l'Église, en incorporant parfois trop intimement ces listes funéraires à un autel, en les accompagnant d'emblèmes trop exclusivement profanes et guerriers, en les associant à un monument funéraire trop important, etc...



UNE INSCRIPTION COMMÉMORATIVE D'UNE CONSÉCRATION D'ÉGLISE.
(Chapelle du Grand-Séminaire de Lille.)
(Extrait du "Grand-Séminaire de Lille, Art et Mystique", par Mgr E. LOTTHÉ,
page 45.)

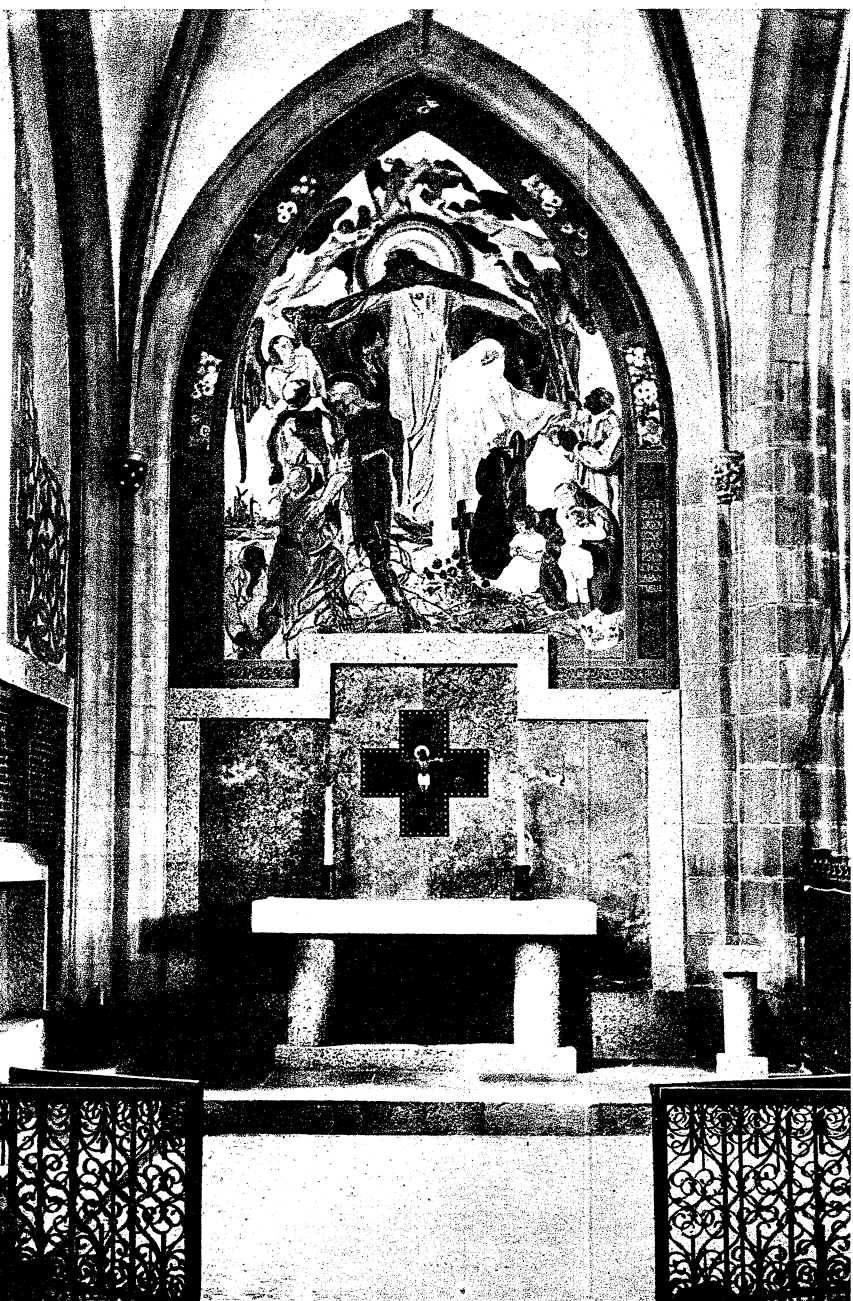
TRADUCTION

D. O. M.

Pie XI étant Pape,
en l'année de la Rédemption 1931,
en la fête de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie,
cette chapelle élevée par la piété du clergé de Lille
à la gloire de la Très Sainte Trinité, fut dédiée et consacrée suivant les rites
par l'Eminentissime et Révérendissime Seigneur Achille Liénard,
Cardinal de la Sainte Eglise romaine du titre de Saint-Sixte, Evêque de Lille,
assisté du Révérendissime Seigneur Georges Jansoone, Evêque de Nilopolis,
le Vicaire général Paul Dutoit étant Supérieur du Séminaire.

LA CHAPELLE DES MORTS DE LA GUERRE DE 1914-1918
DANS UNE ÉGLISE.
(Eglise des Aubiers, Deux-Sèvres.)

C'est une œuvre collective de plusieurs membres de l'Arche : Sanlaville, architecte, Charlier et Fernand Py (auteur du crucifix de l'autel), Valentine Reyre (peinture murale du Sacré-Cœur au-dessus de l'autel). Due à l'initiative intelligente d'un curé ami des arts, l'abbé Cointet, elle a un caractère profondément religieux et peut être donnée comme un modèle du genre : la liste des morts encadre un enfeu pratiqué dans la muraille, à gauche, où repose un « gisant ».



On les relève parfois par la dorure; mais la dorure n'est pas de très bon goût et elle passe avec le temps. Plus généralement, on laisse la teinte naturelle de la pierre ou du marbre, ou bien, de préférence, on la relève en rouge. On pourrait encore remplir les creux avec du plomb ou avec un ciment métallique à l'oxyde de zinc coloré en noir ou en rouge : ce procédé, utile surtout pour les pierres tombales et pour toutes les inscriptions gravées dans le pavé de l'église, rendrait ces inscriptions ineffaçables.

Le texte est souvent rédigé en latin : c'est la langue officielle de l'Église et elle se prête fort bien au style lapidaire. Cependant on ne peut réprouver l'emploi de la langue usuelle, car l'inscription est faite pour être comprise de tous. C'est pour cette raison qu'il faut éviter les abréviations dont le sens serait trop difficile à rétablir pour l'ensemble du public, et qu'il importe également d'employer des caractères facilement lisibles : la majuscule ou capitale romaine convient tout particulièrement; mais on pourrait encore avoir recours aux lettres du même style que celui de l'église, à condition d'éviter les formes trop compliquées.

La composition du texte de ces inscriptions doit être faite avec soin. « L'épigraphie, dit Mgr Barbier de Montault, est une science qui exige de l'aptitude et de la sagacité, unies à des études préalables. Aucune inscription ne sera apposée, qu'elle n'ait été approuvée par l'Ordinaire. Aussi chaque diocèse devra avoir son épigraphiste pour réviser celles qui seront présentées et pour les rédiger lui-même au besoin...

« La rédaction sera claire et concise, le talent est de dire beaucoup de choses en peu de mots. Les modèles ne manquent pas pour réussir en ce genre. Il y a un certain art à choisir les mots, à couper et équilibrer les lignes, car une inscription, vraiment digne de ce nom, n'est pas de la prose ordinaire, dont les périodes ou membres de phrases se succèdent sans interruption.

« La Congrégation des Rites condamne et proscriit toute inscription d'allure païenne (1). »

Chanoine A. MUNIER.

(A suivre.)

(1) Mgr BARBIER DE MONTAULT : *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, t. I, page 439.



SAINT LOUIS REÇOIT LES ENVOYÉS DU VIEUX DE LA MONTAGNE.

(Cliché Bloud et Gay.)

SAINT LOUIS

(Suite)

PAR FRANCIS JAMMES

Bien que sa négociation en vue d'une alliance avec saint Louis eût échoué, le Sultan de Damas voulut tenter seul la conquête de l'Égypte. Il l'envahit, mais ce lui fut un échec. Après un succès, qui eut quelque apparence de victoire, les Syriens furent repoussés, obligés de battre en retraite jusqu'en Palestine où beaucoup furent étranglés par leurs ennemis acharnés à leur poursuite.

C'est alors que saint Louis, continuant à fortifier le Royaume de Terre Sainte, vit revenir les religieux qu'il avait envoyés, de Chypre, au roi des Tartares qui lui avait fait offrir ses vœux et son alliance. Il regretta d'avoir mis tant de complaisance dans cette mission quand il put mesurer toute la duplicité de ces gens qui avaient été long-

temps sous la domination d'un prêtre nestorien, fort méprisé, le prêtre Jean.

Comme saint Louis avait envoyé des hommes à Sidon, pour la consolider, les troupes syriennes qui avaient été refoulées des frontières d'Égypte, après qu'elles eurent tenté quelques vaines escarmouches contre l'armée du Roi, à Saint-Jean-d'Acre, se portèrent précisément contre Sidon, y tuèrent plus de deux mille Chrétiens, mirent la ville à sac — et s'enfuirent. Le Roi, instruit du massacre, fit diligence. Il se rendit à Sidon et songea tout d'abord à mettre en pratique cette vertu chrétienne qui lui était si chère : ensevelir les morts. Il fit bénir un cimetière, creuser des tranchées. Et lui-même enveloppait les défunts de linceuls et les enfouissait malgré leur état de décomposition qui

soulevait le cœur de trois prélats, dont l'archevêque de Tyr et l'évêque de Damiette qui se bouchaient le nez en récitant l'office des Trépassés. L'archevêque en mourut et ses acolytes faillirent l'imiter. Saint Louis ne laissa paraître aucun dégoût. Il chantait aussi l'office en accomplissant sa sainte et funèbre tâche.

Il comprenait, hélas! que, les secours n'arrivant pas, la délivrance de Jérusalem était impossible à tenter. Il avait bien compté un moment sur une entente conclue, après l'acquittement de leurs dettes, avec les Émirs. Ceux-ci avaient, de bonne foi, promis de l'aider à délivrer Jérusalem. Et même ils s'étaient engagés à se rendre à Gaza avec des renforts. Mais le Sultan de Damas, averti, dépêcha promptement à Gaza

quatre mille Turcs armés jusqu'aux dents. Et les Égyptiens l'ayant su n'osèrent y aller comme ils l'avaient promis. Mieux valait donc s'abstenir que de se vouer à une défaite certaine, avec une armée diminuée, anémiée, qui s'en irait joncher de ses ossements toute une partie de la Judée. Jamais cependant, si le Roi ajourna le projet, il n'y renonça dans son esprit, puisque la mort seule interrompit, dix-huit ans après, sa marche incessante, où qu'il fût, de pèlerin du Saint-Sépulcre.

Il voulut du moins visiter, en humble pénitent, Nazareth, le village de l'Incarnation, s'imprégner de cette atmosphère consacrée par cette pauvre vie de Dieu, fait charpentier. Il partit de Séphora, pour Nazareth, au mois de mars 1251. Dès qu'il vit poindre la bourgade à l'horizon, il descendit de cheval et se prosterna longuement. Quelles inspirations lui parvenaient de la Terre et du Ciel ? Ses genoux, son front éprouvaient la douceur de ce sol, de cette argile de la Galilée où l'Esprit avait puisé, pour donner un corps au Verbe, les premiers éléments qui entrèrent dans le sein immaculé de la Vierge. Plus tard, après le retour d'Égypte, c'est des fruits de cette terre bénie que s'était nourrie la Sainte Famille. Le paysage avait communiqué avec elle qui avait bu l'eau de cette même nappe souterraine, le vin recueilli sur les mêmes pampres que l'on cultivait à Cana, goûté aux abricots, nombreux dans la vallée, mangé de ce miel qui chantait encore autour des fentes du rocher. Quelles tombes inconnues, à jamais closes jusqu'à la Résurrection, tombes des Patriarches qui s'étaient couchés parmi leurs pères et les pères de leurs pères, se trouvaient effacées par le vent et le sable dans cet étroit espace que baisait l'étrange voyageur ? Et quels échos ne lui parvenaient-ils du Ciel ? A mesure qu'il se rapprochait, peut-être entendait-il le frisson de l'aile de l'ange éventant le front de Marie ; puis les syllabes, comme d'une eau pure, de la Salutation — et le *Fiat* de la Mère de Dieu. Enfin c'était, un peu plus loin, l'échoppe, le heurt d'un marteau...

Au lendemain de son arrivée à Nazareth, saint Louis ayant reçu le Seigneur, retourna à Saint-Jean-d'Acre, gagna Césarée et Jaffa, puis Sayette — toujours construisant, réparant. Dans cette dernière ville, la Reine le rejoignit par mer. Elle venait d'accoucher, à Jaffa, de Madame Blanche. Comme elle était annoncée, Joinville, toujours fidèle à la bienséance et à l'hommage dû à la souveraine, se porta à sa rencontre sans que le Roi eût fait mine de l'accompagner. Quand le Sénéchal eut rempli son office de Chevalier Servant, l'eut installée dans les appartements qui lui étaient destinés, il revint vers son maître qui, resté dans sa chapelle, lui demanda simplement si la Reine et les enfants

se portaient bien. Joinville répondit que oui. « Eh bien, dit le Roi, comme j'avais deviné que vous alliez à la rencontre de la Reine, et que vous y seriez quelque temps, j'ai demandé au prêtre qui va nous prêcher de ne pas commencer son sermon avant que vous fussiez de retour. Asseyez-vous pour écouter. » Joinville sembla peiné sincèrement de ce que le Roi ne parût pas plus attentionné à sa royale épouse dont il ne parla jamais à son entourage — sinon deux ou trois fois, durant la Croisade. Il est certain que l'on peut partager l'avis du bon chroniqueur, mais il est assez difficile de se mettre à la place d'un saint qui, lorsqu'il est en colloque avec Dieu et se prépare à écouter sa parole, est dérangé par l'arrivée de sa famille. On a dit que, pendant l'instruction du procès de

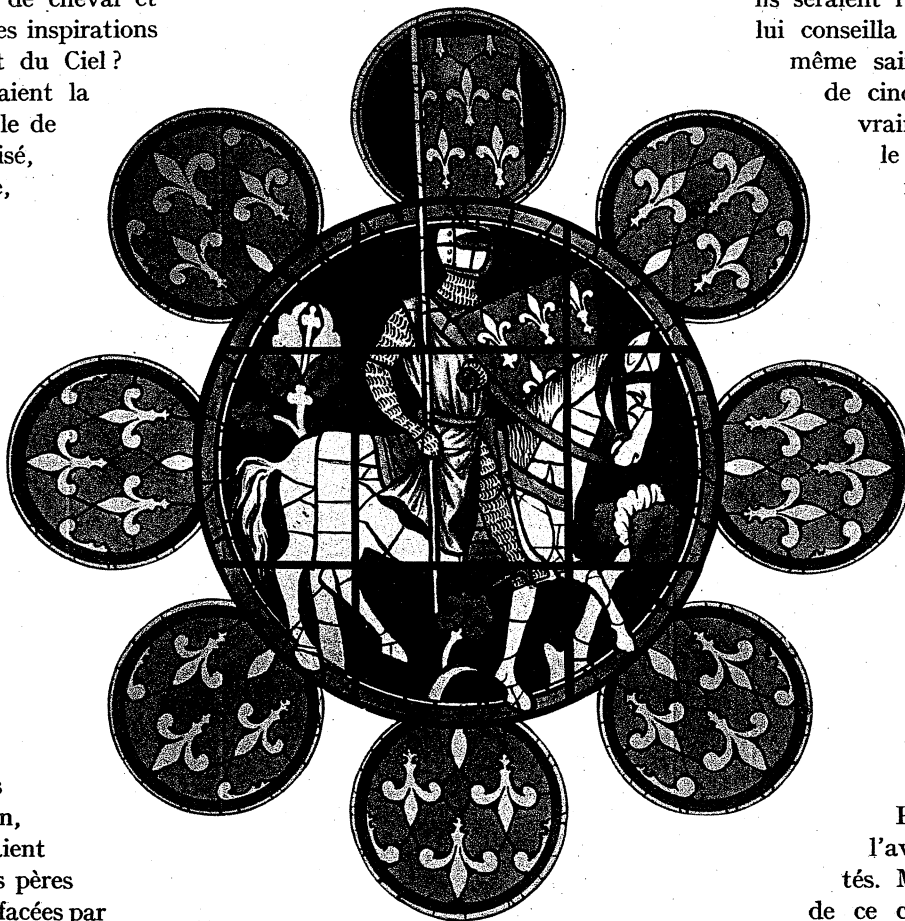
même observait jusqu'au scrupule les commandements de Dieu et de l'Église. Même à une femme très pieuse, et c'est le cas de la reine Marguerite, il est difficile de ne point pâtir des habitudes d'un époux tellement absorbé en Dieu que, parfois, l'intimité peut en souffrir. Il semble d'ailleurs que, d'un mot très discret, elle ait mis la chose au point. Ce mot nous est rapporté par Joinville, mais il a été traduit, à tort, dans les versions en français moderne par *bizarre*. Voici à quelle occasion la Reine s'en servit. Comme, et nous le verrons bientôt, une tempête s'était élevée, sur la côte de Chypre, durant le retour, et menaçait la nef royale, Joinville engagea fort la Reine à promettre, afin d'obtenir du Ciel l'accalmie, un pèlerinage à Saint-Michel-de-Varengueville pour quand ils seraient rentrés en France. En outre, il lui conseilla de s'engager, en dévotion du même saint, pour un vaisseau d'argent

de cinq marcs : « Sénéchal, fit-elle, vraiment je le ferai volontiers pour le vaisseau d'argent de cinq marcs, mais le Roi est si *divers* que s'il savait que j'eusse promis le pèlerinage sans lui en référer, il ne me laisserait jamais aller. » « *Divers* » signifie, sans doute, *inattendu* avec une pointe de contradiction. Mais quelle plus grande contradiction que la Croisade qui fut l'âme même de saint Louis ! La Reine dut l'éprouver quand elle se conduisit en héroïne, à Damiette, après son accouchement au milieu du désastre et des pires dangers ? Elle n'objecta rien lorsque le Roi, mis en échec et relevant à peine de maladies mortelles, voulut gagner la Palestine, et y séjourner malgré l'avis de ceux qu'il avait consultés. Mais n'était-ce la confirmation

de ce caractère intransigeant dès que la religion était en jeu ? Lorsqu'il se croisa pour la deuxième fois, pouvant à peine se traîner tant il était affaibli, elle dut penser encore qu'il n'en agissait point à la façon des hommes ordinaires. Nul doute qu'elle ne soit morte dans la vénération du plus grand roi de France, et n'ait ressenti, de son vivant, rejaillir sur elle la gloire d'une couronne et d'une auréole insignes.

Elle ne fut jamais l'imbécile Michol, femme de Davis, qui avait méprisé celui-ci parce qu'elle l'avait vu danser devant l'Arche. Marguerite de Provence, avec ses nombreux enfantements, son héroïsme, son endurance, fut digne de son époux. Et si nous excusons la royale mère, c'est qu'elle était jalouse du plus beau lis du royaume à qui elle avait donné le jour, en lui infusant son génie religieux et politique.

Blanche de Castille avait été élevée, jusqu'à son mariage, dans un ascétisme et une sobriété dont le monde actuel ne



SAINT LOUIS A CHEVAL.
(Vitrail de la Cathédrale de Chartres.)
(Cl. Bloud et Gay.)

saint Louis, on a mis en avant qu'il ait semblé témoigner plus d'affection à sa mère qu'à la reine Marguerite. Il n'en fut rien, et la question ne se pose même pas de savoir s'il eût été dévoué jusqu'à la mort à l'une comme à l'autre. Mais nous avons vu que saint Louis pratiquait un ascétisme singulier qui l'eût conduit au cloître si la reine Marguerite ne s'y fût opposée. Elle l'aimait et il l'aimait, et la jalousie même de Blanche de Castille a fait la preuve de cette entente qui, de part et d'autre, ne s'est jamais soustraite à aucune des obligations du mariage. Mais c'est aussi une vérité de dire que presque tous les saints furent des originaux — au beau sens de ce mot. Et comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils se distinguent, heureusement, du reste du monde ? De plus, il faut compter avec l'autocratie d'un souverain habitué à être obéi de son peuple et de tout son entourage, autant que lui-

Page suivante :

SAINT LOUIS DEVANT DAMIETTE.
(Cl. Bloud et Gay.)



saurait se faire la moindre idée, mais aussi dans le luxe spirituel d'une éducation que l'on ne pourrait pas davantage soupçonner : non seulement qui portait sur la plus savante théologie, mais sur l'histoire et la politique des peuples, les belles-lettres, les langues mortes. Pour ce qui est des langues vivantes elle devait en parler plusieurs couramment — surtout l'anglaise, qu'elle tenait de sa mère Aliénor. Rien, dans l'entourage de Blanche de Castille et de ses sœurs, qui pût rappeler le romantisme espagnol de Victor Hugo ou de Monticelli. Pas de jardins langoureux où, près de bassins endormis, se pavanent, mal surveillées par les duègnes, des infantes qui cueillent les fleurs du laurier-rose et de la tubéreuse. Les châteaux castillans n'étaient que de simples bâtisses carrées, tout à fait inconfortables, tout dénudés sur le roc stérile, et dont l'habitation eût été dédaignée par les familles de nos plus humbles artisans. Pour retrouver un tel dépouillement, il faut être entré dans certaines fermes basques perdues dans la montagne et dont le sol, empierré ou simplement battu, est recouvert de fougère. Seulement les murs étaient plus épais, en cas de surprise; les salles plus spacieuses, à cause du personnel plus nombreux. La nourriture était si frugale et les exercices religieux si bien suivis que l'on comprend avec quelle facilité l'on passait, d'une si austère pénitence, à la vie claustrale.

Ce lis royal de France, saint Louis, dont la Cour, telle qu'il l'avait trouvée en montant sur le trône, affichait, du moins aux grandes fêtes, un luxe de toilette et de table dont la chevalerie et ses Dames s'enorgueillissaient, fut intimement greffé au chardon maternel sans doute hérissé comme un cilice, mais dont les fleurs bien ordonnées font descendre sur elles la couleur d'un ciel ineffablement bleu.

Saint Louis venait d'apprendre que sa mère était morte au mois de novembre (1252).

Il en fut tellement affecté, qu'après avoir gardé le silence deux jours, il fit célébrer de nombreux offices. Il fit part de son immense deuil à Joinville. Comme celui-ci voyait la reine Marguerite tout en pleurs, il lui demanda comment il se pouvait qu'elle regrettât à ce point une femme qui lui avait tellement porté ombrage, se montrant dure parfois avec elle. A quoi la Reine répondit qu'elle menait davantage le deuil de sa belle-mère pour ce qu'il occasionnait de chagrin à son cher époux que pour le chagrin qu'elle en ressentait elle-même.

Avant que de prendre une décision ferme au sujet de son retour en France où semblait le rappeler cette mort — il fit faire, autour de Sayette, de nombreuses processions. Il demandait ainsi au Ciel de l'inspirer : demeurer en Terre Sainte ou la quitter ? Il opta pour le départ et le fit dire à Joinville par le Légat, fixant aux prochaines Pâques (1254) l'embarquement. Il faisait remercier le Sénéchal pour son parfait dévouement. Le Légat, ayant parlé, fondit en pleurs et fit part à Joinville de la cruelle angoisse où le mettait l'idée qu'il lui faudrait quitter la compagnie du saint Roi pour s'en retourner auprès de gens déloyaux qui ne manquaient pas, même à Rome. Il ajouta qu'il séjournerait quelque temps encore à Saint-Jean-d'Acre, pour achever de fortifier cette ville jusqu'à épuisement complet de ses propres deniers. Il voulait ainsi faire pénitence, écarter tout soupçon de malhonnêteté, bien qu'il fût persuadé que la débauche de cette ville la conduisait à sa ruine, et que les péchés de ceux qui y habitaient ne pourraient être lavés que dans le sang. Ce qui se réalisa.

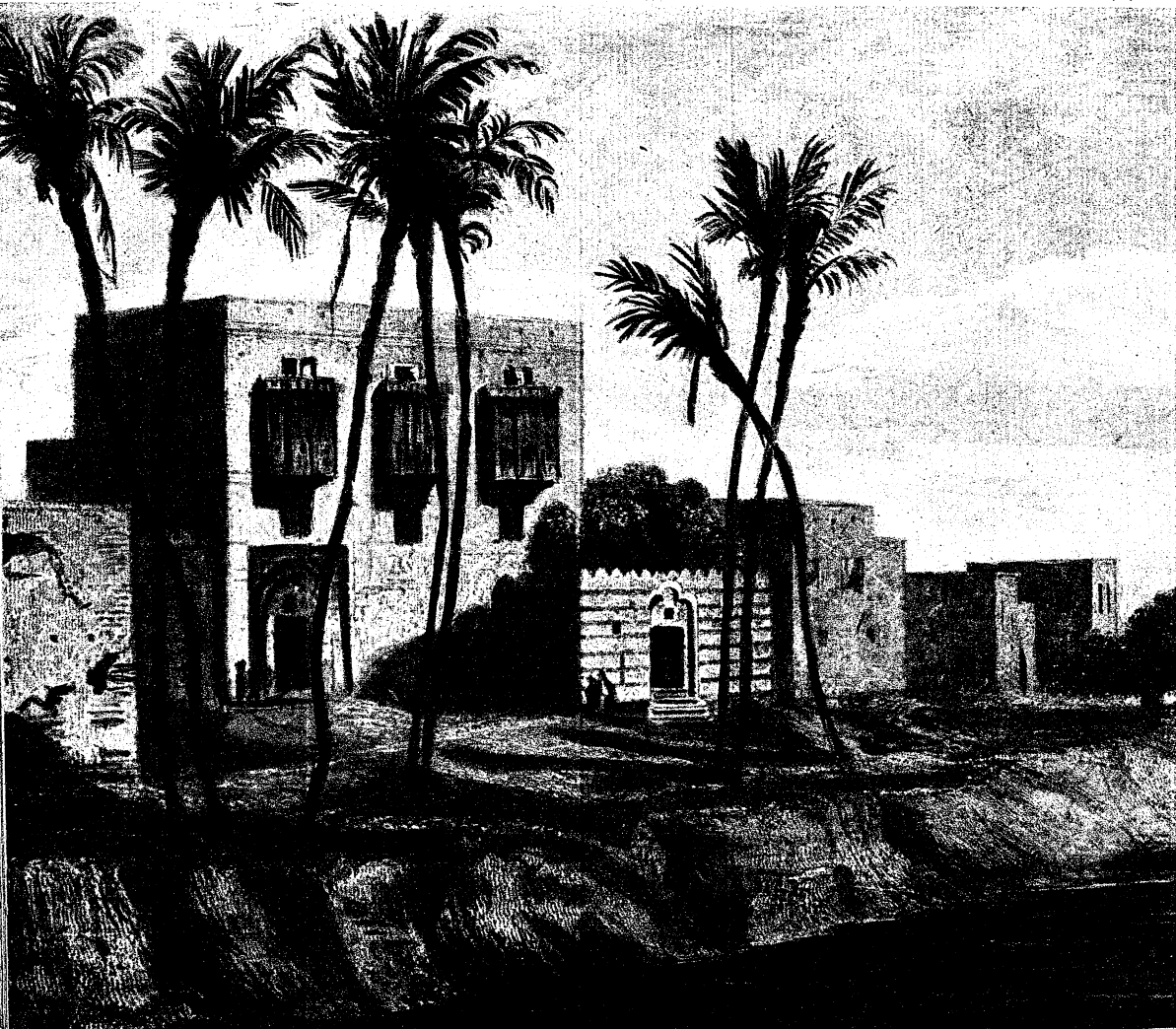
Peu de temps après, saint Louis chargea Joinville de faire escorte, avec les chevaliers, à la Reine, afin de la conduire à Sur. Le Sénéchal accepta la commission et s'en acquitta fort bien, quoique le pays fût infesté de bandes de brigands. Les Croisés étaient en butte aux continuelles attaques des Égyptiens et des Syriens qui, après avoir été ennemis comme on sait, s'entendaient maintenant comme larrons en foire. Au moment que saint Louis allait quitter Sayette, pour rejoindre la Reine et leurs enfants, les barons du pays vinrent le remercier pour ce qu'il avait si bien aménagé cette ville, Jaffa, Césarée et Saint-Jean-d'Acre. Ils lui dirent qu'il avait certainement fait tout le nécessaire pour assurer la défense du Royaume de Jérusalem, et qu'il pouvait s'en aller comme il en avait décidé, en toute sécurité.

Treize vaisseaux mirent à la voile dans l'anniversaire de la naissance du Roi qui appela sur cette coïncidence l'attention de Joinville. Celui-ci observa spirituellement que c'était une nouvelle naissance que d'avoir échappé à la mort qui n'avait cessé de régner au cours de cette Croisade. Le fait est qu'au point de vue humain, le résultat en était désastreux. Cette retraite effectuée sur la même mer qui avait soutenu la flotte grandiose qui conduisait toute une armée à Chypre, et de Chypre à Damiette, ne rappelait en rien le triomphe du départ. Dans les trompettes ne vibrait plus la clameur d'une conquête espérée. Et saint Michel, bien qu'il escortât encore les survivants, remportait sur ses ailes jadis blanches — la sombre couleur du désert. Ainsi s'en revenaient tristement, après l'apparente victoire du Démon, les saintes femmes et les amis du Christ qui avaient gravi les pentes du Calvaire.

Le début de la traversée fut mauvais. Un brouillard avait à demi voilé Chypre. Les pilotes crurent à tort avoir engagé la nef royale dans la bonne voie. Mais ils la firent donner contre un banc de sable — non loin de rochers qui auraient eu raison d'elle s'ils l'avaient touchée. La panique n'en fut pas moins grande. Mais saint Louis, toujours calme et confiant dans le Seigneur, alla se prosterner devant l'Hostie qu'il avait le privilège d'avoir en réserve sur le vaisseau. Après avoir longuement prié, il consulta les nautoniers qui donnèrent tout d'abord l'ordre de jeter la sonde. Et celle-ci, hélas ! révéla que la cale touchait bien le fond. La tempête qui s'était élevée continuait de sévir, il se pouvait que d'un moment à l'autre la coque ainsi enlisée se disloquât, se rompît et vînt à couler avec tout l'équipage. Au bout de quelques heures, l'on sonda de nouveau. Par bonheur, le navire s'était un peu dégagé. On envoya alors des plongeurs que l'on questionna à part les uns des autres, quand ils revinrent, sans doute pour s'assurer de la concordance de leurs dires. Tous, unanimement, déclarèrent qu'une grande partie des planches était enlevée. Tenter le voyage en de telles conditions était courir les plus grands risques. Et l'on citait à l'appui un naufrage récent advenu de cette sorte par la témérité de ceux qui avaient voulu, quand même, poursuivre leur route sur un navire abîmé. On conseilla donc au Roi d'abandonner la nef qu'il montait en compagnie de huit cents personnes, et de se transborder, lui, la Reine et leurs deux enfants, sur l'un des douze vaisseaux qui étaient indemnes. Sa famille et lui pourraient ainsi arriver à bon port sans craindre, à chaque instant, de se voir engloutis. Mais, accepter de se sauver ainsi, à quatre, n'était-ce aban-

MANSOURAH. MAISON OU SAINT LOUIS FUT DÉTENU PRISONNIER.

(Cliché Bloud et Gay.)



**SAINT LOUIS
AMENÉ CAPTIF
DEVANT
LE SOUDAN.**

(Cl. Bloud et Gay.)



donner au pire sort tout le reste de l'équipage voyageant avec les souverains et qui n'eût pu trouver place, en si grand nombre, sur les autres navires déjà surchargés ? Et si l'on débarquait à Chypre ces pauvres gens, le Roi savait que beaucoup risqueraient de n'être point rapatriés, les occasions étant rares et coûteuses. Peut-être mourraient-ils sans jamais revoir leurs familles et se perdraient-ils moralement dans cette île. Bien que l'on représentât à saint Louis que sa vie et celle des siens étaient d'un prix inestimable, il préféra affronter la mort en poursuivant sa route sur son vaisseau avarié plutôt que d'abandonner l'équipage sur une terre inhospitalière et païenne.

Au cours du voyage l'on descendit en l'île de Lampedouse que Joinville décrit, comme il a fait des sources du Nil, avec un charme tout fénelonien. On y voyait les ruines d'une demeure qu'avaient abandonnée de saints solitaires, malgré la douceur du climat, l'émail de gazons tout arrosés de sources, la profusion de vergers naturels dont les fruits savoureux suffisaient à la nourriture des naturels. Ces lieux fortunés séduisirent à ce point l'un des matelots qui les visitaient qu'il déserta et qu'au rembarquement on eut beau le héler, il ne répondit point. Sans doute avait-il à jamais élu pour y vivre et mourir cette sorte d'Éden — espérons-le aussi, pour s'y faire ermite. Ses camarades,

bons garçons, abandonnèrent pour lui sur la plage, à l'endroit même où l'on avait abordé puis repris la mer, trois sacs de biscuits.

Comme l'on passait devant une autre île, Pantalarée, la Reine demanda au Roi, qui voulut bien y consentir, que l'on y envoyât des gens. Elle désirait des fruits pour les enfants. Il dépêcha trois galères aux provisions en donnant ordre à ceux qui les montaient de rejoindre la nef royale quand ils la verraient se rapprocher de l'île où ils auraient tout le temps de se procurer et de charger des aliments. Mais le Roi et son équipage furent bien inquiets lorsqu'ils n'aperçurent pas, aux environs de Lampedouse, les galères. L'inquiétude se mua en véritable angoisse lorsque, le retard s'accroissant, on craignit que les galères et leurs gens ne fussent tombés aux mains des Sarrasins. Et l'on conseilla fortement au Roi de s'éloigner au plus vite de ces parages fréquentés par les forbans de Tunis, ses mortels ennemis. Valait-il la peine de sacrifier tout un équipage, et de se perdre lui et les siens, pour s'enquérir du sort de quelques marins peut-être déjà morts ? Il fallait ne pas connaître saint Louis. Il répondit qu'il ne s'en irait pas, qu'il n'eût récupéré les galères, sinon leurs hommes vivants ou morts. Heureusement, alors que l'on commençait de désespérer, les embarcations revinrent. Saint Louis s'informa de la cause de ce contretemps singulier qui, dans

la suite, fit perdre à la flotte huit bonnes journées — car les manœuvres en furent retardées. On lui apprit que de vilains garnements, fils de bourgeois de Paris, qui étaient mêlés aux gens des galères, s'emparaient des fruits à mesure qu'on les rangeait pour les charger et avaient dévalisé les vergers par gourmandise. Le Roi les châtia rudement, et rien ne put fléchir sa sévérité. Il les amarra dans une chaloupe exposée à la flagellation des flots, remorquée par la grande nef. C'était une sanction des plus humiliantes, réservée aux pires coquins.

Vraiment le retour n'allait point sans encombre, et l'on manqua de périr par le feu après avoir risqué la noyade à Chypre : une béguine qui s'occupait du coucher de la Reine ayant, par mégarde, posé à portée de la flamme d'une chandelle une étoffe. Quand cette femme se fut retirée, l'incendie se propagea. La Reine vit soudain que toute la cabine était rouge. Toujours maîtresse d'elle-même, comme on l'a vue à Damiette elle saisit un à un les objets qui brûlaient et, avec précaution, les alla jeter par-dessus bord. Les proches vagues en furent un moment éclairées. Les veilleurs murmurèrent, plutôt qu'ils ne crièrent : « Au feu ! » Joinville, averti, vint s'asseoir sur le pont, constata que le danger était conjuré. Mais il se demanda quelle serait l'humeur du Roi s'il avait vent de cette imprudence qui avait failli tout détruire.

Sachant bientôt, par l'un de ses serviteurs, que saint Louis venait d'être mis au courant, il alla trouver la Reine et judicieusement lui conseilla d'aller raconter à son époux comment le fait s'était passé. Le Roi ne se courrouça point, mais il donna l'ordre à Joinville de se coucher le dernier sur le navire, chaque nuit, après avoir veillé à l'extinction des feux, excepté de celui que l'on entretenait dans la soute.

La Croisade n'ayant pu, malgré le désir du Roi, atterrir à Aygues-Mortes, ce fut à Hyères qu'après dix semaines en mer et près de six ans d'absence elle aborda. Croisade mutilée! comme les plus belles victoires, même inscrites dans le marbre, telles que Samothrace qui, à l'avant de sa proue, nous rend aujourd'hui, par son aile et ses membres brisés, la réalité des désastres qui rançonnent les plus insignes triomphes. Mais toute ruine est imposante et revêt je ne sais quoi d'éternel. Un poète écrivait qu'en présence de notre cathédrale de Reims, criblée de mitraille, il n'avait pu la comparer qu'à un sublime drapeau de pierre plus émouvant de laisser, à travers lui, paraître le ciel. La statue de Samothrace était ici l'image de saint Michel. Et si, l'interprétant comme a fait Bourdelle, de plusieurs figures empruntée aux églises bombardées, nous aurions vu l'archange rasant les flots, sa chevelure d'or trempée et pendante en avant de la mer, son glaive brisé. Il n'en était rien cependant.

Mais quelle pouvait être, vis-à-vis de lui-même et de son peuple, l'intime pensée de saint Louis qui, non seulement n'avait pas eu l'honneur de délivrer le Saint-Sépulcre, mais ne s'en était même point approché? Tant de puissantes vies, ensablées à jamais, tant de sang généreux répandu parmi les marécages du Nil! Avait-il donc eu tort d'entreprendre cette expédition? L'esprit de la Croisade allait-il s'affaiblir en lui et le doute l'envahir? Non pas! Il avait porté la Croix dans son cœur, du jour de son baptême, et il mourrait la croix encore dans son cœur. Saint Louis était donc né croisé — aussi bien, j'emploie à dessein cette figure matérielle, que l'oiseau de Paradis conserve jour et nuit les rayons du soleil sur ses ailes. Il ne pouvait donc penser que sa vie eût été jamais assez longue, même s'il n'avait dû vaquer à l'administration de son Royaume, pour battre la mer et la terre à la conquête du Saint-Sépulcre. Quel sens donner à cette défaite?

Pour celui qui essaye humblement de pénétrer dans la psycho-

logie de ce saint, à travers ce que le génie de Joinville nous en révèle sans qu'il porte sur elle un jugement d'ensemble — nous concluons à l'idée d'un châtiment de Dieu. Non pas, sans doute, à une sanction particulière à chacun et qui pourrait, lorsqu'ils s'agit de justes, contrecarrer la sentence que Dieu porte contre les amis de Job, imprudents et bavards; mais la condamnation portée contre un peuple qui n'a pas été à la hauteur de sa tâche.

Un peuple, en tant que nation, n'a point affaire avec le Ciel dans la vie éternelle. Et c'est pourquoi il est puni dès ce monde, tandis que peut être réservée, ajournée,

pour chaque homme, une partie des peines qu'il n'a pas expiées ici-bas. Il se peut aussi que l'innocent paye pour le coupable, et c'est la communion des saints. Et ne doutons pas, après la canonisation par l'Église de Louis IX, que l'éminente sainteté de celui-ci n'ait racheté beaucoup d'âmes impies qui déshonorèrent la Croisade. Mais, lorsque nous voyons le Roi s'examiner avec tant de scrupule, se demander s'il n'a pas, lui-même, par ses fautes, contribué à cette défaite, provoqué telle anicroche, déclenché telle tempête — nous invoquons la juste comparaison des théologiens : tandis que les vulgaires pécheurs

ont à l'ordinaire la conscience tellement embuée que c'est à peine s'ils peuvent y distinguer la noirceur de leurs grosses infractions, celle du Juste, semblable au cristal le plus pur, est alarmée par le moindre grain de poussière qui s'y laisse apercevoir d'autant mieux.

Nul doute que l'esprit de Bossuet, dans cette grandiose histoire universelle où nous sont exposées, avec une incomparable largeur de vue, l'ascension et la chute des peuples, en raison de leurs mérites ou de leur impiété, entrât déjà complètement dans les vues de saint Louis, et même de Joinville. Un passage de ce dernier, faisant allusion aux désastres qui succédèrent au premier triomphe du débarquement à Damiette — les attribue à la mauvaise conquête d'un grand nombre de combattants. Sans que le chroniqueur veuille entrer dans les détails qui eussent charmé quelque historien ou romancier moderne, il en écrit assez pour que nous sachions que les mœurs orientales corrompirent tellement le peuple et bien des seigneurs que beaucoup s'en trouvèrent certainement infestés pour tout le reste de leur vie. Il se rencontra même des transfuges qui firent souche parmi les Mahométans. Le Roi n'ignorait rien de tout cela. Mais il dut ainsi raisonner : que la croix est le seul but d'un vrai Chevalier et que, tant qu'elle ne recouvre pas de son ombre tutélaire le monde entier, le Chrétien ne peut se tenir immobile et doit aller s'abreuver au flot de la Grâce qui jaillit du Saint Tombeau; et que, si l'expédition échoue, si les cadavres jonchent le sol, si les combattants sont voués aux pires calamités, c'est un juste châtiment du Ciel et, par conséquent, adorable. Tel fut l'état d'esprit de saint Louis, et ne pas le partager est se mettre dans l'impossibilité de rien comprendre aux Croisades.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)



SAINT LOUIS PORTANT
LA COURONNE D'ÉPINES.
(Œuvre de A. Guéniot.)

(Photo J. Roseman.)

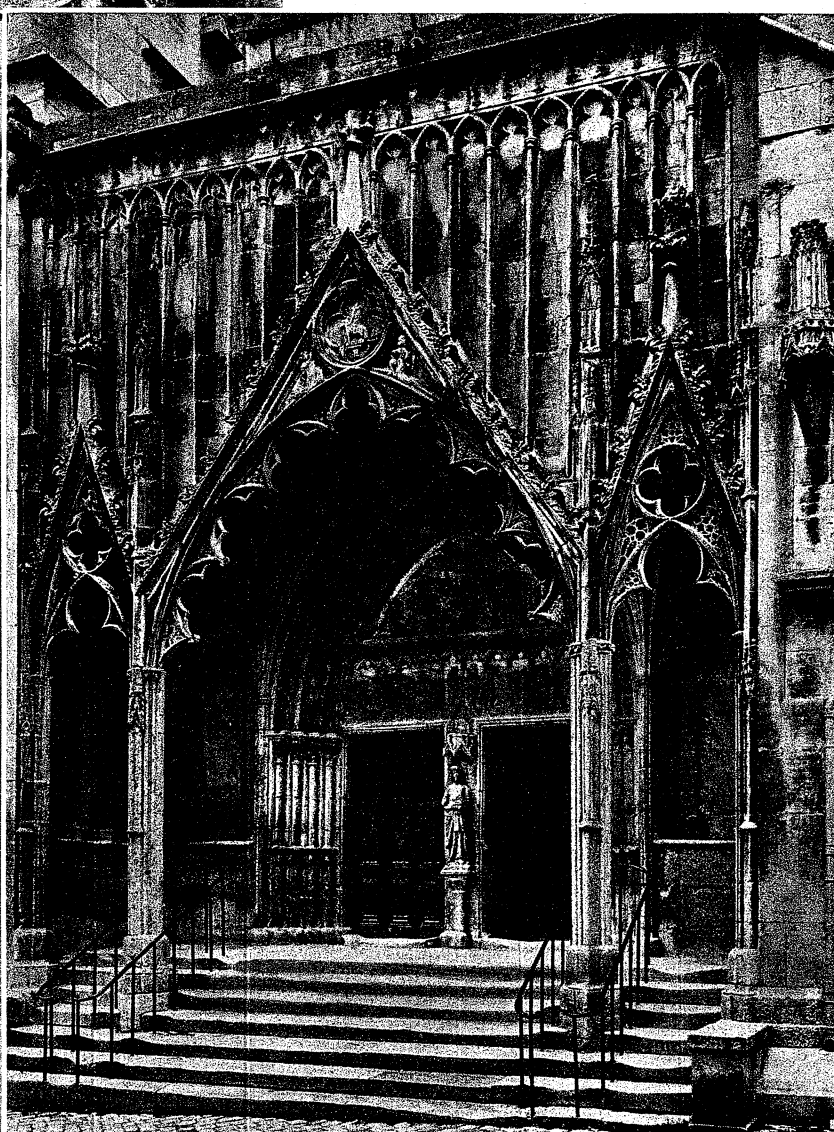
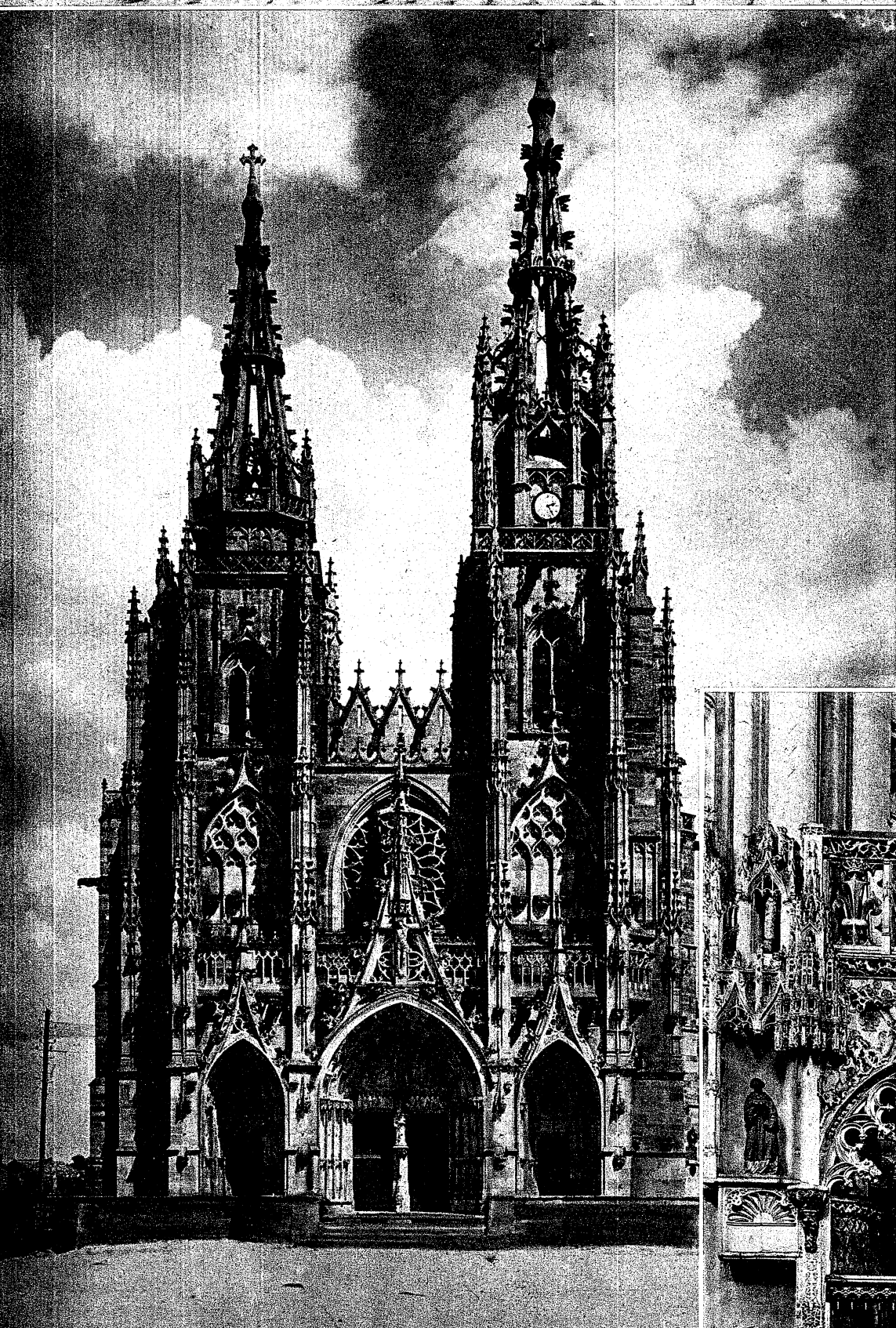


CATHÉDRALES & TRÉSORS D'ART

de

Champagne et de Lorraine

1. Saint-Mihiel : Église St-Étienne, Sépulcre de Ligier, Richier.
2. Environs de Chalons-sur-Marne: Notre-Dame de l'Épine.
3. Chaumont : Portail latéral de Saint-Jean-Baptiste.
4. Troyes : Église Sainte-Madeleine, Le Jubé.



BIBLIOGRAPHIE

UN CURÉ PAS ORDINAIRE

Un volume 10 francs

Tout le monde parle de ce curé. Sa paroisse se blottit, paraît-il, dans le Jura, à la frontière franco-suisse. Hélène Haluschka, dans son livre « extraordinaire » de fraîcheur et de pureté nous conte son histoire amusante et touchante à la fois.

« Il faut lire cela, écrit Céline Lhotte dans la dernière page littéraire de la *Vie Catholique*; il faut se laisser envahir par toute cette douceur, tout cet amour des êtres et des choses, que saint François d'Assise n'aurait pas désavoués... »

Humble curé de Lamotte, déjà aimé à travers toute la France par ce petit livre qui fait son chemin dans les cœurs!... (Un vol. 10 francs aux Éditions « Mariage et Famille », 86, rue de Gergovie, Paris, (14^e).

D'une lettre de S. Exc. Mgr Sagot du Vauroux.

« ... J'ai lu ces jours-ci le volume intitulé *Psychologie du Mariage*. Je tiens à dire que j'en ai été enchanté. C'est certainement un des plus beaux, des plus utiles recueils que l'A. M. C. ait publiés. Il faudrait que ce livre fut entre les mains d'à peu près tous les époux : que de leçons précieuses ils y trouveraient! ... » (Un volume 15 francs.)

DE JOLIS CADEAUX POUR PREMIÈRES COMMUNIONS

Il faut penser, dès maintenant, à bien choisir les cadeaux-souvenirs pour les enfants qui préparent autour de vous leur Première Communion. Les Editions *Mariage et Famille*, à leur rayon d'Art Familial, vous proposent une série d'objets à la fois édifiants et vraiment artistiques :

— Un choix de belles gravures (tableaux de maîtres) depuis l'estampe à 3 fr. 50 jusqu'à la reproduction en couleurs par photo directe à 20 francs. Sous-verre et encadrées, elles prendront place dans la chambre du Premier Communiant...

— des images souvenirs en héliogravure au format 7 x 11 cm. de 6 francs à 22 francs le cent (avec supplément de 9 francs pour impression au verso).

Le maître-verrier Raphaël LARDEUR vient de composer une série de 12 images aux coloris éclatants *Les heures de la Famille* (5 francs la pochette), qui fera une délicieuse récompense pour les leçons de catéchisme.

Et les missels ? depuis le livre de messe pour les petits de Mme de Nicolay jusqu'au missel romain et le quotidien-vespéral de dom Lefebvre, sans oublier l'*Imitation de Jésus-Christ*, tous dans des gammes de reliures très variées.

Enfin, médailles et chapelets d'argent, de vermeil ou d'or...

Tout cela est exposé à la Galerie des Editions *Mariage et Famille*, 1, place Saint-Sulpice (VI^e). Catalogue gratuit sur demande, aux

Éditions « Mariage et Famille », 86, rue de Gergovie, Paris (14^e) et à l'Exposition permanente, hall des « ÉGLISES DE FRANCE ILLUSTRÉES », 20, rue des Pyramides, Paris.

GUYNEMER

par Henry BORDEAUX, de l'Académie Française

Un volume illustré de 16 hors-texte en héliogravure. Prix : 25 francs. Relié : 60 francs.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que l'on relit les pages magnifiques, et combien vivantes, qu'Henry Bordeaux a consacrées, voilà dix-huit ans, à la « vie héroïque de Georges Guynemer ». Quelle impression étonnante nous laissent d'autre part ces photographies qui nous montrent tour à tour l'enfant, puis l'adolescent charmant qui va se muer en un héros indomptable au regard de feu, foudroyant cinquante-quatre avions allemands.

La vie de Georges Guynemer, dans sa réalité, dans la simplicité des faits, atteint à la grandeur de l'épopée. Cette brève existence, fauchée à vingt-deux-ans, est belle comme la plus belle des légendes, et c'est une des pages les plus pures de notre histoire nationale. Tout Français doit la connaître.

Une telle vie comporte plus d'un enseignement : ce qu'elle exalte par la simple et magique vertu de ce qu'a fait Guynemer, c'est la noblesse du sacrifice, la foi dans les destinées de la Patrie, les sublimes bienfaits d'une action qui ne « cherche de récompense que dans la silencieuse conscience du total devoir accompli. »

Éditions d'Art et d'Histoire, J. et R. Wittmann, 9, rue de Mézières, Paris. Envoi du catalogue franco sur demande.

En vente à l'Exposition permanente, hall des « ÉGLISES DE FRANCE ILLUSTRÉES », 20, rue des Pyramides, Paris.

M. POETE : UNE VIE DE CITÉ. PARIS, DE SA NAISSANCE A NOS JOURS. Volumes gr. in-8° avec couvertures illustrées.

Tome I. — *La jeunesse Des origines au milieu du xv^e siècle*. Un volume avec un grand plan de Paris au moyen âge. Broché. Ne se vend plus séparément 50 fr.

Tome II. — *La Cité de la Renaissance du milieu du xv^e siècle à la fin du xvi^e siècle*. Un volume, broché..... 35 fr..

Tome III. — *Les origines de la Cité moderne. xvi^e-xvii^e siècles*. Un volume avec grand plan de Paris en 1728. Broché..... 60 fr.

Tome IV. — *Du xviii^e siècle à nos jours. En préparation*. Album de 600 illustrations. Paris, des origines à nos jours. Documents accompagnés de légendes et d'un exposé historique. Le volume pris seul. Broché..... 75 fr. Relié pleine toile..... 85 fr. Pris avec les volumes de texte..... 65 fr. et 75 fr.

Les 4 volumes actuellement parus pris ensemble, au lieu de 210 francs..... 180 fr.

Monument historique d'une ampleur exceptionnelle, moins encore par ses dimensions que par sa conception : loin de faire de son histoire

de Paris une succession de faits et de dates, l'auteur s'attache à dégager, pour chaque époque, les grands courants économiques, sociaux, intellectuels qui rendent si attachante la vie de cette grande ville et qui se sont propagés dans le reste de la France et souvent même en Europe.

Éditions Auguste Picard, 82, rue Bonaparte, Paris (VI^e).

En vente à l'Exposition permanente, hall des « ÉGLISES DE FRANCE ILLUSTRÉES », 20, rue des Pyramides, Paris.

Les ouvrages de M. CHARLIER (jusqu'en 1926, ont été réunis en un magnifique album publié sous ce titre :

LES TAILLES DIRECTES D'HENRI CHARLIER,

statuaire, au Mont-Vierge, à Wépion-sur-Meuse (Belgique) MCMXXVII, 104 planches 25 x 33 précédées d'une préface de l'artiste *l'Esprit d'une Technique* et d'une étude de M. le chanoine DURET, *Théorie de l'Art chrétien*.

Cet ouvrage se trouve en France chez Jean MAERT, 29, boulevard Raspail, Paris. Il renferme des photographies diverses de trente sculptures et d'une dizaine de dessins. Deux des reproductions de M. le chanoine A. MUNIER, illustrant le chapitre V du *Mobilier d'une Église au XX^e siècle*, que nos lecteurs ont pu lire dans le présent numéro, appartiennent à cet ouvrage.

L'ÉGLISE ET LA TERRE

par J. de PESQUIDOUX

Un volume. (Flammarion, 1935.)

Le nouveau volume de M. de Pesquidoux aura le même succès que ce *Livre de raison* qu'il écrivit avec autant de sincérité que de compétence. On connaît maintenant ce gentilhomme-agriculteur qui, sans quitter son domaine ancestral du Gers, a conquis le grand public rien qu'en racontant dans une langue pure, classique, presque virgilienne, ce qui se passe autour de lui, chez ses paysans dont il connaît si bien les mœurs, les plaisirs, et jusqu'à la cuisine. Il réussit à nous intéresser à ces pastorales parce que, brisant le cadre étroit de son horizon d'Armagnac, il découvre, sous des particularités provinciales, le fonds rustique invariable fait de patience, d'économie, de bon sens et de foi quand on sait y faire appel.

C'est, sur ce terrain résistant, tuf et rocher de notre sol chrétien, que l'auteur de *Chez nous* a posé son église rurale dont il fait le phare toujours en activité de nos campagnes envahies de ténèbres, avec l'humble desservant chargé, comme autrefois, de défricher des natures primitives, épineuses, embroussaillées, pour les faire fructifier sous l'influence de la morale évangélique.

Il éclaire à nos regards les champs et les forêts de la Gaule où apparaissent les premiers ermites, religieux, chefs de communautés chrétiennes, déjà groupés dans une administration rudimentaire qui nous arrive de Rome, foyer d'ordre, berceau du droit et de la hiérarchie. Les moines et les prêtres vont s'appliquer à débarrasser cette jachère de ses ronces et de ses marécages. Assainir les sillons en même temps que les âmes, fortifier la famille, enseigner par la parole et l'exemple et plier ces esprits, encore enfantins, à la règle du Décalogue, telle fut la tâche des premiers pionniers. Le succès fut assez grand pour que, dès l'origine, le pouvoir royal entre en relations avec une autorité déjà digne de considération, et voilà fondée la paroisse avec l'aide de Dieu et sous la protection des lois civiles.

Il s'agit d'abord d'attirer la bénédiction sur ces foyers encore païens et de faire monter les âmes jusqu'à la source de la vie spirituelle. L'église sera construite par la communauté, assez grande pour contenir tout le peuple et disposée pour les besoins de la liturgie : la nef et l'autel principal pour le sacrifice suprême, des refuges accessoires pour la Vierge et les saints. Du haut de la tour qui domine le pays, la cloche appellera les fidèles et, dès l'aurore, à midi, à la tombée du jour, elle rappellera au laboureur que tous les biens terrestres lui viennent du Maître des Saisons.

L'église préside ainsi à tous les actes de la vie paysanne : elle bénit les champs et les semences; on lui présente les bœufs qui tracent le sillon. En des pages charmantes M. de Pesquidoux décrit ces coutumes séculaires encore en usage et, le rituel en mains, il nous en divulgue ses formules symboliques, chargées de poésie.

A tous les grands actes de son existence le villageois se tourne vers cette autorité. Les femmes apportent sur le seuil du temple le nouveau-né, que le curé fait entrer, par l'eau lustrale, dans la grande famille catholique. Aux noces, l'affaire importante de la jeunesse rurale, le prêtre endoctrine les futurs et bénit la chambre conjugale où se conservera l'intégrité de la race. A son lit de mort, le vieillard, inutile et mélancolique, sera consolé, réconforté par celui qui, au moyen des sacrements, lui ouvre la porte radieuse des espérances éternelles.

Entre temps, ce sont les fêtes de la première Communion, les grandes assemblées de Toussaint, de Noël et de Pâques. La mort, la naissance, la résurrection, bornes inébranlables de la route où l'homme pose le pied sur les traces de ses pères, au bout de laquelle luira pour les chrétiens l'aube de la Terre promise!

Les Pâques! C'est pour l'homme des champs la lessive annuelle, la revue non différée de sa conscience. Tous, à la ferme, respectent le silence du chef et de ses aides, pâtres et bouviers, qui, le Samedi Saint, songeurs et silencieux, partent au soir vers le confessionnal d'où ils reviennent tard dans la nuit. On les attend et la mère ou l'épouse respirent quand on leur dit : mes affaires sont prêtes pour demain matin ? — Oui, tout est sur ton lit... »

Il faudrait tout citer, les sermons, les agapes, les cathéchismes, la tournée de Monseigneur. Il y a des pages délicates sur la vocation. Étrange phénomène pour le paysan, trop souvent borné aux choses matérielles. C'est la mère qui s'en avise; elle en reçoit la confiance de son garçon, et la nuit, quand tout repose sous le toit, dans l'intime entretien de chaque soir, sous les rideaux tirés, elle informe son mari. Surprise, silence de l'homme, puis réflexion, hésitation et, enfin, consentement.

Le petit se rapproche du presbytère, s'initie au latin, passe au collège, puis au Grand Séminaire. Il traverse le régiment, en revient trempé, pur, compatissant, compréhensif. Puis c'est la prêtrise et la première messe. La famille est à l'honneur; elle entoure son prêtre, centre de la fête et la maman pleure de douces larmes. La grange décorée reçoit les convives du banquet. Tout se passe bien avec une sourdine aux propos. Et au

départ du logis paternel, devant le père tête nue, et la maisonnée à genoux, le jeune homme bénit les siens et s'éloigne de ce domaine où il fut heureux.

Il devient bientôt « M. le Curé ». Il règne dans une paroisse d'une centaine de feux, à la tête d'une servante grondeuse et dévouée, d'un sacristain-jardinier, d'enfants de chœur et de laïques à toute épreuve. Bien content quand il peut avoir chez lui sa mère, intermédiaire discrète dans les cas difficiles. Et voilà!... il est seul, par son costume, ses fonctions, son caractère sacré, dans ce petit peuple dont, toute sa vie, il sera l'exemple et le guide. Confiance mutuelle, immolation de chaque instant, il se donne à tous et chacun se donne à lui, parce que l'amour règne dans cet étroit royaume.

Cette affection se manifeste à son lit de mort quand les paroissiens haletants se tiennent dans la cour aux dernières nouvelles qui arrivent de la chambre où agonise le moribond. A voix basse les maris s'informent, les femmes à genoux récitent le chapelet, jusqu'au moment où le sacristain vient fermer les volets en signe de deuil, prononçant ces paroles : « Nous avons perdu le père. »

...Courte et sèche analyse qui ne peut rendre le charme de ce livre à répandre dans nos campagnes. Le représentant de l'Eglise suit ainsi jusqu'à la tombe, à tous les instants de sa vie, l'homme qui produit le froment et le raisin, cet héritier des bergers de la Crèche, qui, à son dernier jour, entouré de ses proches, reçoit des mains de son curé, le Dieu de son baptême!

Robert DELAGRANGE.

ATELIERS D'ART LITURGIQUE

ORFÈVRE
BRODERIE
BRONZES
LUMINAIRE
MOBILIER



M. CHÉRET

8, Rue du Vieux Colombier

PARIS

TOUT

ce qui vous est
indispensable pour
**moderniser votre
magasin**, depuis le
simple accessoire
jusqu'à la devanture



Catalogues franco



Projets et devis
gratuits sur demande

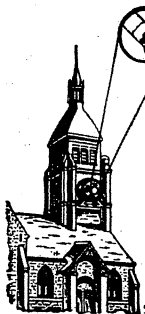
SIÉGEL

78 - 80, RUE ORFILA - PARIS

MAGASIN DE VENTE : 19, RUE RÉAUMUR - PARIS

FONDERIE DE CLOCHES

DE
BAGNOLET



BOURDONS
CLOCHES
CARILLONS

REFONTE
MISE SUR BILLES

Transformation de
suspension des cloches
dures à sonner

ÉLECTRIFICATION

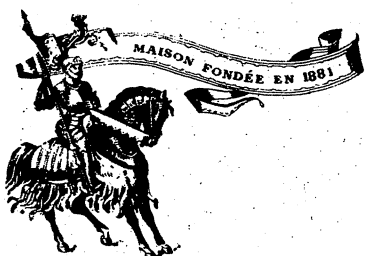
Devis et visite sur simple
demande sans engagement.

Nombreuses références de 1^{er} ordre.

ARMAND BLANCHET

Ingénieur E. C. P.

237, rue Saint-Martin - PARIS (III^e)



MORIN-CHANTEAU

COSTUMIER

1, rue Marengo, 1

LE MANS

COSTUMES DE STYLE
ET FANTAISIE

Spécialité pour Soirées,

Concerts, Patronages,

Maisons d'éducation.

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD

Éditeur

15, rue Cassette - PARIS

Exposition permanente :

Hall des Églises de France Illustrées
20, rue des Pyramides, Paris

Le plus grand choix de

VUES ANCIENNES DE LA FRANCE

Villes, Bourgades, Églises, Abbayes, Sites pittoresques
Costumes régionaux — Cartes anciennes
Catalogues périodiques franco sur demande

A. ANCELET Marchand d'Estampes

16, rue de l'Odéon (Entresol) PARIS (6^e)

Reçoit de 11 à 12 h. et de 17 à 19 h. sauf samedis

TÉLÉPHONE : DANTON 27-17

Achat au comptant de gravures et lithographies

Téléphone : 1-17

Adresse télégraphique :
MORINCOSTU-LE MANS



VITRAIL EXÉCUTÉ A L'ÉGLISE DE COMINES (FRANCE)

VITRAUX
D'ART
RELIGIEUX

DESOUTTER et BOUTIN

PEINTRES-VERRIERS PROFESSIONNELS

VITRAUX
D'ART
RELIGIEUX

TÉLÉPHONE : 76-82

LILLE - 24, rue Henri-Kolb - LILLE

TÉLÉPHONE : 76-82



CHEMISES EN PURE SOIE, POPELINE OU BATISTE
Sur Mesure : 125, 68, 55 fr.
 Avec 2 cols et 2 paires de manchettes — En soie : 2 cols seulement
 Exposition permanente : HALL DES Églises de France Illustrées, 20, rue des Pyramides, PARIS



CLINIQUE MÉDICALE St-RÉMY
LE VÉSINET
 (Seine-et-Oise)
 46, Bd Carnot Tél. Rég. 7.55 et 8.50
 •
 Repos — Convalescence
 Villégiature — Régimes
 Maladies
 de la Nutrition et du Système nerveux
 Le meilleur confort — Parc de 2 hectares
 Tous les agents physiques - Prix modérés

FABRIQUE FRANÇAISE DE
BIJOUTERIE - JOAILLERIE - HORLOGERIE
SOULAT
 103, rue du Temple, PARIS
 La Fabrique SOULAT consent aux lecteurs se recommandant des Églises de France Illustrées l'avantage de ses PRIX DE GROS. Choix très important de tous articles. Dessins et envois de choix sur demande.
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

GRAVEUR HÉRALDISTE
P. GUILLAUMOT
 40, Galerie Montpensier, 40
 26, RUE MONPENSIER
 PARIS, 1^{er}
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

Un beau livre !

LA CITÉ DU VATICAN

Ouvrage dédié à Sa Sainteté Pie XI

Publié sous le haut patronage de tous les Cardinaux et Archevêques français et d'un Comité d'honneur composé des plus éminentes personnalités catholiques

Préface de S. E. le cardinal VERDIER, Archevêque de Paris

Monographie très complète sur le nouvel état temporel du Vatican et ses merveilleux trésors d'art

Une seconde partie, consacrée à l'activité catholique dans les pays de langue française, groupe la plus brillante collaboration

Un grand volume in-folio (47x33) de 250 pages sur papier couché, illustré de 700 reproductions, 36 hors-texte en noir et en couleurs, sous une belle reliure aux Armes du Vatican

PRIX DE SOUSCRIPTION : 275 fr. (ou 300 fr. payables 25 fr. par mois)

Édition de luxe sur papier couché mat, portant imprimé le nom du Souscripteur. Magnifique reliure de qualité

500 fr. (ou 550 fr. payables 55 fr. par mois)

Demandez le prospectus spécimen illustré gratuit.

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, boulevard Saint-Germain — PARIS

Exposition permanente, Hall des "Églises de France Illustrées"
 20, Rue des Pyramides — PARIS

Fabrique d'Appareils d'Eclairage
 LUSTRES, LAMPES BRONZE
 ET VASES ÉLECTRIQUES
H. ROBINET
 46 et 48, rue de la Folie-Méricourt, PARIS
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

ÉDITIONS D'HISTOIRE et D'ART
 •••••
J. & R. WITTMANN
 9, rue de Mézières, 9
 = PARIS-VI^e =
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

STATUETTES - BRONZES D'ÉGLISE
 OBJETS D'ART - IVOIRE - MARBRE
L. SOSSON
 50, rue de Turenne, PARIS
 Exposition permanente
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

Éditions Auguste PICARD
 82, RUE BONAPARTE, 82
 Histoire Religieuse — Archéologie
 Histoire de l'Art
 Les principaux ouvrages sont en vente
 Exposition permanente
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

Ornements d'Église, Bronzes, Orfèvrerie
 Chasublerie - Lingerie - Ameublement
 •••••
BIAIS FRÈRES & FILS
 74, rue Bonaparte, 74
 ••••• PARIS •••••
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

SOURDS !
 le "CONDUCTOS"
 est le plus puissant, le plus sélectif des Appareils à CONDUCTION OSSEUSE
 Demandez catalogue illustré à
 DESGRAIS, 140, rue du Temple, PARIS
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

MONTRE
"ERMETO"
 15, AVENUE DE L'OPÉRA
 — PARIS-1^{er} —
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

DUMONT-BOUCHAUD & C^{ie}
 Collection unique des Médailles des Saints
 par TRICARD
OR - ARGENT - PLAQUÉ OR (Sellior)
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS

APPAREILS DE PHOTOGRAPHIE, CINÉMA
 FILMS, DÉVELOPPEMENT, etc.
Établissements CHOTARD
 20-22, rue Bobillot
 PARIS
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

EXPOSITION PERMANENTE DE
 TOUTES SCULPTURES SUR IVOIRE
Bl. MANCEAU-DOYEN
 SCULPTEUR-STATUAIRE
 Membre de la Société des Artistes Français
 119, rue du Temple, PARIS-3^e
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

LES ATELIERS D'ART
GEORGES SERRAZ
 Sculpture et Peinture Religieuses
 Bureaux et Ateliers :
 45, boulevard Brune
 PARIS-14^e
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

Charles CAMPIGNEULLE
 MAÎTRE VERRIER
 Maison fondée à Metz en 1832
 96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (6^e)
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

OPTIQUE DE PRÉCISION
BOURGEOIS, l'ingénieur CHEVALLIER
BOUCART & C^{ie}, Succ^s
 27, rue des Pyramides, PARIS
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

ÉDITIONS
"MARIAGE ET FAMILLE"
 86, rue de Gergovie (14^e)
 REVUES ET PUBLICATIONS
 de l'Association du Mariage Chrétien
 Romans et Albums pour Enfants
 Rayon d'Art Familial
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

FABRIQUE GÉNÉRALE DE CADRES
 ORNEMENTATION - SCULPTURE
 - DORURE ET ENCADREMENT -
 Ancienne Maison A. RIGAUD
H. LEFEUVRE, Succ^r
 13, rue de la Sablière, PARIS
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS. ■

PORTE-MINE
"STYLOMINE"
 MARQUE DÉPOSÉE
 •
 FABRICATION GARANTIE
 •
 Exposition permanente :
 HALL DES Églises de France Illustrées
 20, rue des Pyramides, PARIS.

Liste des Fournisseurs Recommandés

PARIS

PREMIER ARRONDISSEMENT

- Antiquaire-décorateur :**
WOOG-MEYER, 342-344, r. St-Honoré.
- Articles de voyages :**
MOYNAT, 5, pl. du Théâtre-Français.
- Articles pour chiens :**
SAILLARD (D.), 87, rue des Petits-Champs.
- Bonneterie :**
MONNOT, 23, r. des Petits-Champs.
- Bonneterie de luxe :**
RICHEFEU, 324, rue Saint-Honoré.
- Bottier :**
ARGENCE (D.), 10, r. des Pyramides.
- Broderies :**
BATAILLE (A.), 28, rue du Mont-Thabor.
- Café, bar, brasserie :**
"LE GOLF" Maison DIDRY, 17, avenue de l'Opéra.
- Cafés et Thés :**
CORCELLET, 18, avenue de l'Opéra.
- Chapeliers :**
AU CARNAVAL DE VENISE, 3, boul. de la Madeleine.
- Chemiserie :**
AU CARNAVAL DE VENISE, 3, boul. de la Madeleine.
MONNOT, 23, r. des Petits-Champs.
- Chiens :**
DOG'S KENNEL, 9, rue de Castiglione. Tél. : Opéra 42-14.
- Coiffeurs-posticheurs :**
CUVERVILLE (W.), 25, av. de l'Opéra.
NOIRAT, 7, rue des Capucines.
- Confiserie :**
CONFISERIE DE L'OPÉRA, 26, avenue de l'Opéra.
- Couture :**
DONGUY, 14, rue de Castiglione.
- Dentelles :**
Maison OSWALD (H. Bein), 13, avenue de l'Opéra.
- Epicerie :**
CAILLETTE (J.), 42, rue du Marché-Saint-Honoré.
- Graveur-Héraldiste :**
GUILLAUMOT, 40, Palais-Royal ; 26, rue Montpensier.
- Hôtels :**
HOTEL D'ÉGYPTÉ ET DE CHOISEUL, 1, r. Daunou. Tél. : Opéra 66-84.
HOTEL DE L'UNIVERS, 10, rue Croix-des-Petits-Champs (Louvre). 100 chambres, dernier confort, restaurant réputé, prix modérés, spécialement recommandé aux familles. Tél. : Cent. 24-41.
HOTEL SAINT-JAMES ET D'ALBANY, 211, rue Saint-Honoré.
- Librairie :**
Librairie VENDOME, 356, rue Saint-Honoré.
- Maroquinerie :**
ARGENCE (D.), 10, r. des Pyramides.
LEOBAG, 205, rue Saint-Honoré.
- Modes :**
DONGUY, 14, rue de Castiglione.
- Opticiens :**
BOURGEOIS, L'INGÉNIEUR CHEVALLIER, opticien spécialiste diplômé E.N.O.M., 17, rue des Pyramides.
- Perles de culture :**
POTIEZ, 5, rue des Capucines.
- Pharmaciens :**
JACOB, 55, rue des Petits-Champs.
PHARMACIE LEO RIGNAULT, 57, rue Saint-Roch et av. de l'Opéra.
- Tailleurs :**
AU CARNAVAL DE VENISE, 3, boul. de la Madeleine.
BONICHON (Louis), 7, rue Ste-Anne.
- DEUXIÈME ARRONDISSEMENT**
- Armurier :**
MAILLARD, 44, r. des Petits-Champs.

- Articles de voyage :**
LA MALLE BERNARD, 111, rue d'Aboukir.
- Bijouterie :**
LEROY ET FILS, 35, av. de l'Opéra.
- Bottier :**
CYR ROBERT, 26, rue des Petits-Champs.
- Charcuterie :**
PIGNOT, 80, rue des Petits-Champs.
- Chemisier :**
SEELIO, 21, boulevard des Capucines, chemisier, chapelier de luxe.
- Dentelles et broderies :**
CAMERINO, 32, avenue de l'Opéra.
- Ecaïlle-Ivoire :**
MONVILLE BEAUFILS, 11, r. Daunou.
- Estantes et dessins anciens et modernes :**
GUIOT (Marcel), 4, rue Volney.
- Horlogerie :**
LEROY ET FILS, 35, av. de l'Opéra.
- Joailleur :**
ZISMANN (H.), 22, r. des Capucines.
- Lingerie-Blouses :**
MONY, 33, avenue de l'Opéra.
- Modiste :**
LEON, 21, r. Daunou, mod. chapelier.
- Parfumerie :**
DE MORA, 18, rue des Capucines.
- Tailleur :**
EDMUND, 5, rue du Hanovre.
- T. S. F. :**
RADIO LYON, 142-144, rue Montmartre.
- Vins de Champagne, Cognac :**
BROSSAULT et Cie, 22, rue des Capucines. Tél. : Caumartin 34-83.

TROISIÈME ARRONDISSEMENT

- Bronzes :**
MULLER (G. et H.), 13, rue Béranger. Christ et bronzes religieux.
- Cloches :**
BLANCHET (Armand), fondeur, 237, rue Saint-Martin (Électrification).
- Confiserie :**
RAZAVET, 40, rue Rambuteau. Tél. : Arch. 48-18. Baptêmes. Fabrique de dragées. Pralines.
- Crèches bois et ivoire :**
SOSSON (L.), 50, rue de Turenne. Statuettes terre cuite.
- Dentiste :**
MEDICAL-DENTAIRE, 56, r. Turbigo.
- Hôtel :**
HOTEL DU CHARIOT D'OR, LOOCK (E.), 39, rue Turbigo.
- Insignes et Médailles :**
L. CHERON et G. ROYER, 90, rue des Archives. Tél. : Arch. 13-93.
- Ivoire :**
MANCEAU (D.), 119, rue du Temple.
- Médailles et insignes :**
JANVIER (L.) BERCHOT (L.), 22, rue de Montmorency, médailles et insignes art religieux.
- Orfèvrerie :**
PUIFORCAT, 14, rue Chapon. Orfèvrerie argent, services de table, orfèvrerie d'église.
- Restaurant féminin :**
AMICAL FOYER, 7, rue du Bourg-l'Abbé.

QUATRIÈME ARRONDISSEMENT

- Baptêmes. Chocolat. Confiserie.**
LE SOLEIL D'OR, 24, rue des Lombards. Tél. : Turbigo 78-17.
- Crèches. Pères Noël. Sabots.**
DUMOULINNEUF, 52, r. des Archives.
- Déménagements et Garde-Meubles :**
DESBORDES, 29, rue du Petit-Musc. Tél. : Arch. 35-16.
- Meubles en acier :**
LERAT, 23, rue des Archives.
- Opticiens :**
LES FRÈRES LISSAC, 1, rue d'Arcole (angle quai aux Fleurs).

SIXIÈME ARRONDISSEMENT

- Bottier-Orthopédiste :**
POULIGNIER (Edmond), 22, r. Mayet.
- Chasublerie, Dentelles, Orfèvrerie :**
DUPUIS, 5, rue du Vieux-Colombier et 11, rue Madame. Dessins spéciaux.
- Opticiens :**
Les FRÈRES LISSAC, 15, r. Dauphine.
- Papiers peints, peinture :**
BESSON, 18, rue du Vieux-Colombier (les clients venant de la part des "Églises de France Illustrées" auront les meilleures conditions).
- Pensions de familles :**
LA FAMILLE, 33, rue Dauphine. Chambre avec pension complète de 15 à 20 francs par jour.
- Produits de régime pour diabétiques :**
CORMIER, 18, rue des Grands-Augustins. Tél. Danton 57-88.
- Relieur :**
ARMAND, 32, rue Grégoire-de-Tours. Tél. Danton 37-63.
- Tailleur civil et ecclésiastique :**
LAGOUTTE (J.), 9, rue de Sèvres.
- Tailleur pour dames :**
CITERNE (J.), couturier, 6, rue de Chevreuse. Tél. Danton 88-95.
- Vitraux d'art :**
CHAMPAGNEULLE (Charles), 96, rue N.-D.-des-Champs. Tél. : Danton 49-65.

SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

- Ameublements d'occasion :**
ESTIENNE (R.), 25, rue de Bourgogne. Tél. : Inv. 62-28.
- Antiquités religieuses :**
MIDDEGAELS, 12, boul. Raspail.
- Coiffure pour Dames :**
PEYROLE, 11, Boul. Magenta, Coiffure de dames. Indéfrisable à vapeur d'huile. Tél. : Botzaris 63-85 et 86.
- Dorure :**
SAMSON, 27-29, rue St-Dominique.
- Encadrement :**
SAMSON, 27-29, rue St-Dominique.
- Opticiens :**
LES FRÈRES LISSAC, 207, boulevard St-Germain (angle rue du Bac). MARGAILLAN, 130, rue du Bac.
- Optique :**
MOLENAT, 36, rue de Bourgogne et 119, rue de Grenelle.
- Pharmacien :**
Pharmacie MOLENAT, 36, rue de Bourgogne et 119, rue de Grenelle.
- Pompes funèbres :**
BERJOAN (A.), 70, rue Vaneau.

HUITIÈME ARRONDISSEMENT

- Bureau de placement :**
AGENCE SAINTE-SOLANGE, 6, rue Robert-Etienne.
- BUREAU DU PASSAGE ST-PHILIPPE DU ROULE, 4. Tél. : Elys. 18-30.**
OFFICE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 18, rue du Colisée. Tél. : Ély. 47-63.
- Confiseur :**
MARY, 46, rue du Faub.-St-Honoré.
- Emballleur :**
BLOT, 14, rue de Penthièvre.
- Hôtel :**
HOTEL CHATEAUBRIAND, 18, rue du Cirque.
HOTEL DE LA PAIX, 22, r. Roquépine.
HOTEL OPAL, 19, rue Tronchet.
- Joilliers-Fabricants :**
Paul et Raymond TEMPLIER, 7, boul. Malesherbes (1^{er} étage).
- Joillier-horloger :**
ROBERT (Ch.) 16, rue Royale.
- Luthier :**
ENEL (Charles), 48, rue de Rome. Violons, violoncelles, accessoires. Vente, achat, échange.
- Orfèvre, cadeaux mariage :**
LEDUC, 30, boulevard Malesherbes.
- Pharmacie :**
GRANDE PHARMACIE DE FRANCE, 13, place du Havre.

- Photographie :**
OTTO et PIROU, 3, pl. de la Madeleine.

- Radio :**
CENTRAL-RADIO, 35, rue de Rome. La plus ancienne et la plus importante des maisons de T. S. F.

- Reliure :**
BUNOZ, 157, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Tél. : Bal. 47-57.

- Tailleur :**
ARISTON, 3, rue Christophe-Colomb (angle av. Georges-V).
BRUCE et SCOTT, 26, rue Tronchet.
PAPAJEAN, 26, r. du Fb. St-Honoré.

- Tapissier-Ebéniste :**
JACQUET-DUBERRY, 46, rue de Naples.

- T. S. F. :**
B.I.S. RADIO, 32, aven. de Wagram. Tél. : Carnot 00-44. Vente, échange, réparations, postes toutes marques.

NEUVIÈME ARRONDISSEMENT

- Agences de voyages :**
ONABELT, 6, rue du Conservatoire.
- Armurier :**
GALET (L.), 33, rue Godot-de-Mauroy.
- Bijoutiers :**
WORMS (A.) et FILS, 12, boulevard des Capucines (Grand Hôtel), bijoutier, joillier, horloger.
- Bottier :**
PAPAZIAN, 19, r. Godot-de-Mauroy.
RETZ, 2, rue de Sèze (angle boul. de la Madeleine).
- Cafés et Thés :**
Maison CHAMPLON, 10, rue Saint-Lazare. Tél. : Trud. 68-50, livraison domicile Paris.
- Chaussures :**
CHAUSURES NINON, 38, r. de Clichy.
- Chenil :**
CHENIL FRANÇAIS, 11, rue Godot-de-Mauroy. Tél. : Cau. 22-90.
- Coiffeur pour Dames et teintures :**
MORIN, 9, rue Godot-de-Mauroy.
- Crémier :**
CORNILLE, 62, rue Saint-Lazare.
- Fourrures :**
Les Fourrures GUÉLIS, les plus jolies, les moins chères. Il sera fait 10 0/0 d'escompte aux lecteurs se recommandant de cette revue. Retenez bien cette adresse : Les fourrures GUELIS, 7, boul. Haussmann (près la poste).

- Opticiens :**
LES FRÈRES LISSAC, 90, r. St-Lazare.

- Papiers peints :**
LE DECOR, 38, rue Ballu. Envoi franco, album échantillon.

- Robes et manteaux :**
VOG, 34, rue Tronchet.

- Timbres-poste pour collections :**
CHAMPION (Théodore), 13, r. Drouot.

- T.S.F. :**
RADIO TAITBOUT, 41, rue Taitbout. Distributeur Intégra.

DIXIÈME ARRONDISSEMENT

- Coiffure pour Dames :**
PEYROLE, 11, Boul. Magenta, Coiffure de dames. Indéfrisable à vapeur d'huile. Tél. : Botzaris 63-85 et 86.

- Couronnes mortuaires :**
RADIGUE, 159, rue Lafayette. Perles celluloid, Porcelaine, Bronze, Fleurs naturelles, etc. Tél. : Nord 29-72.

- Graveur-éditeur fabricant :**
G. MORET, 79, fg du Temple. Tél. : Combat 11-67. Tous les insignes religieux émaillés et autres.

- Hôtels :**
GRAND HOTEL DES VOYAGEURS, 9, rue de Strasbourg. Tél. : Nord 80-11. Dernier confort. Ascenseur face à la gare de l'Est, près la gare du Nord et des Grands Boulevards.
INTERNATIONAL MAGENTA HOTEL, 49 bis, boulevard Magenta.

Liste des Fournisseurs Recommandés (Suite)

ONZIÈME ARRONDISSEMENT

Ameublements - Décorations, Mobiliers d'Églises :
HAENTGES Frères, fabricants.
6, rue Titon. Tél. Roq. 25-45.

Appareils d'éclairage :
PICOT (E.), 10, rue Sedaine. Appareils d'éclairage Stylex, rustique et moderne.

Articles de pêche :
de DEKEN, 39, boulevard Voltaire.

Artiste-sculpteur :
GEORGEN (René), 24, rue Voltaire.

Billards et Jeux de société :
BILLARDS PALISSON, 16, boulevard des Filles-du-Calvaire.

Bronzes d'éclairage :
ROBINET (H.), 46 et 48, rue de la Folie-Méricourt. Bronzes d'éclairage et lustreries d'églises.

Bronzier (sculpteur) :
GEORGEN (R.), 24, rue Voltaire.

Décoration et peinture (entreprise de) :
SEGUIN et MARTIN, 3, r. Pierre-Levée.

Experts-Comptables :
GERBE et Cie, 36, rue Oberkampf.

Marbrerie funéraire :
POULAIN (J.) et fils, 200, rue de la Roquette.

Orthopédie médicale :
"ORTHO", 6, boulevard du Temple.

Pharmacien :
Pharmacie BONVOISIN, 38, avenue Parmentier.

Photographie d'Art :
GRILIC (O.), 65, boulevard Voltaire. Tél. : Roq. 03-27.
TARRADE (G.), 109, boulevard de Charonne (Groupes, Noces, Communions).

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT

Ameublements-Décoration :
PIGEON, 42, rue de Reuilly. Tél. Diderot, 25-65.

Architecte-Décorateur :
RICHARD (C.), architecte-décorateur (exécutant), 9, rue Moreau.

Blanchisserie de rideaux :
LA BLANCHISSERIE DE RIDEAUX, fondée en 1840, MALLARD (E.) ✱, 5, rue du Colonel-Oudot.

Meubles style gothique :
AMATA (Marc), 34, rue de Citeaux.

Opticiens :
Les FRÈRES LISSAC, 16, rue Moreau.

TREIZIÈME ARRONDISSEMENT

Confiserie :
CONFISERIE DE L'OURS BLANC, 48, rue Bobillot.

Fleurs et couronnes :
MORLÉ, Succès. de GUINGAMP 134, boulevard de la Gare.

T. S. F. :
RADIO-STE-ANNE, 65, rue Bobillot

QUATORZIÈME ARRONDISSEMENT

Opticiens :
Les FRÈRES LISSAC, 63, a. d'Orléans.
LES FRÈRES LISSAC, 5, place de la Porte-d'Orléans (ouvert le dimanche).

Marbriers :
SCHMIT (Maurice) marbrier-sculpteur, 7, boulevard Edouard-Quinet.

QUINZIÈME ARRONDISSEMENT

Ameublement d'églises :
TOULOUSE FRÈRES, 76, rue du Théâtre. Tél. : Ségur 16-55.

Déménagement :
MAYET, 43, rue des Entrepreneurs. Tél. : Vau. 47-23.

Ecole par correspondance :
ECOLE MODERNE D'ENSEIGNEMENT GENERAL PAR CORRESPONDANCE, 50 bis, rue Violet.

Menuiserie d'art :
TOULOUSE FRÈRES, 76, rue du Théâtre. Tél. : Ségur 16-55.

T. S. F. :
BIERINX (F.), 228, rue de Vaugirard, marque déposée VINIX.
COMPTOIR ELECTRIC RADIO, 9, r. Falguière. Tél. : Ség. 78-81. Distributeurs Philips et grandes marques.

T. S. F., phonos, photo :
ETABLISSEMENTS JORAD, 3, rue des Favorites. Tél. : Vau. 73-34.

SEIZIÈME ARRONDISSEMENT

Armuriers :
Etablissements LIEN, CHAPU, CAL-LENS, 5, avenue de la Grande-Armée. Tél. : Passy 51-75.

Bijouterie-Horlogerie :
GINESTE (Louis), 41, avenue de la Grande-Armée. Tél. : Passy 79-05.

Bureaux de placement :
AGENCE DE L'ANNONCIATION, 93, rue de Passy. Tél. : Aut. 69-38.
AGENCE SAINT-HONORÉ D'EYLAU MME MAILLIET, 150, r. de la Pompe.

Décorateur :
ROUX (L.), 167, rue de la Pompe.

Emballages :
DRAPIER (R.), 26, rue de Passy (imp. des Carrières). Tél. : Auteuil 17-73.

Fourrures :
JASSEL (H.). "Aux Chasses Royales", 65, avenue Victor-Hugo. Transformations. Conservations.

Hôtels :
HOTEL MONT-FLEURI, 21, avenue de la Grande-Armée.

Installations électriques, T. S. F. :
COMTET (Robert), 21, rue Pergolèse, Electricité, installations, lustrerie, chauffage, accumulateurs, T. S. F. Tél. : Passy 59-52.

Opticiens :
LES FRÈRES LISSAC, 50, rue d'Auteuil (angle rue Géricault).
LES FRÈRES LISSAC, 35, rue de Passy (angle rue Chernovitz).

Photographie :
LAVANTURE (M.), "Studio Morys" 27 bis, rue Duret.

Pianos et T. S. F. :
LAXER-NORMAND, 13, avenue de la Grande-Armée.

Tapis d'Orient :
AVAKIAN (V.) et Cie, 48, avenue Victor-Hugo. Tél. : Kléber, 97-69.

Traitement électrique du visage :
PATRICK'S (Mme Pierre), officier de l'Instruction publique diplômée, 27 bis, rue Duret. Tél. : Kléber 41-80.

Vitrierie-Vitraux :
ROUX (L.), 167, rue de la Pompe.

DIX-SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

Fleuriste-horticulteur :
POIRIER, 1, rue du Caporal-Peugeot.

Fournitures pour automobiles :
GAUBERT "Auto", 40, av. de la Gde-Armée et 1, rue Brunel. Tél. : Eto. 18-70.

Hôtels :
GRAND HOTEL CHICAGO, 99 bis, rue de Rouen. Chambres tout confort depuis 15 fr. Avec bains et w.c. privé 25 fr. Pension complète depuis 35 francs.
SPLENDID-HOTEL, 1, avenue Carnot. Prix modérés, arrangements pour séjours et familles. Tél. : Etoile 14-56

Librairie-Papeterie, Objets Religieux :
LIBRAIRIE SAINTE-ODILE, 1, avenue Stéphane-Mallarmé.

Maison de famille pour étudiants :
INSTITUT DU PARC MONCEAU, 5, rue de Chazelles.

Stores en tous genres :
PERRIN, 40, avenue de la Grande-Armée. Rideaux noirs opaques pour patronages. Tél. : Etoile 43-25.

DIX-NEUVIÈME ARRONDISSEMENT

Chirurgien-Dentiste :
DEWAELE (Lucien), 23, rue Augustin-Thierry (Place des Fêtes). Tél. : Botzaris 21-03.
Spécialité de bridges or et platine.

Optique Médicale. Photos :
CHENEAU (J.), 5, rue du Pré-Saint-Gervais. Tél. : Botzaris 63-94.

Sage-femme :
"AU BON ACCUEIL", 153, rue de Belleville, prenant pensionnaires.

VINGTIÈME ARRONDISSEMENT

Déménagements-Garde-Meubles :
GUEUSQUIN, 42, rue Orfila.

Étalages. Vitrites.
BERTHIER (A.-J.), 44, rue Planchat. Tél. : Roq. 49-42. Installation de magasins.

DÉPARTEMENTS

AIN : Bourg-en-Bresse.

Confiseur-Chocolatier :
SARLES-NIVON (B.).

AVEYRON :

Villefranche-de-Rouergue.

Conserves alimentaires :
LAGARDE (H.), conserves alimentaires de luxe, champignons secs.

BAS-RHIN : Strasbourg.

Brasserie-Restaurant :
"LA MARNE", 6, pl. des Étudiants.

Fourreurs :
BALTZER et FILS, 51-53, Grandes Arcades.

Linoléum :
ABRY, 11, place Gutenberg (coin rue Serruriers).
IGNARD, 22, rue du 22-Novembre.

Modiste-Maître chapelier :
MEYER-WERNER, 7, Haute-Montée. Dernières nouveautés pour la saison.

Quincaillerie-Articles de ménage :
QUINCAILLERIE CENTRALE, 1-2, pl. Gutenberg.

Tapis d'Église :
ABRY, 11, place Gutenberg (coin rue Serruriers).
IGNARD, 22, rue du 22-novembre.

T. S. F. :
"RADIO-ELCOSA", 4, rue des Francs-Bourgeois. Tél. : 7381. Tout pour la Radio.

Vins :
HUBSTER FRÈRES, 5, rue du Parchemin, Rosheim, tél. : 16. — Strasb., tél. 108.

BOUCHES-du-RHONE :

Marseille :

Ameublement :
PASQUET, 30, rue de la République. Succursale, 27, rue Grignan.
AIGLIN (E.), 140, La Canebière. Spécialité divans, literie. Tél. : Colbert 57-60.
CARVIN (Emile), 98, rue de Rome.

Articles sanitaires :
Etablissements A. MARTIN-LAVAL, 76, rue Paradis.

Articles de voyages :
ALLEMAND, 10, rue Haxo.
PASCAL, 6, boul. Dugommier et 20, rue de la Darse.

Automobiles :
AUTOMOBILES FORD-MATHIS, 52-55, avenue du Prado. Tél. : 0-38-47.

Bijouteries :
CARRERA et DENIAU, 4, r. Rouvière.
LA MASCOTTE, 52, rue St-Ferréol. Les plus beaux bijoux imitation et fantaisie. Réparations en tous genres.

THE AMERICAN EXPRESS Co INC., La Canebière.

Bonneterie :
ANDRÉ (L.), 70, rue St-Ferréol, Bonneterie, chemiserie hommes, dames et enfants.

Chemiserie :
ANDRÉ (L.), 70, rue St-Ferréol. Bonneterie, chemiserie.

AU PHARAON (ABRIEU et Cie), 25, rue de la République. Chemiserie, bonneterie.
REBOUL, 74-76, rue St-Ferréol.

Cliniques :
CLINIQUE DU SACRÉ-CŒUR. Madame PLACE, 12, avenue Albert par 117, chemin Montolivet.

Coiffeurs pour dames :
PELLET (Victor), 1, r. Armeny. Soins de beauté. Coiffeur pour dames.

Confiserie :
AU POUSSIN BLEU (G. GUILLIEN), maître chocolatier, 85, rue Paradis.
LINDER, 65, rue St-Ferréol, confiserie, glaces, salons de thé.

Coutellerie-Orfèvrerie :
GAUDIN, 44, rue de Rome (angle, r. de la Darse). Tél. : Dragon : 11-29.

Déménagement :
COMPAGNIE INTERNATIONALE DE DEMENAGEMENTS ET TRANSPORTS, 1, rue Pavillon.

Electricité :
Etablissements A. MARTIN-LAVAL, 76, rue Paradis. Articles sanitaires.

Essences :
YATTA ET NEGRIER, 135-137, Cours Lieutaud. Tél. : Colbert. C. 79-23. Azur-Tourisme, Poids lourds. Toutes les huiles de marque. Ouvert toute la nuit.

Fleurs artificielles :
PELLEGRIN (Honoré), 45, r. de Rome.

Gants :
VAISSIÈRE (L.), "AU CHEVREAU ROYAL", 31, rue St-Ferréol et 18, rue Pisançon.

Horloger-Mécanicien :
ROBERT (L.), ingénieur, 18, boul. Théodore-Thurner. Travaux de clocher, horloges, cloches et carillons.

Hôtels :
LE GRAND HOTEL, 66, La Canebière. Tout 1^{er} ordre. Restaurant prix fixe et à la carte.
HOTEL DU PETIT LOUVRE, 19, La Canebière. Tout le confort. Vue sur le port. Tél. : Colbert 16-27.

Joallerie :
CARRERA et DENIAU, 4, r. Rouvière.

Lainages-Soieries :
RICHARD-VERDURAZ, 68, rue Saint-Ferréol. Tél. : Dragon 12-23.

Maroquinerie :
ALLEMAND, 10, rue Haxo.

Nouveautés :
Grands Magasins COLBERT, 40-42, rue de la République (angle place Sadi-Carnot). Maison vendant le meilleur marché.

Opticiens :
Maison MICHEL, 9, pl. de la Bourse. Grand choix de cadeaux utiles.

Orfèvrerie d'église, Chasublerie :
VACHER, 82, rue Paradis. Spécialité d'orfèvrerie d'église et Chasublerie.

Papiers peints, Décoration :
Maison MAITRE (A.). (P. ANTOINE, successeur), 7, cours Lieutaud.

Pâtisserie :
AU POUSSIN BLEU, G. GUILLIEN, maître chocolatier, 85, rue Paradis.

Pharmacie :
Pharmacie PRINCIPALE, 3, rue de l'Arbre.

Restaurants :
"SALONS MICHEL", MICHEL et GRAC, propriétaires. Noces, banquets, réceptions mondaines, 25-27, rue Aldebert. Tél. : D. 71-63.

Salons de thé :
LINDER, 65, rue St-Ferréol.

Liste des Fournisseurs Recommandés (Suite)

Tailleurs :

"DANDY", grand tailleur, 107, rue de Rome.
HIGH LIFE TAILOR ET C^{ie}, 65, La Canebière. Bonneterie anglaise- Burberys.
WEST END TAILORS, 3, place Saint-Ferréol.

Timbres-Rabais :

C^{ie} Française des Timbres-Rabais (verts), 24, rue Montgrand.

T. S. F. :

ALLEMAND, 10, rue Haxo.
CHAMBOREDON, 57 bis, rue Nationale. Agence Monopole Radio.

Transports :

THE AMERICAN EXPRESS C^o INC. La Canebière.

Voyages, excursions, tourisme :

BUREAU GÉNÉRAL DU TOURISME N^{ies} Galeries de Paris, 75, La Canebière
THE AMERICAN EXPRESS C^o INC. La Canebière.

Vêtements :

LA BELLE JARDINIÈRE, 8, rue St-Ferréol.
Magasins HENRI ESDERS, 34, rue St-Ferréol.

CALVADOS : Caen.

Electricité. T. S. F. :

MARIE (F.), 185, rue Saint-Jean. Tél. : 42-42.

Opticien :

DEBROISE (L.), ancienne Maison DE RAVETON, 4, place Saint-Pierre.

Pharmacie :

PHARMACIE CH. BERNIER ET C^{ie}, 41, rue Saint-Pierre. Homéopathie, Allopathie, toutes spécialités. Ordonnances assurées sociales et toutes sociétés, rigoureusement exécutées.

Pianos. Orgues. Musique. Instruments :

MAISON BONNAVENTURE, 7, rue de l'Oratoire. Tél. : 23-24.

EURE-ET-LOIR : Chartres.

Antiquités et Bibelots d'Art :

"AU TEMPS JADIS" : P. FILLIATRE, antiquités et bibelots d'art, 15-17, rue des Changes.

Hôtel-Restaurant :

"LE GRAND MONARQUE" hôte de vieille réputation, au confort parfait, place des Epars. Tél. : 0-79

Orthopédie et Bandages :

CHAUBEAU, fabricant spécialiste breveté, maison de confiance. La mieux réputée de la région, 34, rue du Soleil-d'Or.

Pharmaciens :

BLANCHARD (Paul), pharmacien de 1^{re} classe, lauréat de la Faculté de Pharmacie de Paris, ancien interne médaillé des hôpitaux de Paris, 1, rue Delacroix. Tél. : 1-30.

Trousseaux - Rideaux :

"GRANDE MAISON DE BLANC", G. CHARPENTIER FILS, 17, rue Marceau. Lingerie, layette, trousseaux, rideaux, etc.

Vêtements - Nouveautés :

"A LA COLONNE MARCEAU" (Paul LELONG), vêtements et tissus, 9-11-13, place Marceau.

HAUTE-GARONNE: Toulouse.

Statuaire. Ornaments d'églises :

ÉTABLISSEMENTS P. PRAT, 21-30, rue Bayard. Tél. 225-16.

HAUTE-LOIRE : Le Puy.

Hôtels :

HOTEL REGINA, boulevard du Maréchal-Fayolle. M. A. DESSALEES, administrateur.

LE GRAND HOTEL LAFAYETTE, 17-19, boulevard Saint-Louis. M. HEBRARD, propriétaire.

ISÈRE : Grenoble :

Cafés-Limonadiers :

CAFÉ ANGLAIS : RÉAL, propriétaire, 3, rue Félix-Poulat. "Au Café Anglais pour déguster un bon café".
CAFÉ DES DEUX MONDES place Grenetta. Tél. : 0-40.

Comestibles-Cuisine :

Maison VICTOR MICHEL, 3, rue Philis-de-la-Chared. Comestibles, cuisine, poularde Saint-Victor, ses spécialités.

Confiserie :

MAISON BRET, 12, Grande-Rue. Spécialités du Dauphiné.

Haute Couture :

ANDRÉ, 6, rue Clot-Bey. Tél. : 6-81.

Hôtels :

GRAND HOTEL DU LOUVRE, angle boulevard Edouard-Rey et rue Clot-Bey. Tout confort. Tél. : 28-64.
HOTEL DE LA POSTE, Villars de Lans (Isère). Tél. : 7.
HOTEL DE SAVOIE, avenue Alsace-Lorraine.

Pharmacie :

PHARMACIE DES DAUPHINS. A. Vigier, docteur en pharmacie, 5, rue Montorge et 1, rue Bressieux. Tél. : 20-85.

Photographie :

GIRARD (R.). Photo Centrale Kodak Travaux. 2, rue Molière. Tél. : 19-03

Restaurant-Grill :

"LE CINTRA", Restaurant-Grill. Maison de 1^{er} ordre. Même prix que partout ailleurs.

Salon de thé :

LA POTINIÈRE, 9, rue de la République. Salons de thé. Confiserie.

Soieries-Lainages-Nouveautés :

PERRET, 17, boulevard Rey.

Tailleur-Couturier :

WILHELM (J.), 15, boulevard Edouard-Rey. Tél. : 22-28.

LOIRET : Orléans.

Orthopédie et Bandages :

CHAUBEAU, fabricant spécialiste breveté, maison de confiance, la mieux réputée de la région, 37, rue Royale.

M.-ET-MOSELLE : Nancy.

Ameublements :

"AU BUCHERON LORRAIN", 25, r. Saint-Dizier. Solidité, Confiance.

Horlogerie-Bijouterie :

COLLAS-TOUSSAINT, 28, r. St-Jean.

Disques-T. S. F. :

"PATHÉPHONE", 28, rue des Dominicains. Tél. : 26-26. Le plus grand choix de disques, appareils, T. S. F. les plus récents.

Electricité médicale, Automobile et Industrielle :

VACHER (Louis), 140, rue Saint-Dizier. Tél. : 58-67.

Installations de cuisines :

ETABLISSEMENTS E. BIGOURET. Les spécialistes de l'outillage ménager moderne, 1 bis, rue Notre-Dame. Tél. : 71-73.

Papiers peints :

THIRIOT (A.), 9, place Saint-Jean. Toutes collections, gros, détail.

Pharmacie :

PHARMACIE SAINT-JEAN, place Saint-Jean.

Vitraux d'art religieux :

BENOIT (J.), 37, r. Hermite Tél. 51.90.
GEORGES JANIN, Maître Verrier, Nancy, 12, rue Lionnois, Tél. : 54-30 (Atelier fondé en 1835).

MEUSE : Verdun.

Couronnes Mortuaires :

GIRARD (H.), quincaillerie générale, couronnes mortuaires, 13, rue Chaussée.

Joallerie - Bijouterie - Orfèvrerie :

Maisons BRESSON ET MAZILIER Réunies, fondées à Verdun en 1796. Paul Bresson, 20 bis-22, rue Mazel.

Vêtements hommes -

"A LA BELLE JARDINIÈRE", BIBET Frères, 15, rue Beaurepaire.

NORD : Lille.

Charbons :

ASSOCHAR (association charbonnière de Lille-Roubaix-Tourcoing). Tous les charbons pour les transports, 91, rue Nationale.

NORD : Roubaix.

Menuiserie. Meubles d'églises.

PLANQUART-DUROT (Jules) et fils, entrepreneurs, 47, rue des Fleurs. Confessionaux, meubles de sacristie, chaires, etc.

PUY-DE-DOME :

Clermont-Ferrand.

Armurier :

NEYRET (Didier), 14, rue Saint-Genès. Articles de chasse et de tir.

Plâtrerie-Peinture-Décor :

REZEL (Louis) fils, 13 bis, rue Bergier

Photographie :

PHOTO GÉO (GEO VALAIS, Succ^r), 20, rue Saint-Genès. Tél. : 27-41.

Tailleur du clergé :

CHARBONNIER (J.), 3, rue Jeanne-d'Arc. Maison fondée en 1844.

Vêtements ecclésiastiques :

Mme Vve COMMUNAL, 29, rue Villeneuve.

Mozac.

Hôtels :

HOSTELLERIE DE L'ABBAYE, à Mozac près Riom. Tél. : 163.

Royat.

Hôtels :

HOTEL SAINTE JEANNE D'ARC. Tél. 169. (tenu par les sœurs Franciscaines).

RHÔNE : Lyon.

Fabrique d'ornements sacrés,

"Domus Artis" :

PERRET (Victor), 40, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Ornements d'églises :

HOPITAL frères, 76, rue Boileau :

Papeterie :

MAISON FERRIÈRE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville (angle r. Thomassin).

Pharmacie :

DE POUMEYROL, 24, rue de la République.

Sculpture-Marbre :

MASSON (F), 41, rue Vendôme.

Transports rapides :

TRANSPORTS ECLAIR (A. Burtin), 192, rue Boileau.

SARTHE : Le Mans.

Pharmacie :

GRANDE PHARMACIE HAMEL, 10, place Thiers.

SEINE : Bécon-Courbevoie.

Écoles secondaires :

ÉCOLE DIOCÉSAINE SECONDAIRE MONTALEMBERT, 238, bd St-Denis

Neuilly-sur-Seine.

Clinique :

CLINIQUE BINEAU-CHAMPERRET, accouchement, gynécologie, 54, boulevard Bineau.

Electricité. T. S. F. Cinéma :

51, avenue de Neuilly.

SEINE-INFÉRIEURE : Le Havre

Ameublements. Tapis d'Orient :

COLIN-NOËL (J.), décorateur-fabricant, 90, boulevard Foch. Tél. : 50-65.

Rouen.

Ameublements :

BRÉVIAIRE, 78, rue Jeanne-d'Arc. Ameublement. Décoration.

Automobile-Club :

AUTOMOBILE CLUB NORMAND, 41, place de l'Hôtel-de-Ville.

Chapellerie :

CHAPELLERIE HERVÉ, 14, rue Grand-Pont.

Editeur de musique :

VERHAEGHEN (Lucien), 3, rue des Carmes. Tél. : 15-92. Pianos, musique, instruments, etc.

Fourrures :

MASSON (René), 54, rue des Carmes. Fourrures. Pelleteries. Tél. : 350-29.

Horloges Electriques :

TRUFFERT (Georges), 4, rue Charles-Lenepveu. Horloges Electriques. Sonnerie de cloches par moteur, etc., etc.

Joallerie-Orfèvrerie :

ALBERT DEGON, joaillier, orfèvre, 49, rue Jeanne d'Arc. Tél. : 344-13.

Orthopédie-Bandages.

VAUTIER, 28, rue Jeanne-d'Arc.

Peinture-Vitrierie-Vitraux :

ENTREPRISE E. RUEDOLF ET FILS, 13, rue du Cordier.

SEINE-ET-OISE : Le Vésinet.

Maison de santé :

MAISON DE SANTÉ "CLINIQUE MÉDICALE SAINT-RÉMY", 46, boul. Carnot,

Versailles.

Bijouterie :

H. DESTREZ-HARENGER, 11, rue Georges-Clemenceau, bijouterie, horlogerie, orfèvrerie et articles religieux. Tél. : 4-36.

Pharmacien :

PHARMACIE DU PASSAGE SAINT-PIERRE, 22 bis, avenue de Saint-Cloud. Tél. : 291.

Tailleur :

AU GENTLEMAN, 15, rue Georges-Clemenceau, chemisier pour hommes et dames, articles de sport.

SOMME : Amiens.

Ameublements :

GAILLON (Georges), 16, rue des Trois-Cailloux. Décorations d'intérieurs. Ameublement. Bibelots, etc.

Bijouterie :

FLINOIS (P.), 14, rue des Sergents. Joaillerie-orfèvrerie. Objets d'art.

Fourrures :

HARTMANN (E.), 36, rue Delambre. Pelleteries et fourrures.

TARN-ET-GARONNE :

Montauban

Lingerie - Chemiserie - Layettes :

MAISON CASTELA. "Au Gagne-Petit", 27, rue Saint-Louis et 41, rue Bessières.

VAUCLUSE : Avignon.

Éponges métalliques :

PRODUITS MUTOL. (Jean Allauzen et C^{ie}, 88, rue Carreterie.

VIENNE : Lencloître.

Convalescence-Cure d'air :

CHATEAU LA BOUTIÈRE. Pension. Maison de repos. Confort moderne. Parc 30 hectares. Forêt. Cuisine soignée. Régime.

VOSGES : Rambervilliers.

Manufacture de Grandes Orgues :

Th. JACQUOT ET FILS. La plus ancienne manufacture de Grandes Orgues du monde.

SPECTACLES DIVERS

Cinémas :

AGRICULTEURS, 3, rue d'Athènes. Tél. : Trin. 36-79.

BONAPARTE, place Saint-Sulpice. Tél. : Dant. 12-12.

CINÉ-OPÉRA, 32, avenue de l'Opéra. Tél. : Opéra 97-52.

(à suivre).



GROUPE DU ROSAIRE DE LA CHAPELLE DES DOMINICAINS DE MONTPELLIER.
ŒUVRE EXÉCUTÉE PAR GEORGES SERRAZ.